

AUGUSTE GILBERT DE VOISINS EN CHINE · 1909-1914



Auguste Gilbert de Voisins (debout, à gauche) près du « cheval dragon ailé » exhumé par la mission, K'ien tcheou [Qian xian], 4 mars 1914. Bibliothèque nationale de France, Estampes et photographie, [ark:/12148/mmk0t4nrhd9f](https://nkp.bnf.fr/ark:/12148/mmk0t4nrhd9f). Image retravaillée (netteté, contraste, teinte) ; repère ajouté.

Ce que la mémoire savante retient, et ce qu'elle laisse de côté

Éric Richard Gaillet

Chercheur indépendant, Bruxelles
ORCID 0000-0001-8538-3183

Version 3 · septembre 2026

Série Voisins, Article 7

AUGUSTE GILBERT DE VOISINS EN CHINE (1909-1914)

Ce que la mémoire savante retient, et ce qu'elle laisse de côté

Éric Richard Gaillet

Chercheur indépendant, Bruxelles

ORCID 0000-0001-8538-3183

Cet article s'inscrit dans les recherches du mémoire consacré à Auguste Gilbert de Voisins (1877-1939), Sociologie d'une disparition canonique.

Résumé

Cette enquête trouve son origine dans une aquarelle attribuée à Charles de Polignac, découverte dans un fonds privé en 2007 à Bruxelles, qui a conduit à identifier le passage de ce dernier dans l'entourage de Voisins au retour de Chine — passage confirmé de façon indépendante par le témoignage d'Edmond Jaloux. Entre 1909 et 1914, Auguste Gilbert de Voisins participe à deux expéditions françaises en Chine : d'abord comme compagnon de voyage de Victor Segalen, puis comme membre de la mission archéologique de 1914 aux côtés de Segalen et de Jean Lartigue. L'intitulé officiel de cette mission place son nom en première position, et Edmond Jaloux, qui fut son intime, l'appelle simplement « la mission Voisins ». La mission fut soutenue par des financements et des institutions publics ; elle produisit des résultats archéologiques et photographiques importants, même si son programme hydrographique fut interrompu par la guerre ; et les catalogues créditent Voisins comme auteur et comme photographe. Son nom demeure pourtant peu visible dans les synthèses consacrées à l'orientalisme français, alors que ses trois plus proches points de comparaison — Édouard Chavannes, Jacques Bacot et Segalen lui-même — obtiennent chacun une position institutionnelle durable. Cet article reconstitue son rôle effectif à partir des textes de première main, compare les quatre trajectoires, et examine trois explications concurrentes de son effacement — structurelle, élective et générationnelle — avant de proposer une lecture plus englobante en termes de conversion différenciée de l'expérience en savoir transmissible. La comparaison avec Bacot suggère que la participation au voyage ne suffit pas à produire une inscription savante : celle-ci dépend de la conversion de l'expérience en expertise spécialisée, en publication et en rattachement institutionnel — conditions que Bacot réunit progressivement, contrairement à Voisins. L'article examine aussi la réception chinoise de la mission : la traduction de 1930 ne porte que le nom de Segalen en page de titre, alors que sa préface nomme les trois membres ; les notices d'une édition chinoise de 2020 du volume de 1935 créditent les trois auteurs.

Mots-clés : Auguste Gilbert de Voisins ; Victor Segalen ; Jacques Bacot ; Édouard Chavannes ; Edmond Jaloux ; Chine ; mission archéologique ; Fondation Dourlans ; champ savant ; consécration institutionnelle ; mémoire savante.

Abstract

This inquiry originated in a watercolour attributed to Charles de Polignac, found in a private collection, which led to identifying his presence in Voisins's circle after the latter's return from China — a connection independently confirmed by Edmond Jaloux's testimony. Between 1909 and 1914 Auguste Gilbert de Voisins took part in two French expeditions to China: first as Victor Segalen's travelling companion, then as a member of the archaeological mission of 1914 alongside Segalen and Jean Lartigue. The official title of that mission placed his name first, and Edmond Jaloux, who knew him intimately, called it simply « la mission Voisins ». The mission was supported by public funding and institutions; it produced significant archaeological and photographic results, though its hydrographic programme was cut short by the war; and catalogues credit Voisins as both author and photographer. Yet his name remains marginal in major

syntheses of French orientalism, while his three closest points of comparison — Édouard Chavannes, Jacques Bacot and Segalen himself — each secured a durable institutional position. This article reconstructs his actual role from the primary texts, compares the four trajectories, and examines three competing explanations of his effacement — structural, elective and generational — before proposing a more encompassing reading in terms of the differentiated conversion of experience into transmissible knowledge. The comparison with Bacot suggests that participation in the journey does not suffice to produce scholarly inscription: this depends on converting experience into specialised expertise, publication and institutional affiliation — conditions Bacot progressively met, unlike Voisins. It also examines the Chinese reception of the mission: the 1930 translation names only Segalen on its title page while its preface names all three members, and the notices of a 2020 Chinese edition of the 1935 volume credit all three as authors.

Keywords: Auguste Gilbert de Voisins; Victor Segalen; Jacques Bacot; Édouard Chavannes; Edmond Jaloux; China; archaeological mission; Fondation Dourlans; scholarly field; institutional consecration; scholarly memory.

Table des matières

Qui est Auguste Gilbert de Voisins ?.....	5
Contexte : la France, la Belgique et la Chine au tournant du XXe siècle.....	5
1. De l'oubli historiographique à la mission de 1914 : la place de Voisins dans les réseaux savants et coloniaux en Chine.....	5
2. Le capital d'origine.....	15
3. L'exil asiatique.....	16
4. De la conversion savante aux limites épistémologiques.....	18
4.1 Un itinéraire daté.....	18
4.2 Ce que Voisins regarde.....	19
4.3 La déclaration du 2 juillet 1910.....	20
4.4 La route, d'août 1909 à janvier 1910.....	21
4.5 Lan-tcheou, ou l'échec programmé.....	22
5. Poétique de la marge.....	22
5.1 « La patrie du petit pied, du petit magot, du petit dragon de jade... ».....	23
5.2 Le sourire, et la « vitre ».....	23
5.3 Une réserve nécessaire.....	24
5.4 Houa-tcheou : le sinogramme comme forme plutôt que comme sens.....	24
5.5 Yang-siao-fou : l'autorité sans philologie.....	25
6. L'économie de la réception.....	25
6.1 Une entreprise officielle.....	25
6.2 Comment la mission fut décidée.....	26
6.3 Le modèle Chavannes.....	27
6.4 Une mission interrompue.....	27
6.5 La signature.....	29
6.6 Ce qui reste.....	32
6.7 Ce que Voisins a transmis.....	33
6.8 Feng Chengjun et la traduction de 1930 : une dissociation documentée.....	34
6.9 Liège, 1905 : le pivot belge.....	39
6.10 You Feng, 1987 : présence dans les mauvais espaces.....	39
6.11 Voisins exécuteur de l'œuvre posthume : deux gestes documentés.....	40
7. Rivalités et positions : la comparaison des trajectoires.....	41
8. Les structures de la reconnaissance et de ses limites.....	45
9. Ce que Jaloux donne à lire.....	47
10. Conclusion : l'inclassable comme destin critique.....	48
Remerciements.....	50
Bibliographie.....	50
Annexe — Notices biographiques.....	53

Qui est Auguste Gilbert de Voisins ?

Auguste Gilbert de Voisins (Paris, 7 septembre 1877 — Paris, 8 décembre 1939) est un écrivain français, descendant de la danseuse Marie Taglioni par sa grand-mère paternelle. Homme de fortune et de réseaux, il publie sept ouvrages avant 1913 — dont *Le Bar de la Fourche* — et participe à deux expéditions en Chine : comme compagnon de voyage de Victor Segalen en 1909-1910, puis comme premier nommé de la mission archéologique de 1914 aux côtés de Segalen et de Jean Lartigue. Il publie le récit de ces voyages sous le titre *Écrit en Chine* (Henri Floury, 1913 ; réédition Crès, 1923-1924), est couronné par le Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1926, et assure pendant seize ans la publication posthume des œuvres de Segalen après la mort de ce dernier en 1919. Son nom figure en tête de l'intitulé officiel de la mission de 1914. Il n'est pas entré dans les synthèses savantes de l'orientalisme français.

Contexte : la France, la Belgique et la Chine au tournant du XXe siècle

Avant d'entrer dans le cas de Voisins, trois traits du contexte méritent d'être rappelés brièvement. Le premier est institutionnel : la France développe, au tournant du XXe siècle, un intérêt scientifique croissant pour la Chine, porté par des institutions nouvelles, au premier rang desquelles l'École française d'Extrême-Orient, fondée en 1900 à Saigon¹.

Le second est concurrentiel : ce mouvement s'inscrit dans une compétition internationale intense, où les grandes puissances — Britanniques, Suédois, Allemands, Russes et Japonais — explorent l'Asie centrale chinoise dès 1900. La Belgique s'y illustre elle-même par un chantier de premier plan, financé par une alliance entre la Société générale de Belgique et des banques françaises (la Banque de Paris et des Pays-Bas, le Comptoir national d'escompte de Paris) : la ligne ferroviaire entre Pékin et Hankou (1899-1905), supervisée par l'ingénieur Jean Jadot². Ce dynamisme belge et international fait écho, du côté français, à plusieurs missions actives à la même période — celle du commandant d'Ollone notamment — qui resteront, comme Voisins, largement absentes des synthèses savantes ultérieures malgré une reconnaissance et un financement réels en leur temps³.

Le troisième distingue enfin ce registre savant et géopolitique d'un tout autre registre, plus ancien et diffus dans la société française : le goût décoratif pour la Chine, nourri depuis le XVIIe siècle par un marché de la « chinoiserie » qui reste vivant à l'époque de Voisins. C'est ce registre décoratif, et non la sinologie académique, que Voisins vise explicitement lorsqu'il critique, dans *Écrit en Chine*, « la course au bibelot » et le charme « du petit détail, du petit ornement » (voir note 49).

1. De l'oubli historiographique à la mission de 1914 : la place de Voisins dans les réseaux savants et coloniaux en Chine

Le rapport officiel de la mission archéologique française qui parcourut la Chine occidentale en 1914 porte un intitulé qu'il faut lire lentement : un « Premier exposé des résultats archéologiques » signé de la «

¹ Sur la fondation et les objectifs de l'École française d'Extrême-Orient : EFEO, « Histoire », efeo.fr, consulté en 2026. Sur la constitution de la sinologie comme discipline et le tournant méthodologique associé à Édouard Chavannes : EFEO, « Sinologie », efeo.fr, même site ; « L'émergence de la sinologie française entre orientalisme et construction disciplinaire », conférence, GIS Réseau Asie, cycle 2022, EFEO/Inalco (intervenant et date non relevés) ; thèse consacrée à Henri Maspero, École normale supérieure de Lyon (auteur, titre et année non relevés).

² BNP Paribas, Archives historiques, « De Pékin à Hankou : financement et construction de la première grande ligne ferroviaire en Chine impériale, 1899-1905 », histoire.bnpparibas (URL non conservée). La Société générale de Belgique s'associe en 1897 à la Banque de Paris et des Pays-Bas et au Comptoir national d'escompte de Paris pour financer la ligne, dont la construction est supervisée par l'ingénieur belge Jean Jadot.

³ Commandant d'Ollone, « Recherches archéologiques et linguistiques dans la Chine occidentale », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1910, p. 250 ; « Missions et explorations. Chine », *La Quinzaine coloniale*, 25 janvier 1911, p. 51 (article non signé ; livraison apparemment identique à celle de la note 162). Subventionnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la mission parcourt 10 000 kilomètres du Tonkin à Pékin entre 1906 et 1909, avec les capitaines Delaballe et Lepage et le sous-lieutenant Boyve ; elle relève 205 inscriptions inédites, rassemble une centaine de volumes de monographies chinoises et établit l'existence, jusque-là niée, d'une écriture propre aux Miao tse. Sur la réception académique de cette mission, voir note suivante.

mission Voisins, Lartigue et Segalen »⁴. Trois noms, dans cet ordre. Celui d'Auguste Gilbert de Voisins vient en tête.

Cette dénomination ne relève pas d'une construction rétrospective ou d'une approximation bibliographique. Témoin privilégié de cette époque, l'écrivain et critique Edmond Jaloux — futur membre de l'Académie française (fauteuil 33), qui avait partagé les bancs du lycée de Marseille avec Voisins et fut son intime pendant une décennie — emploie lui-même, en toute simplicité, l'expression de « mission Voisins »⁵. Cette désignation atteste qu'au sein même des cercles où l'expédition s'organisait et où se diffusaient ses premiers résultats, l'entreprise était d'emblée identifiée sous ce nom.

Le rapport, lui, est signé de Segalen seul — dans son rôle de chargé de mission archéologique. C'est un autre Segalen, l'auteur littéraire, qui entrera au canon et dont le nom sera inscrit sur les murs du Panthéon en 1934⁶, tandis qu'un troisième, l'objet d'une mémoire construite après sa mort par ses proches dont Voisins lui-même, se distingue des deux précédents. Voisins, lui aussi, obtient une consécration : couronné par l'Académie française en 1926, il figure dans l'histoire littéraire. Mais ce succès relève d'un autre champ que celui de la mission de 1914 : dans les synthèses consacrées à l'histoire de l'orientalisme français, son nom demeure marginal. Reconnaissance littéraire et inscription savante ne se recouvrent pas.

L'écart est le sujet de cet article. Il ne s'agit pas de plaider une réhabilitation ni de mesurer des mérites, mais de décrire un mécanisme : par quelles opérations concrètes un participant reconnu, nommé en tête d'un intitulé officiel et crédité par une notice de catalogue comme auteur et comme photographe des recueils de la mission⁷, en vient-il à occuper une place marginale dans les récits historiographiques de la discipline qu'il a contribué à nourrir ? La thèse défendue ici est que cette marginalisation ne résulte pas d'une absence de participation, mais de la difficulté à convertir une participation littéraire, photographique et relationnelle en autorité disciplinaire et en catégorie historiographique stable.

Le terme d'effacement, employé à plusieurs reprises dans les pages qui suivent, ne désigne pas ici une disparition absolue : Voisins demeure présent dans les documents, les catalogues et certains témoignages. Il désigne une réduction de visibilité — l'occupation d'une place secondaire dans les récits ultérieurs de l'orientalisme et de la mission, malgré cette présence documentée.

⁴ Victor Segalen, « Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) », *Journal asiatique*, 11e série, t. V (mai-juin 1915), p. 467-486 ; t. VI (septembre-octobre 1915), p. 281-306 ; t. VII (1916), p. 369-424. Les tomes V et VI sont ceux des volumes numérisés par l'Internet Archive (11journalasiatique05sociuoft et 11journalasiatique06sociuoft) ; le tome VII est déduit de la numérotation semestrielle de la 11e série (t. 1 : janvier-février 1913), à confirmer. Cette pagination, d'abord relevée dans la bibliographie de l'École française d'Extrême-Orient, est confirmée par la bibliographie du programme Estampages chinois de l'EFEF et par les références d'un article académique récent (Bai Yunfei, « Victor Segalen's 1914 archaeological mission in Sichuan: The untold story », *French Cultural Studies*, vol. 31, n° 3, 2020, p. 210-229, <https://doi.org/10.1177/0957155820911568>) : trois articles en deux fascicules, publiés en 1915 et 1916.

⁵ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XXI, « Marines », p. 204-211 : Polignac, qui suivait de près la mission Voisins, « l'avait manquée de quelques semaines à chaque station de voyage ». Le passage rapporte la visite que rendit à Voisins, au retour, le comte Charles de Polignac, lieutenant de cavalerie chargé d'une reconnaissance sur la navigabilité de la boucle sud du Fleuve Bleu.

⁶ Association des écrivains combattants, « Les 560 », liste des noms des écrivains morts pour la France de 1914 à 1918 gravés dans la pierre du Panthéon, <http://www.lesecrivainscombattants.org/pantheon.pdf>, consulté le 2 octobre 2026 : « SEGALIN (Victor) » y figure. L'année 1934 est donnée par le Groupe La Poste, « Brest : un colloque pour les 100 ans de la mort de Victor Segalen », groupeposte.com, 2019, <https://groupeposte.com/fr/article/brest-colloque-pour-les-100-ans-de-la-mort-de-victor-segalen>, consulté le 2 octobre 2026 ; la liste ne précise pas la date de l'inscription. La notice d'autorité de Segalen au Catalogue général de la BnF (<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb11924301d>, consulté le 2 octobre 2026) renvoie à la base « Mémoire des hommes » du ministère des Armées et à l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918*. Sur le nombre des noms inscrits, voir aussi la réponse du ministre de la Culture à la question écrite n° 6448, Assemblée nationale, 12e législature, <https://questions.assemblee-nationale.fr/dyn/12/questions/QANR5L12QE6448.pdf>, consulté le 2 octobre 2026.

⁷ Bibliothèque nationale de France, *Catalogue général*, notices « Segalen, Victor (1878-1919) [Recueil. Mission archéologique, Chine, 1914...] : [lot de photographies] / [Victor Segalen, Augusto Gilbert de Voisins, Jean Lartigue] », département des Estampes et de la photographie, par exemple <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb437876979> (« Traversée du Yunnan »), consulté le 2 octobre 2026 : le catalogue décrit vingt-neuf notices de documents iconographiques de ce type pour les missions de 1914.



Fig. 1 — Aquarelle attribuée à Charles de Polignac, Auguste Gilbert de Voisins, s.d. Inscription au recto : « Augusto ». Collection privée Éric Richard Gaillet (acquise en 2007, fonds Van der Perre).

L'enquête qui suit trouve son origine dans un objet précis. Une aquarelle attribuée à Charles de Polignac, acquise en 2007 et conservée dans une collection privée, porte au recto une inscription désignant son sujet sous le nom d'usage « Augusto » et, au dos, le nom du peintre. Provenant du fonds Van der Perre, cette pièce a suscité les premières recherches sur l'identité de Polignac et, de proche en proche, sur son passage dans l'entourage de Voisins au retour de Chine — passage que confirme, par une voie entièrement indépendante, le témoignage de Jaloux cité plus loin.

À cette date, le nom de Voisins et son séjour chinois restaient un mystère complet ; les ressources numériques n'en donnaient alors qu'un aperçu très partiel. C'est une coupure de presse contemporaine de la parution du livre, retrouvée dans le même fonds et consacrée à un compte rendu croisé d'En Chine d'Abel Bonnard et d'Écrit en Chine de Voisins, qui a fourni le premier repère critique sur ce séjour, avant que l'acquisition des Saisons littéraires d'Edmond Jaloux n'ouvre la voie aux recherches conduites depuis. Fantasmagories, le recueil de vers publié par Voisins en 1920, est venu compléter ce dossier initial en révélant, par la citation « Toi, tu as été là ! », la trace la plus précise dont on dispose sur son lien avec Bacot. L'enquête qui suit trouve un autre point de départ dans l'interruption même de la mission de 1914 : c'est parce que cette entreprise archéologique a été coupée en deux par la guerre que la question de ce qu'elle a laissé, et de qui elle a retenu, s'est imposée comme le véritable prélude de ce travail.

Le mode de constitution de ce corpus reproduit, à son échelle, le mécanisme que cet article décrit chez Voisins lui-même : une trace peut exister sans être retenue par les catalogues institutionnels. La coupure

de presse ici reproduite (fig. 2) en offre un exemple précis : retrouvée avant que les catalogues numériques ne couvrent la presse française des années 1920, elle a fourni un repère que ni Gallica ni les catalogues de bibliothèques ne donnaient alors. Sa description bibliographique complète figure en note et en bibliographie.

L'ESPRIT DES LIVRES

En Chine, par Abel Bonnard (Fayard). — *Ecrit en Chine*, par Gilbert de Voisins (Crès). — *A la dérive*, par Philippe Soupault (Simon Kra). — *La cellule 153*, par Jean Toussent (Editions Finacon).

Un bon livre est toujours le témoignage d'un accord survenu entre un esprit et le sujet qu'il traite. On s'étonne souvent que tel ou tel écrivain, de haute culture, de grand goût ou d'intelligence particulière, n'ait jamais écrit l'œuvre que l'on attendait de lui; la raison en est, le plus souvent, qu'il n'a pas rencontré le thème qui lui convenait mieux que tout autre: soit paresse, soit facilité à tout entreprendre, soit manque de clairvoyance intime, il a passé à côté de lui sans l'apercevoir, il a donné ses soins à des pensées qui n'étaient pas les siennes, il a accouché des problèmes qui ne venaient pas de son cœur.

Le livre de M. Abel Bonnard est un nouvel-exemple de cette vieille loi. S'il est à ce point remarquable, c'est qu'il s'accorde à toutes les tendances profondes de son être; il ne sent, à aucune page, l'improvisation. M. Bonnard est allé en Chine tout pénétré à l'avance de cette Chine; il a vraiment cherché l'Empire du Milieu et non la figure qu'il y ferait. Un tel exemple d'abnégation est toujours extrêmement rare chez un homme moderne, plus particulièrement chez un poète. Penché sur la Chine, M. Bonnard a voulu découvrir sa figure la plus vraie, la plus juste; il a porté, dans cette enquête, cette absence de parti pris, de préjugés, ce goût de la connaissance désintéressée, qui ont toujours caractérisé les voyageurs français.

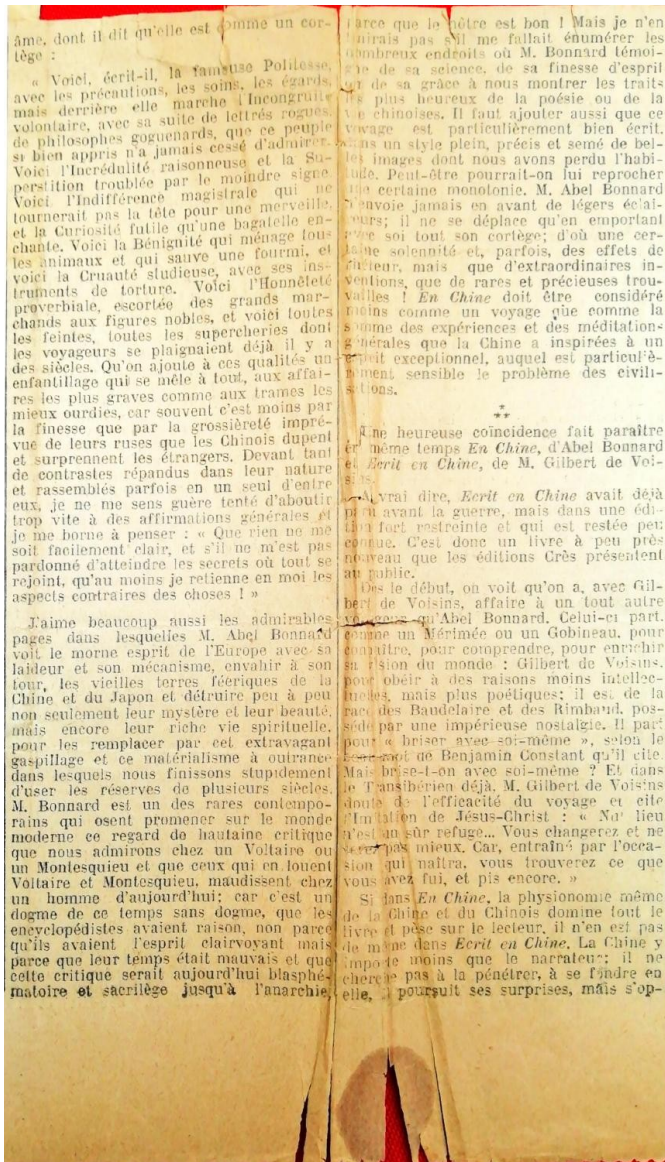
M. Abel Bonnard est de leur race; il fait songer à la fois à Chardin et au père Huc, à Taine et à Gobineau. Ce n'est pas un voyageur romantique; le pittoresque ne l'éblouit pas; non qu'il soit insensible à la beauté d'un paysage, à l'émotion d'une œuvre d'art, à l'amusement d'une ville; mais c'est un poète: les choses lui sont des signes; derrière le paysage, l'œuvre d'art, la ville, il voit cette chose subtile: l'âme d'un peuple, et les plus particuliers que cette âme a donnés à ses religions, à ses philosophies, à son histoire, à ses mœurs, à sa littérature.

Les réflexions que la religion, la philosophie, l'histoire, les mœurs et la littérature inspirent à M. Bonnard sont ce que j'aime le mieux dans *En Chine*, M. Bon-

nard y apparaît ce qu'il est en réalité: un grand esprit. Il sait voir de loin et de haut; son plaisir ne l'aveugle pas sur la qualité de ce qu'il regarde; peut-être parce qu'il ne prend pas beaucoup de plaisir, et seulement celui que la connaissance donne aux intellectuels et qui les rend si redoutables aux regards des autres, de ceux qui traitent la connaissance en ennemie et craignent d'entrer en rapport avec elle. Mais cette connaissance ne le rend pas funeste à ce qu'il touche; il demeure poète tout en étant moraliste; s'il cueille une fleur pour nous montrer comment elle est faite, elle ne se flétrit pas dans sa main; elle garde sa fraîcheur et son éclat. Cette analyse minutieuse, sévère jusqu'à l'âpreté, et cette ingénuité subtile qui se préserve le monde de la sécheresse d'esprit, sont les qualités essentielles qui caractérisent l'esprit de M. Abel Bonnard, et tout spécialement cet *En Chine* qui nous promène avec tant d'opulence et de modération à travers les campagnes, les villes, les fleuves et les populations de cet étonnant pays.

Je le répète: une singulière prédestination devait amener M. Abel Bonnard à traiter de questions chinoises; il a toujours eu quelque chose de didactique dans l'intelligence et le goût des problèmes moraux, tout comme un bon disciple de Confucius. Peut-être, cependant, quand il parle de celui-ci, malgré le respect qu'il éprouve à son endroit, a-t-il quelque tendance à le sous-estimer. Sait-on que c'est Confucius qui, le premier, cinq cents ans environ avant le Christ, a proclamé qu'il fallait s'aimer les uns les autres? Cela suffirait à faire de lui autre chose que le sage provincial, à la fois ambitieux et étriqué que nous dépeint M. Bonnard.

Cependant, comme un vrai Chinois, Abel Bonnard aime la poésie, la sagesse et les bonnes manières; il aime surtout cette fleur de civilisation qui est l'union de tout cela et qui constitue la vie chinoise: non cependant qu'il en soit dupe; s'il connaît ses qualités, il n'ignore pas ses défauts. Dans une page charmante, écrite un peu à la chinoise, il essaie de faire, sur le mode allégorique, une synthèse de cette



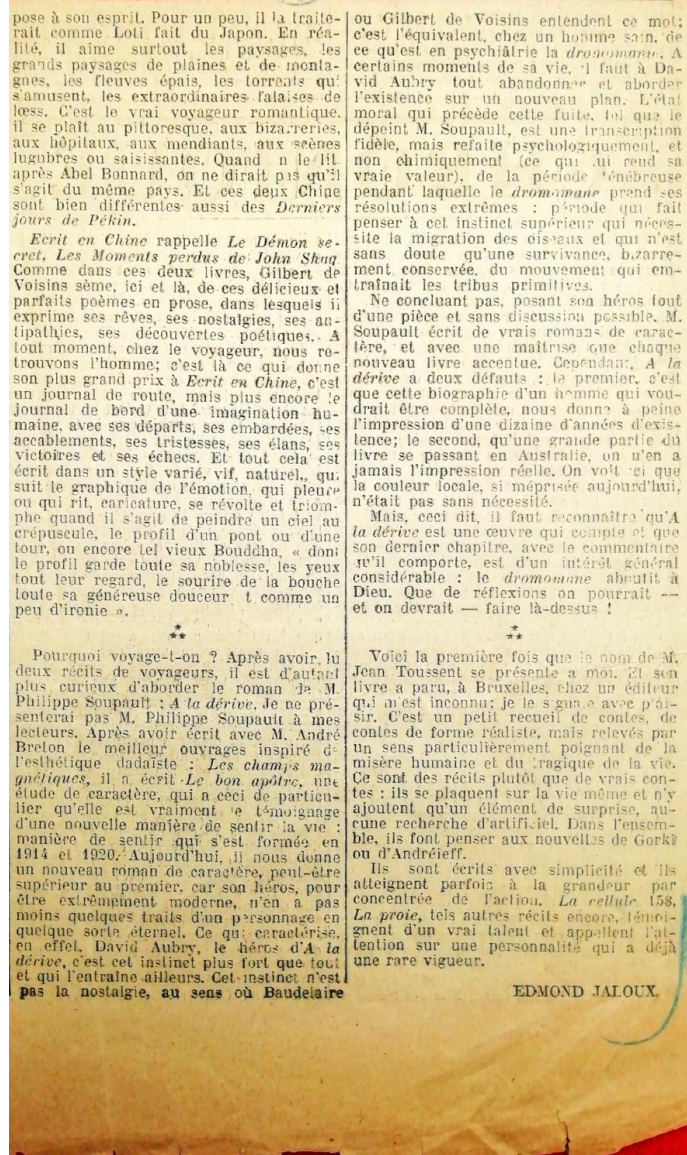
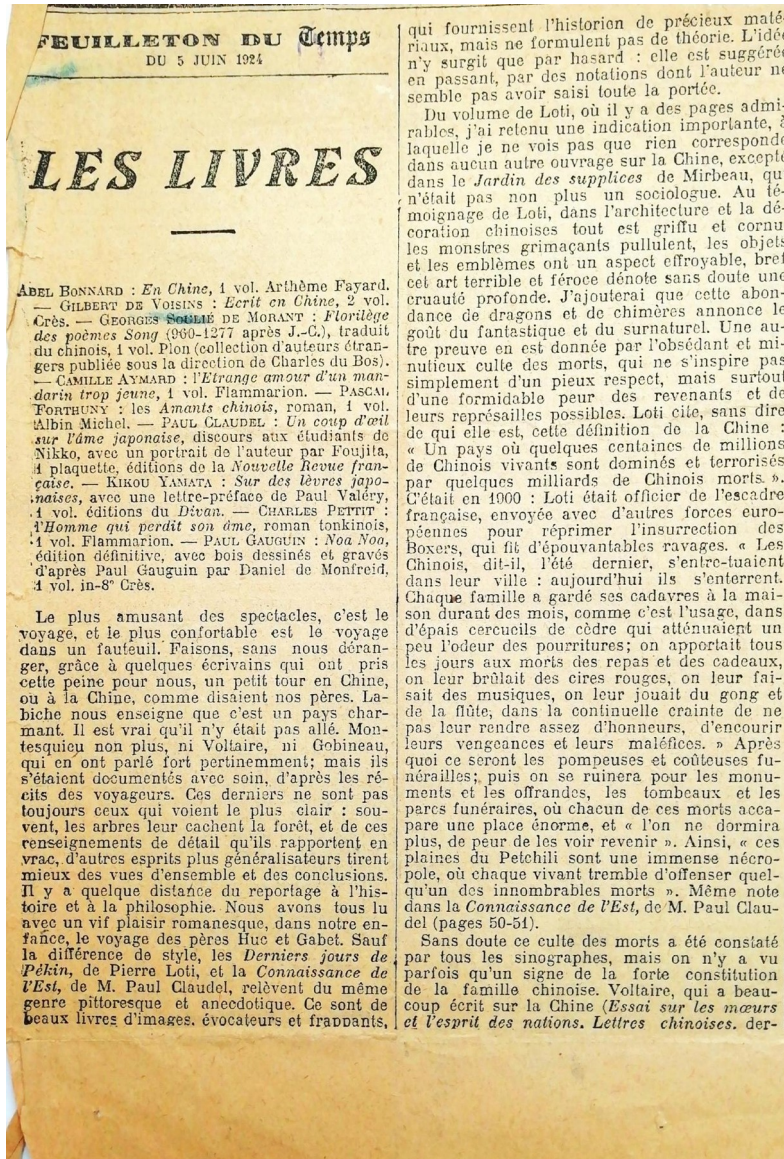


Fig. 2 : L'Esprit des livres, compte rendu groupé d'*En Chine* d'Abel Bonnard et d'*Écrit en Chine* de Gilbert de Voisins par Edmond Jaloux, coupure de presse datée du 15 mars 1924. Collection privée Éric Richard Gaillet, fonds Van der Perre.

Cette coupure du 15 mars 1924 n'est pas un cas isolé. Le même fonds conserve un second compte rendu, paru quelques semaines plus tard dans un autre journal, qui permet de vérifier si le jugement de Jaloux relève d'une lecture isolée ou d'une position partagée par la critique de l'époque.

Le Feuilleton du Temps, juin 1924 : le classement par défaut



nier chapitre du *Siècle de Louis XIV*), attribue non sans raison au traditionalisme l'incapacité au progrès, si étrange chez ce peuple, qui avait fondé une civilisation à l'époque où l'Europe était encore barbare, mais qui s'est arrêté et, pour ainsi dire, noué, tandis que l'Occident le rattrapait et le dépassait à pas de géant. Mais ni Voltaire, ni les autres, ne semblent avoir pris garde à cet état de basse superstition que nous révèle Loti. Tout au contraire, Voltaire, enchanté de trouver un argument et un exemple contre le fanatisme occidental, s'extasie sur le rationalisme chinois, que Montesquieu et Gobineau admirent moins, le trouvant trop sec et prosaïque; mais ils s'entendent, et Renan avec eux (*Histoire des langues sémitiques, in fine*), sur le positivisme caractéristique de l'esprit chinois. Voilà qui ne s'accorde guère avec les dragons, les monstres cornus et les supplices.

La solution, il ne faut la demander ni à Loti, qui n'a rien lu, ni à M. Abel Bonnard ni encore moins à M. Gilbert de Voisins, qui ne donne que de courtes vignettes sans aucun lien. Mais on la trouvera peut-être dans cette phrase de l'*Orphée* de M. Salomon Reinach : « Le confucianisme est surtout la religion des lettrés, le taoïsme et le bouddhisme celles du bas peuple. » C'est à la religion de Confucius, toute rationaliste, peut-être athée comme le prétendaient au dix-septième siècle les ennemis des jésuites accusés de pactiser avec elle, tout au plus déiste comme le soutenait Voltaire, et qui en tout cas est surtout une morale ou une « sagesse », que se réfèrent les penseurs contradicteurs en apparence par les observations directes de Loti. Celles-ci, évidemment, exactes et vérifiées par les croyances et les pratiques superstitieuses du bouddhisme et du taoïsme, d'ailleurs bien dégénérées depuis Lao Tsé et Cakya-Mouni. Mais on aperçoit la difficulté de résumer en quelques formules le caractère et la condition de ce peuple de quatre cents millions d'hommes, partagés en catégories si différentes les unes des autres; et comment tenter des pronostics sur son avenir ?

M. Gilbert de Voisins ne s'embarrasse pas de telles préoccupations. De la littérature d'idées, représentée par Voltaire, Montesquieu et Gobineau (car elle a persisté au dix-neuvième siècle), nous passons avec Loti et Chatelet à la littérature d'images. Avec M. Gilbert de Voisins, nous arrivons au subjectivisme et à l'égotisme purs. Il a visité la Chine en 1900, époque où ce genre était en pleine vogue, et a dédié son ouvrage en 1913 à son compagnon Victor Segalen, dont il prononce l'oraison funèbre à la fin de la nouvelle édition d'aujourd'hui. « Je me suis regardé dans la Chine, avoue-t-il, comme, chez moi, je me regardais dans un livre, dans un tableau, dans le spectacle de la rue. Peut-

être, ici, ma figure est-elle joyeuse... peut-être... mais à coup sûr ce n'est pas la Chine que je vois. Qu'ai-je gagné à courir de Pékin à Canton, les yeux grands ouverts ?... » Si altrayante que soit la personnalité de M. Gilbert de Voisins, et malgré le charme de son livre, oserons-nous lui dire que la Chine nous intéresse encore davantage, et que nous préférons qu'il se fût moins regardé pour la mieux voir ?

Un grand mérite de M. Abel Bonnard est d'avoir réagi contre ces modes peut-être agréables et sûrement commodes pour l'écrivain, qu'elles dispensent de fatigue cérébrale, mais décevantes pour le lecteur. Il s'est efforcé d'étudier objectivement le pays qu'il parcourait, et non seulement d'en décrire les aspects, mais d'en pénétrer l'esprit. Il ne s'est pas borné à sentir : il a tâché de comprendre. Il a lu non seulement Montesquieu et Voltaire, qu'il ne craint pas de citer, mais Gobineau, à qui il a fait quelques emprunts. Pour Gobineau, l'individualisme est le privilège de l'homme libre, c'est-à-dire de l'Aryen. Dans cette race supérieure, « chaque individu isolé possédait une importance qu'il ne paraît jamais avoir eue dans les multitudes inertes des peuples jaunes et noirs ». (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, livre III, chapitre V.) Sur ce thème, M. Abel Bonnard ne tarit pas. A peine débarqué à Pékin, dès la troisième page de son volume, il écrit : « Rien qu'à voir répandue cette multitude, on sent qu'ici l'individu n'a plus la valeur que nous lui prêlons... » Plus loin : « Tandis que règne chez nous cette ambition d'être soi qui fait des types supérieurs de notre civilisation des représentants insignes de l'humanité, mais qui chez les individus médiocres ne se traduit souvent que par une rage grossière ou mesquine, en Asie, au contraire, l'homme ne défend pas si jalousement ses propres limites, il ne les connaît même pas aussi bien. La nature, plus puissante et plus pesante que sur notre continent, l'accable et l'amollit, l'agglomère aux choses... » M. Bonnard parle de la « grisaille chinoise », de l'« imposante médiocrité chinoise », de cette « pâte d'êtres », de cette foule qui n'avoue rien : « Quelle différence avec celle de chez nous, avec ce tumulte de traits où chaque visage essaye de se distinguer ! On ne voit ici qu'un flot de figures calmes, ou plutôt vacantes, et cette affluence n'a l'air que d'un énorme total d'absences. » Même impression en province, à Tchong-King, sur le Yang-Tsé : « C'est au moyen âge que font penser ces rues sans voitures... Dans cette tiède promiscuité, l'homme compte tout juste autant qu'un cloporte. Il y a, pour un Occidental, plus qu'un malaise, une humiliation secrète à s'enfoncer dans cette foule indivise, où il sent atteintes et altérées les notions fondamentales sur lesquelles son esprit repose. et son idée

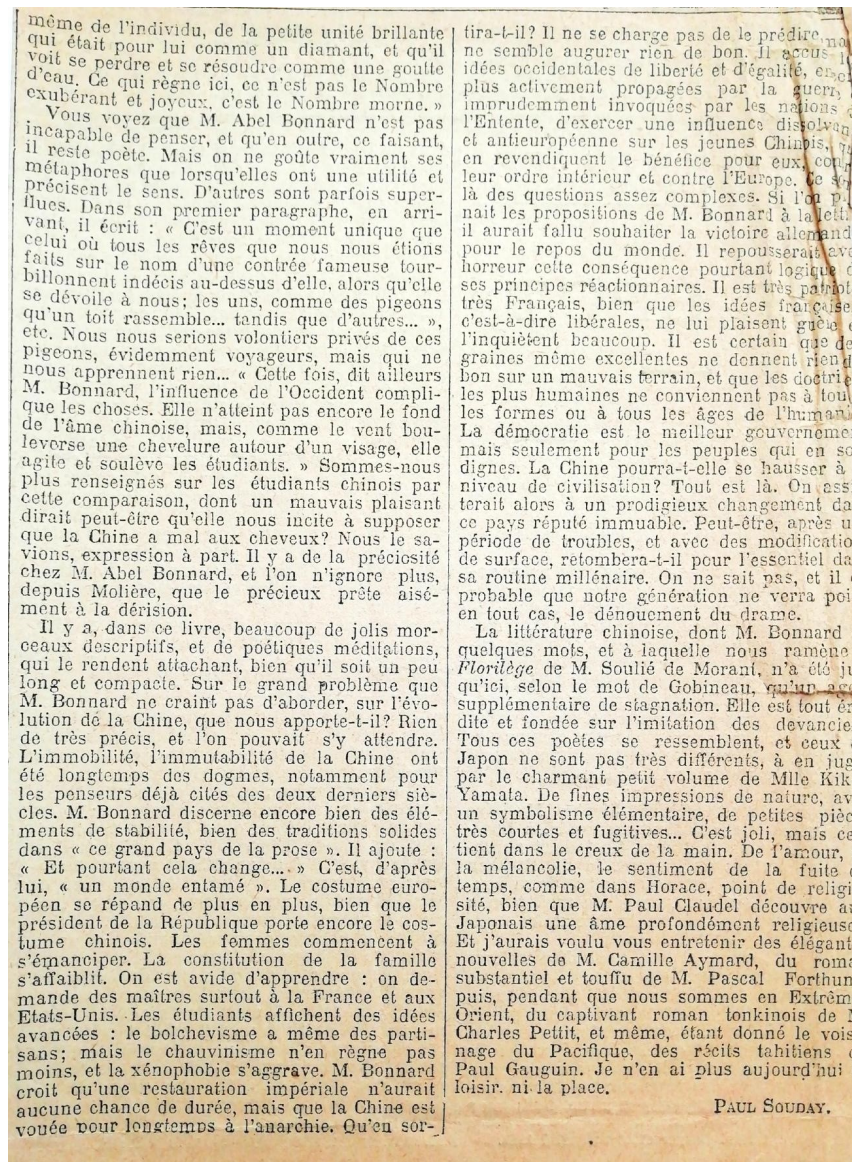


Fig. 3 : Feuilleton du Temps, « Les Livres », 5 juin 1924, trois pages (3a à 3c). La liste des ouvrages recensés, où figurent *Écrit en Chine* de Gilbert de Voisins et *En Chine* d'Abel Bonnard parmi cinq titres consacrés à la Chine, ouvre la première page ; la phrase citée ci-dessous se lit dans la deuxième. Collection privée Éric Richard Gaillet, fonds Van der Perre.

Moins de trois mois plus tard, *Écrit en Chine* est de nouveau recensé, cette fois dans le Feuilleton du Temps du 5 juin 1924, aux côtés d'*En Chine* d'Abel Bonnard, du *Florilège des poèmes Song* de Georges Soulié de Morant, de *L'Étrange amour d'un mandarin trop jeune* de Camille Aymard et des *Amants chinois* de Pascal Forthuny⁸. Le critique, cherchant chez ces auteurs une théorie de la Chine comparable à celle qu'il attribue à Loti, écarte Voisins du même geste qu'il écarte Bonnard : « ni à M. Abel Bonnard ni encore moins à M. Gilbert de Voisins, qui ne donne que de courtes vignettes sans aucun lien⁹. »

Le jugement n'est pas un silence : Voisins est lu, cité, situé dans le paysage éditorial de son temps, par deux critiques distincts à quelques semaines d'intervalle. Mais il est placé hors du registre interprétatif que l'on

⁸ Paul Souday, « Les Livres », *Le Temps*, feuilleton du 5 juin 1924 (article signé Paul Souday ; pagination non visible sur la coupure) : Abel Bonnard, *En Chine*, Paris, Arthème Fayard ; Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, 2 vol., Paris, G. Crès ; Georges Soulié de Morant, *Florilège des poèmes Song (960-1277 après J.-C.)*, Paris, Plon, collection dirigée par Charles du Bos ; Camille Aymard, *L'Étrange amour d'un mandarin trop jeune*, Paris, Flammarion ; Pascal Forthuny, *Les Amants chinois*, roman, Paris, Albin Michel.

⁹ Ibid., deuxième feuillet de la coupure, première colonne : « ni à M. Abel Bonnard ni encore moins à M. Gilbert de Voisins, qui ne donne que de courtes vignettes sans aucun lien ».

recherche chez lui — celui que Loti atteint par endroits, et que Bonnard vise explicitement en discutant Montesquieu, Voltaire et Gobineau. Ce classement par défaut, répété à deux reprises en 1924, confirme depuis des sources contemporaines et datées l'hypothèse électorale déjà exposée : Voisins circule comme auteur de vignettes et de méditations, non comme interprète systématique de la Chine.

La méthode retenue est simple. On repart des textes de première main — le récit que Voisins publia en 1913, le recueil de vers qu'il publia en 1920, les souvenirs de Jaloux, les comptes rendus de l'Académie — et l'on compare sa trajectoire à celle des trois hommes qui, dans le même terrain et la même décennie, obtinrent ce qu'il n'obtint pas. Les faits tirés de notices commerciales sont signalés comme tels et ne fondent aucune conclusion.

2. Le capital d'origine

En 1909, Auguste Gilbert de Voisins n'est ni un savant institutionnel ni un spécialiste de la Chine¹⁰. Il est un écrivain déjà installé : la liste de ses ouvrages imprimée en tête de l'édition de 1913 compte sept titres¹¹. Il est aussi un homme de lettres bien introduit dans les milieux parisiens, et un homme de fortune.

Le portrait le plus complet que l'on ait de lui à cette date est celui de Jaloux. Les deux hommes s'étaient connus au lycée de Marseille, où ils avaient eu pour professeur Jules Marsan, futur spécialiste de Nerval, à qui Voisins dut, selon son ami, « le culte de Mérimée, de Maupassant »¹². Jaloux le décrit tantôt sédentaire au point de ne plus sortir de chez lui, tantôt voyageur jusqu'à accomplir des missions archéologiques et géographiques au fond de la Chine ; tantôt taquin jusqu'à la méchanceté, tantôt généreux jusqu'à la chevalerie ; capable de rester des semaines dans une inaction apathique, puis de travailler avec une ferveur admirable¹³. C'est le portrait d'un intermittent.

Son appartement de la rue de Berri, à l'angle du faubourg Saint-Honoré, était organisé autour des souvenirs de sa grand-mère Marie Taglioni : lithographies de 1840 et 1860, vers autographes que Vigny et Musset avaient adressés à la danseuse, encadrés entre elles. Un coffret de cristal enchâssé dans sa table de travail contenait une mèche de cheveux de sa mère et son collier de perles¹⁴. Le cuisinier de la maison, un Italien, avait servi la Taglioni dans sa jeunesse. C'est un intérieur entièrement tourné vers la conservation d'une mémoire familiale.

Sa formation esthétique est celle de la décadence finissante. Jaloux le range parmi ceux dont le caractère a été modelé par la figure de des Esseintes, et rapporte leurs conversations sur Beardsley. Voisins s'était fait imprimer, pour son seul usage, un exemplaire unique de *La Tentation de saint Antoine* sur japon, illustré par le graveur belge Armand Rassenfosse, disciple de Rops ; il avait en outre demandé à Debussy une musique ornementale pour ce texte, demande dont Debussy se moque dans sa correspondance avec Pierre Louÿs¹⁵. C'est un homme de collection avant d'être un homme de terrain.

¹⁰ Acte de décès d'Auguste Comte Gilbert des Voisins, 8 décembre 1939, 8e arrondissement de Paris, n° 715, Archives de Paris, 8D 219 (19/9/1939-31/12/1939) : né à Paramé le 7 septembre 1877 ; décédé le 8 décembre 1939.

¹¹ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, liste « Du même auteur » en tête du volume (pages non numérotées) : *La petite angoisse* ; *Pour l'amour du laurier* ; *Le démon secret* ; *Sentiments* ; *Les moments perdus de John Shag* ; *L'enfant qui prit peur* ; *Le bar de la fourche*. Celle de l'édition Crès de 1923 (*Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I) y ajoute *Le Mirage*, *L'Esprit impur*, *Fantasques* et *La Conscience dans le Mal*, et annonce *Le Jour naissant*.

¹² Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125.

¹³ Ibid. — référence reconstituée par proximité avec la note précédente (même chapitre), non vérifiée directement sur l'ouvrage dans le cadre du présent travail.

¹⁴ Ibid., chap. XVII, « Retour à Paris », p. 162-167. Sur ces objets et leur fonction mémorielle, voir Éric Richard Gaillet, « Le Sang, l'Or et l'Archive », *Série Voisins*, article 5 (2026).

¹⁵ Ibid., chap. XI et chap. IV, p. 46-47 (rattachement des pages 46-47 à l'un ou l'autre chapitre non établi).

Enfin, sa maison réunissait depuis des années un cercle d'officiers de marine et d'écrivains de la mer amenés par Claude Farrère. Jaloux en donne la liste, et l'on y trouve — avant 1914 — le nom de Jean Lartigue¹⁶. Il précise que c'est également « par l'entremise de Farrère » que Voisins rencontra Segalen¹⁷.

Rien, dans tout cela, ne prépare un savant. Tout y prépare un amateur au sens fort : un homme qui collectionne, qui reçoit, qui met en rapport, et qui écrit.

3. L'exil asiatique

Le récit que Voisins publiera en 1913 s'ouvre sur une scène datée. Un ami que le texte désigne par la seule initiale « Jacques B. » — c'est Jacques Bacot — vient lui faire ses adieux avant de repartir pour l'Asie¹⁸. La conversation est reproduite au style direct. Voisins s'y plaint d'entendre parler du Paradis en sachant qu'il n'y entrera jamais ; il reproche à son ami de parler de son prochain voyage au Tibet comme on parle d'aller à Saint-Cloud.

Il consacre ensuite deux pages à louer chez cet ami une vertu précise : celle de ne rien dire de ses voyages, de n'en donner, si on le force à parler, qu'un compte rendu mesuré, facile, exact, et d'attribuer souvent à autrui une aventure dont il fut le personnage principal, quand elle est trop colorée ou lui ferait trop d'honneur¹⁹. Voisins oppose ce modèle à trois types d'explorateurs qu'il énumère avec ironie : celui qui n'a rien fait et décrit abondamment les contrées qu'il croit avoir parcourues ; celui qui fait le compte des dangers en n'en épargnant aucun détail ; celui que les aventures ont grisé et qui chante son Odyssée sur le mode hyperbolique.

Cette source revêt une importance capitale, car elle installe d'emblée le programme du livre : la réticence sera la marque de l'honnêteté. Le voyageur admirable est celui qui se retire de son propre récit.

L'ami, dans le dialogue, mentionne « Adjroup Gumbo », le Tibétain qu'il avait ramené à Marseille lors de son second voyage, et qui mourut en rentrant dans sa ville de Patong ; il évoque la Terre du Sud « où l'on ne peut aller », la Terre Promise des légendes tibétaines. Puis il lance la phrase qui décide de tout : pourquoi ne pas se rendre à Péking, où se trouve « notre ami Segalen »²⁰.

Ces détails identifient l'ami : c'est Jacques Bacot. Jacques Bacot, né le 4 juillet 1877, avait appris le tibétain parlé auprès d'Adjroup Gombo ; il repart pour le « Tibet révolté » dès mai 1909 et ne rentre qu'en mars 1910 ; il traverse le Kham, atteint Lithang par la région du Nyarong, et cherche sans y parvenir à gagner

¹⁶ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XXI, « Marines », p. 204-211. Jaloux énumère les habitués : Claude Farrère, Jean Fernet, Olivier Diaz de Soria, Raymond Ceillier, François Fay, Jean Gabolde, D'Yturbide, Le Camus, Georges Lecerf, Vandier, Jean Lartigue, Parlier, Édouard Richard, Paul Chack, Henri Daguerches.

¹⁷ Ibid. Voisins y indique qu'il rencontra Segalen par l'entremise de Farrère, ce qui lui permit d'accomplir sa première mission géographique.

¹⁸ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 12 (étape « Paris, 28 mai 1909 »). Texte collationné sur l'exemplaire numérisé (Internet Archive, critenchine00gilb, <https://archive.org/details/critenchine00gilb>, consulté le 2 octobre 2026) et sur l'édition Crès de 1923-1924 (*Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I ; Gallica, ark:/12148/bpt6k62083021), dont le texte du tome I est identique pour les passages cités. Les pages données dans les notes suivantes sont celles de l'édition Floury de 1913.

¹⁹ Ibid., p. 12-13 (même étape).

²⁰ Ibid., p. 14 (même étape) : parole prêtée à « Jacques B. » (« notre ami Segalen s'y trouve »).

Népémakö²¹. Les dates coïncident au jour près avec la scène du 28 mai. Jaloux, de son côté, signale parmi les visiteurs habituels de Voisins « un philologue français adonné au tibétain »²².

Il importe dès lors de distinguer deux fonctions qu'il convient de ne pas assimiler. Farrère, selon Jaloux, avait présenté Segalen à Voisins ; Bacot, selon le récit de Voisins lui-même, déclenche le départ. Ni l'un ni l'autre n'est l'origine unique du voyage.

Un détail d'établissement du texte mérite ici d'être signalé, car il n'est pas indifférent. La phrase que l'on vient de citer n'est pas la même dans les deux éditions. En 1913, Segalen, installé à Péking, n'a qu'un souci : préparer le voyage « dont Jacques B. m'avait parlé ». En 1923, la même phrase devient : préparer le voyage « dont je l'entretenais dans mes lettres »²³. Dans la même page, la suggestion de Bacot passe de « Notre ami Segalen s'y trouve et prépare en Chine une belle promenade » à « Notre ami Segalen s'y trouve : ensemble, vous feriez une belle promenade ».

La correction est d'auteur, et elle va dans un sens précis : dix ans après, la version de 1923 retire à Bacot l'initiative du voyage pour la reporter sur Voisins lui-même. On ne peut pas établir l'intention qui préside à cette réécriture, mais on peut en mesurer l'effet. L'homme qui, en 1920, place la gloire obscure au-dessus de la gloriole, est aussi celui dont le texte, en 1923, redistribue à son avantage la scène d'ouverture de son propre récit. Ce déplacement suggère que la mise en retrait n'est chez lui ni constante ni entièrement délibérée — et qu'il faut se garder de faire de son effacement ultérieur la simple conséquence d'une disposition personnelle.

Une lettre de Segalen arrive peu après. Voisins la reproduit. Segalen y écrit qu'il ne pense pas que la vieille Europe ait des charmes suffisants pour retenir son ami ; il propose de galoper de conserve à travers la plus vieille Chine ; il invite Voisins à fermer le livre qu'il lisait ce soir-là, à quitter le bruit des fiacres et des omnibus pour venir écouter des musiques plus belles, à entrer dans un nouveau théâtre dont la porte est ouverte et les acteurs prêts ; il annonce qu'il l'attendra sur le quai de la gare de Tien-Tsin, les deux mains tendues, le sourire aux lèvres ; et il termine par un triple appel — « Venez ! Venez ! Venez, cher ami ! »²⁴

Cette formule, qui clôt la lettre et ne l'ouvre pas, a beaucoup circulé sous des formes approximatives. Elle mérite d'être citée telle qu'elle figure dans le texte.

La réponse de Voisins tient en une ligne : « Je partis quinze jours après. »²⁵

²¹ Jacques Bacot (1877-1965), né le 4 juillet 1877 à Saint-Germain-en-Laye, mort le 18 juin 1965 à Paris (voir la notice de l'EPHE : <https://prosopo.ephe.psl.eu/jacques-bacot>). Patrick Delon, « Le comte Auguste Gilbert de Voisins, écrivain et voyageur » (séance du 17 juillet 2000), *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2000, p. 197-206, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k53246848>, p. 201, confirme que Voisins et Segalen rencontrent Jacques Bacot, de retour d'un premier voyage au Tibet, avant le départ de Voisins pour la Chine, le 28 mai 1909 (consulté le 3 octobre 2026). Il apprend le tibétain parlé auprès d'Adjroup Gompo, repart pour le « Tibet révolté » dès mai 1909 et ne rentre qu'en mars 1910 ; il traverse le Kham et atteint Lithang par la région du Nyarong, sans parvenir à Népémakö. Jacques Bacot, *Le Tibet révolté : vers Népémakö, la Terre promise des Tibétains*, Paris, Hachette, 1912, contient en appendice les « Impressions d'un Tibétain en France » d'Adjroup Gumbo. Trois éléments du texte de Voisins (Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913) désignent Bacot sans ambiguïté : le départ pour le Tibet (p. 12-14), la mention nominale d'Adjroup Gumbo ramené à Marseille (p. 13) et la date du 28 mai 1909 (p. 11). L'étude de Samuel Thévoz, « Paris, "vu du Toit du Monde" : Adjroup Gumbo, gter ston du "pays de France" », in V. Tournier, V. Eltschinger et M. Sernesi (dir.), *Archaeologies of the Written : Indian, Tibetan, and Buddhist Studies in Honour of Cristina Scherrer-Schaub*, (lieu et éditeur non relevés), 2020, p. 769-843, consacrée à ce Tibétain venu à Paris en 1908, cite *Écrit en Chine* (Floury, 1913) dans ses références.

²² Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125 : « un philologue français adonné au tibétain ».

²³ Collation des deux éditions : Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 14 (« le voyage dont Jacques B. m'avait parlé »), et Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé) (« le voyage dont je l'entretenais dans mes lettres »). L'édition Crès porte en outre une dédicace datée « Août 1913 », quatre figures hors texte datées des 7, 10, 19 et 24 juillet, et plusieurs atténuations de formules — ainsi « ils sont les plus vieux de la terre, ils sont les ancêtres » (1913, p. 50) devient « ils sont parmi les vieux de la terre, ils sont des ancêtres » (1923).

²⁴ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 14-15 (étape « Paris, 28 mai 1909 »), lettre de Segalen citée dans le corps du récit. Le manuscrit original n'a pas été retrouvé.

²⁵ Ibid., p. 15 (même étape) : la réponse de Voisins tient dans la phrase « Je partis quinze jours après. », qui clôt l'entrée.

4. De la conversion savante aux limites épistémologiques

4.1 Un itinéraire daté

Le livre est un journal, et chaque entrée porte un lieu et une date. Cette structure permet de reconstituer le trajet avec une précision que peu de récits de voyage de l'époque autorisent.

Voisins ne passe pas par la mer. Il prend le train. La première étape datée est Alexandrowno, le 19 juin 1909, à la frontière russe. Il y assiste à la fouille des voyageuses par la douane et décrit la scène comme un champ de bataille : des mètres de dentelles précieuses jetés à terre, une femme regardant sa robe morte comme Andromaque le cadavre d'Hector, une matrone dont l'embonpoint se révèle matelassé de dentelles²⁶. C'est un morceau de bravoure ironique, et le premier signe que ce voyageur observe les Européens avec la même distance qu'il appliquera plus tard aux Chinois.

Suivent quatre entrées du Transsibérien. Le 25 juin, il transcrit deux citations qu'il donne comme viatique à qui veut voyager : un passage du vingt-septième chapitre de l'Imitation — « Nul lieu n'est un sûr refuge... Vous changerez et ne serez pas mieux » — et la fin d'Adolphe, où Benjamin Constant écrit qu'on transporte dans chaque situation le tourment dont on espérait se délivrer. Il conclut sur la phrase de Constant : « On ne saurait briser avec soi-même. »²⁷ Le voyage est donc placé, dès le départ, sous le signe de son inutilité probable.

Le 27 juin, il décrit la fuite des deux rails derrière le dernier fourgon, « double ruban d'argent » qui le rattache à son pays, à ses ennuis, à sa douleur ; et il note que certains arbres de la forêt sibérienne lui donnent l'impression de certains poèmes d'Henri de Régnier²⁸. Le 29 juin, il rapporte une longue conversation avec une institutrice française qui n'est pas rentrée en France depuis cinq ans et qui lui demande de lui parler de Paris ; elle pleure, il allait pleurer aussi. Le 1er juillet, dans la plaine de Mandchourie, il assiste à la prière du soir d'une centaine de soldats russes descendus de leurs wagons, et souligne qu'ils chantaient pour eux-mêmes, sans nul souci des passants qui les écoutaient.

Kharbine, le 2 juillet : il constate que la ville n'est que le terme d'une ligne de chemin de fer et le point de départ d'une autre, et que l'hôtel n'offre rien d'exotique, « pas le moindre dragon tordu au coin du toit ». Il dîne au milieu de douze convives ivres et note, sous le tumulte, le silence religieux de la grande plaine nue.

Kouang-tcheng-tse, le 3 juillet, contient la déclaration de méthode la plus nette de tout le livre. Interrogeant son compagnon sur les sillons sinueux d'un champ de blé — qui, lui explique-t-on, sont creusés ainsi parce que les mauvais esprits circulent librement dans un sillon droit —, Voisins écrit :

Il faudra, pour connaître ces faces jaunes, penser autrement que ne firent mes ancêtres, voir avec d'autres yeux, écouter d'une oreille vierge, et juger et goûter de tout sans parti pris.²⁹

Moukden, le 4 juillet : il admire les cloches des locomotives japonaises, y voit un raffinement d'âme, puis se renseigne, découvre qu'il s'agit d'une innovation américaine, et le déplore avec humour — « Il y aurait eu tant de jolies choses à penser ! »

Tien-tsin, le 5 juillet : Segalen l'attend au rendez-vous promis, « les deux mains tendues »³⁰. L'entrée se termine par une pointe contre lui-même : que dire de ce touriste qui a parcouru la Sibérie dans un fauteuil et qui, déjà, voudrait s'en glorifier ?

La partie II du livre, « Un séjour à Péking », s'ouvre le 7 juillet.

²⁶ Ibid., p. 18-19 (étape « Alexandrowno, 19 juin 1909 », commencée p. 17).

²⁷ Ibid., p. 20-21 (étape « Transsibérien, 25 juin ») ; la phrase de Constant est p. 21.

²⁸ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 21-26 : étapes « Transsibérien, 27 juin » (p. 21-23 ; poèmes d'Henri de Régnier, p. 22 ; « double ruban d'argent », p. 23), « Transsibérien, 29 juin » (p. 23-25) et « Transsibérien, 1er juillet » (p. 25-26).

²⁹ Ibid., p. 30 (étape « Kouang-tcheng-tse, 3 juillet »).

³⁰ Ibid., p. 32-33 (étapes « Moukden, 4 juillet » et « Tien-tsin, 5 juillet »).

4.2 Ce que Voisins regarde



Fig. 4 — Auguste Gilbert de Voisins en pyjama, posant dans une cour, s.d. [probablement Chine, 1909-1910]. Sous le tissu tendu en fond, à gauche, dépassent des chaussures chinoises, signalant la présence d'une personne aidant à maintenir l'écran en place. Collection privée Éric Richard Gaillet, fonds Van der Perre.

Le contenu des entrées pékinoises mérite d'être décrit, car il détermine tout le reste.

Le 7 juillet, le Temple du Ciel lui inspire une page en apostrophe, entièrement construite sur le mot azur, où le visiteur devient le servent du bleu. Le 10 juillet, à Pi-yun-sseu, il décrit la grande salle des cinq cent huit bouddhas de bois doré et note que ce ne sont pas des statues de dieux, ni de demi-dieux, ni même de héros au sens ordinaire, mais « les héros de la seule sagesse » ; il songe à l'École d'Athènes devant cette académie d'hommes assis. Le 11 juillet, au théâtre, il reconnaît dans une intrigue chinoise toute la scène du Cid transposée, et s'amuse de voir un bouffon jongler avec les lions de pierre, qui étaient en carton.³¹

Le 16 juillet, au temple de la Grosse Cloche, il rapporte une conversation parisienne sur la vertu des cloches : les belles cloches ont un frémissement long, leur voix se mêle au silence et s'éternise en souvenirs, et les âmes sont ainsi ; il ajoute que Baudelaire a déjà dit le reste, pour les âmes fêlées. Le 18 juillet, la réserve des

³¹ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I, quatre planches hors texte, avec légende et date : « Esplanade du Temple du Ciel » (7 juillet), « Temple de Pi-yun-sseu » (10 juillet), « Muraille nord de la ville tartare » (19 juillet), « Stèle au Si-ling » (24 juillet). Gallica, ark:/12148/bpt6k62083021.

cyprins de Péking lui inspire plusieurs pages sur ces poissons monstrueux « recréés à l'image contournée » des rêves de leurs éleveurs. Le 22 juillet, Segalen le reprend, après qu'un chien pouilleux a effrayé son cheval, en lui racontant l'apologue de la grenouille du duc de Chou — « Méditez cela, mon ami ». La scène est notable : elle montre Voisins en position d'élève.

On observe partout la même orientation. Voisins ne cherche ni le pittoresque de la foule ni le monument célèbre pour lui-même. Il s'intéresse à ce qui, dans un usage, révèle une pensée : pourquoi les sillons sont courbes, pourquoi une cloche vaut une âme, pourquoi un duc salue une grenouille.

Deux traits complètent ce portrait de l'observateur. Le premier est une disposition à se prendre lui-même pour objet. Dès la première entrée pékinoise, installé dans la maison chinoise où il vivra quelques semaines, il note qu'il sent monter en lui une âme chinoise, et s'étonne aussitôt que Segalen, lui, n'ait pas changé, soit resté le même dans ce petit univers composé d'éléments si nouveaux³². Deux jours plus tard, dans une entrée d'une page, il s'interroge : se peut-il qu'il s'ennuie³³ ? Un récit d'exploration n'admet pas ce genre d'aveu.

Le second est la position d'élève, assumée sans coquetterie. C'est Segalen qui lui explique la scène de théâtre qu'il ne comprend pas, Segalen qui le reprend par l'apologue de la grenouille du duc de Chou, Segalen encore qui, dans le temple vide de Yong-lo éclairé par la lune, évoque l'empereur à sa demande — et Voisins écrit qu'il l'écoute pieusement, parce qu'il sait conter et faire revivre³⁴. Le compagnon de voyage n'est pas présenté comme un pair mais comme un maître. C'est un point à retenir au moment d'examiner le partage des signatures.

Une entrée, enfin, mérite d'être isolée, parce qu'elle annonce la mission de 1914 cinq ans à l'avance. Aux tombeaux des Si-ling, Voisins admire le plan funéraire impérial, puis s'inquiète du détail : des rosaces en forme de tournesols se sont détachées et ont été remises en place avec un clou. Il demande combien de temps ce clou tiendra, observe que la menuiserie du toit n'est protégée des oiseaux que par un grossier voile de fil de fer, et conclut que le reste est livré aux insultes des bêtes et de l'homme. Ces dentelles de pierre, ces phénix, ces dragons d'angle vont donc s'effriter, et le plan du cimetière impérial ne sera bientôt plus qu'un plan froid et nu dont les curieux du siècle suivant devront imaginer l'ancienne splendeur³⁵³⁶.

C'est très exactement le problème que la mission archéologique se donnera pour tâche de traiter : relever, photographier, estamper avant que le monument ne disparaisse. Voisins l'a formulé en juillet 1909, en touriste, avant toute commande académique.

Il faut ajouter, pour ne pas embellir le portrait, que la même série d'entrées contient des jugements sans finesse. Le chien chinois lui inspire une page de dégoût qui s'achève sur un conseil ambigu : ne le civilisez pas, vous ajouteriez la servilité à ses autres défauts³⁷. Et le vieux général tartare, gardien du cimetière impérial, à qui l'on offre selon l'usage un flacon de cornichons Bornibus, lui évoque les généraux de café-concert et les grotesques des petits livres à cinq sous — d'où cette formule, qui dit assez ce qu'il attendait du voyage : il aurait voulu qu'un pays lointain n'eût que des ridicules qui lui fussent propres³⁸.

4.3 La déclaration du 2 juillet 1910

Une entrée datée « Paris, 2 juillet 1910 » est placée, dans le livre, immédiatement après la scène du départ. Elle sert de préface rétrospective, et c'est la pièce la plus importante du volume pour notre propos.

³² Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 37-38 (étape « Péking, 6 juillet ») (la page 37 est déduite de la numérotation : le texte numérisé donne le n° 38 à la page suivante).

³³ Ibid., p. 41 (étape « Péking, 9 juillet », commencée p. 40).

³⁴ Ibid., p. 44 (étape « Péking, 11 juillet », p. 73-74 (étape « Péking, 22 juillet ») et p. 88 (étape « Ming, 29 juillet »).

³⁵ Ibid., p. 79 (étape « Si-ling, 24 juillet »).

³⁶ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I, planche « Stèle au Si-ling », datée du 24 juillet, en regard du passage cité.

³⁷ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 83 (étape « Péking, 26 juillet »).

³⁸ Ibid., p. 81-82 (étape « Si-ling, 25 juillet »), seconde entrée du même jour.

Voisins y récapitule le voyage — routes jaunies par la poudre impalpable du loess, montagnes où la neige entravait les pas, fleuves au cours aventureux — pour conclure aussitôt :

pour fatigantes que fussent nos étapes, elles ne composeraient pas un récit d'exploration. Promenade pénible, tout au plus, voyage accidenté. Jamais nous ne risquâmes le moindre égorgement.³⁹

Il annonce ensuite ce que le lecteur trouvera : de simples notes, écrites le soir à la veillée, sous l'influence d'un paysage ou d'une pensée, pendant que les porteurs fumaient dans un coin. Il doute d'avoir su rendre ces heures : les songes se décolorent vite, la plus vivante fleur se résume en un peu de poussière, et l'émotion la plus neuve se fige « en un paragraphe académique »⁴⁰. Et il fixe son ambition, minimale et précise :

si, ne fût-ce qu'un instant, je donne à ceux qui me liront ce désir « du lieu où ils ne sont pas » dont parle Baudelaire, je me déclarerai satisfait.⁴¹

Trois choses sont ici décidées, et toutes trois pèseront sur la réception du livre. Le genre est refusé : ce n'est pas un récit d'exploration. La forme est annoncée comme fragmentaire et non composée. Et l'autorité invoquée n'est ni savante ni géographique, mais poétique.

En déclinant par avance l'étiquette qui aurait pu le rattacher à un domaine savant identifié, Voisins se tient à distance du cadre disciplinaire susceptible d'assurer la transmission de son expérience. Il faut le noter sans en tirer trop vite un jugement : ce refus est une position, et l'on verra qu'il en formulera d'autres.

4.4 La route, d'août 1909 à janvier 1910

Le séjour pékinois n'occupe qu'un quart du volume. Le 8 août 1909, les voyageurs prennent la route, et le livre change de nature : il devient le journal d'une longue marche à cheval qui les conduira, en cinq mois, de Péking aux gorges du Yang-tseu.⁴²

L'itinéraire est datable presque au jour près, de Pao-ting-fou le 8 août jusqu'à Lan-tcheou, atteint le 23 octobre, en passant par une douzaine d'étapes du Chàn-si et du Chàn-Si occidental⁴³. Le Sseu-tchouan suit, et l'on arrive à Tchong-king pour le 1er janvier 1910 ; de là, les chevaux sont vendus et le retour se fait par jonque, sur le Grand Fleuve.

Cette partie du livre est la plus concrète, et c'est elle qui manque à toutes les présentations rapides de l'ouvrage. On y trouve les auberges à moustiques, l'opium fumé derrière un store à Pao-ting-fou, les fables animalières que l'interprète Yang raconte le soir, les cigales emportées en cage depuis Péking. On y trouve surtout le personnel de l'expédition, que Voisins prend soin de nommer : Yang l'interprète, Souei le cuisinier, Liou, Sseu le coolie congédié, Fong, et les deux frères Tchang, les mafous⁴⁴. Il consacre une entrée entière à Tchang-jong-ho, dont il décrit les deux humeurs alternées avec une attention de portraitiste.

Il nomme aussi les chevaux — La Brosse, La Vache, Yong-ma, Hong-ma, et ce grand cheval noir d'abord baptisé Pégase puis rebaptisé Léon, parce que son caractère s'était révélé si platement bourgeois qu'aucun

³⁹ Ibid., p. 15-16 (étape « Paris, 2 juillet 1910 »). Cette entrée, rédigée treize mois après la scène du départ, est placée dans le volume immédiatement après elle et fait office de préface.

⁴⁰ Ibid., p. 17.

⁴¹ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 17. La formule citée par Voisins renvoie à Baudelaire.

⁴² Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, 2 vol. T. I, partie III, « De Péking à Lan-tcheou », et t. II, partie IV, « De Lan-tcheou à Tchong-king ». Le tirage de cette édition est de 3 500 exemplaires, dont 60 sur japon de Corvol ; l'impression est due à M. Audin et Cie, de Lyon.

⁴³ Ibid., t. I, parties III et IV. Étapes datées : Pao-ting-fou, 8 et 9 août 1909 ; Ting-tcheou, 10 août ; Li-yan-pou, 13 août ; Che-tchouei, 14 août ; Ou-t'ai-chan, 15 et 17 août ; puis, vers le sud-ouest, Kia-tseou, Ling-che, Ho-tcheou, Tong-kouan, Houa-tcheou, Lin-t'ong, Ta-yu, Ping-tcheou, King-cheou, Ping-leang et Wa-ting ; Lan-tcheou, 23 et 24 octobre ; puis, au Sseu-tchouan, O-mei-chan et Lou-tcheou ; Tchong-king, 1er janvier 1910 (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé).

⁴⁴ Ibid., t. I, étape « Pao-ting-fou, 9 août » (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé). La planche 5 de l'édition Crès, datée du 9 août, est intitulée « Nos gens ».

nom ne pouvait s'en tirer gloire⁴⁵. Ce n'est pas un détail pittoresque : c'est la marque d'un récit qui refuse la hiérarchie du récit d'exploration, où les auxiliaires sont anonymes et le voyageur seul a un nom.

4.5 Lan-tcheou, ou l'échec programmé

L'entrée de Lan-tcheou, datée du 23 octobre 1909, est la clef de voûte du livre, et elle mérite d'être lue en entier.

Voisins y révèle comment cette ville était devenue le but du voyage. Voulant rêver d'aventures, il avait ouvert son atlas sur le plus grand des continents et, par jeu, tout au hasard, piqué la page parmi les fleuves, les villes et les montagnes. Le point noir tombé sous son doigt portait ce nom double et bizarre. Il s'y était attaché, avait appris son passé, son plan, ses monuments ; un arc de triomphe lui plaisait, et deux lions de pierre. Un soir, à Paris, il avait entendu quelqu'un prononcer ce nom : l'homme y avait habité trois jours, tous ses arbres étaient en fleurs, elle embaumait comme une femme. Voisins s'était écrié qu'il voulait la voir, que là seulement il trouverait la paix⁴⁶.

Puis vient l'arrivée :

M'y voilà donc, dans ce canton du monde que je m'étais fixé comme but ! Mais, devant que je n'y parvinsse, la paix était partie. Je ne retrouvai que moi seul, l'homme d'hier trop bien connu. Oui, la ville embaumait comme une jeune chair, toutefois ce parfum m'était familier ! Oublier par le voyage ? quelle chimère !⁴⁷

Le montage du récit produit un effet de boucle. Le livre s'était ouvert, au Transsibérien du 25 juin, sur deux citations données comme viatique : l'imitation — nul lieu n'est un sûr refuge — et la fin d'Adolphe — on ne saurait briser avec soi-même. Quatre mois plus tard, au terme géographique du voyage, les doutes ainsi formulés au départ trouvent leur confirmation à Lan-tcheou.

Cette construction n'a pas échappé à la critique contemporaine. Rendant compte du livre à sa parution, aux côtés d'En Chine d'Abel Bonnard paru la même année, Edmond Jaloux oppose les deux démarches : Bonnard cherche à comprendre la Chine et à en tirer une vision du monde, tandis que Voisins, selon lui, obéit à des raisons moins intellectuelles que poétiques, et se rapproche par-là de Baudelaire et de Rimbaud. Jaloux relève précisément ce que l'entrée de Lan-tcheou vérifie : dès le Transsibérien, note-t-il, Voisins doute de l'efficacité même du voyage, et cite la formule de Benjamin Constant sur l'impossibilité de rompre avec soi-même. Le compte rendu ajoute que la Chine, dans ce livre, pèse moins sur le lecteur que le narrateur lui-même⁴⁸.

C'est une construction délibérée, et elle définit le genre du livre mieux que toute déclaration. Écrit en Chine n'est ni un récit d'exploration ni un recueil d'impressions : c'est la vérification, sur dix mille kilomètres, d'une proposition posée au départ. Le voyage y est une expérience dont l'auteur avait annoncé le résultat négatif avant de la conduire.

5. Poétique de la marge

Cette section examine, à travers trois entrées du journal, quel type de savoir Voisins produit effectivement à partir de son expérience chinoise. La question n'est pas ici de mesurer sa lucidité, mais de repérer une orientation : ce qu'il retient de la Chine s'exprime en observations, en formules, en pages de réflexion — jamais en méthode transmissible, en corpus constitué ou en compétence spécialisée. Cette différence de

⁴⁵ Ibid., t. I, étape « Tchong-king, 1er janvier 1910 » (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé).

⁴⁶ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, début de la partie IV (« De Lan-tcheou à Tchong-king »), étape « Lan-tcheou, 23 octobre » (page non relevée).

⁴⁷ Ibid., étape « Lan-tcheou, 23 octobre » (page non relevée). Le rapprochement avec les citations d'ouverture du Transsibérien, le 25 juin, est celui que propose le paragraphe qui suit.

⁴⁸ Edmond Jaloux, « L'Esprit des livres », compte rendu groupé d'*En Chine* d'Abel Bonnard (Paris, Fayard) et d'*Écrit en Chine* de Gilbert de Voisins (Paris, Crès), 15 mars 1924 (titre du journal non identifié sur la coupure ; pages non visibles), date confirmée par le cachet de réception visible sur la coupure. L'article inscrit Voisins dans la lignée des Baudelaire et des Rimbaud, note qu'il obéit à des raisons plus poétiques qu'intellectuelles, et relève sa citation de Benjamin Constant dès le Transsibérien.

nature, mise en regard de la trajectoire de Bacot examinée plus loin, éclaire pourquoi une expérience aussi attentive n'a pas engendré d'autorité savante durable.

5.1 « La patrie du petit pied, du petit magot, du petit dragon de jade... »

L'entrée du 20 juillet est le cœur théorique du livre. Elle commence par un aveu domestique : « Nous bibelotons presque tous les jours. » Voisins décrit les boutiques d'antiquités de Péking, la double pièce séparée par une cour où pousse un arbre, les objets disposés sur de petits socles, le marchandage courtois, tasse de thé après tasse de thé, l'objet convoité qu'on finit par emporter au bout de trois jours d'un air indifférent.

Puis vient le retournement :

La course au bibelot me séduit, mais elle me fait peur. Je ne voudrais pas me laisser prendre au charme de la petite chose, du petit détail, du petit ornement. Il a son danger. A trop priser le petit, on en vient à ne plus voir le grand, à considérer la Chine comme nous la considérons en France : d'une part, une vague expression géographique, un profil coloré sur la carte d'Asie ; d'autre part, la patrie du petit pied, du petit magot, du petit dragon de jade, du petit bijou d'or.⁴⁹

Il nomme alors les responsables de cette vision — « Gautier, Bouilhet, Mallarmé ont fixé cette vision de façon parfaite, mais elle me déplaît » — et fournit l'argument par symétrie : « Je n'aimerais pas que l'on jugeât la France d'après ses chansons de café-concert. »

L'entrée se clôt sur une pointe d'autodérision : pour l'instant, il va sauter à cheval et tâcher d'obtenir, contre huit dollars, une minuscule assiette jaune qui lui fait envie depuis quinze jours.

Cette page est remarquable à plusieurs titres. Elle formule une critique de l'orientalisme littéraire français en 1909, avant que la question ne soit constituée. Elle la formule en nommant des noms canoniques. Elle l'appuie sur un argument de réciprocité — juger un peuple par ses objets d'exportation revient à juger la France par ses chansons de café-concert. Et elle inclut son auteur dans le procès.

5.2 Le sourire, et la « vitre »

Deux autres entrées prolongent cette réflexion. Le 12 juillet, Voisins consacre plusieurs pages au sourire chinois, dont il énumère les variétés — le sourire de la gaîté, celui de la douleur, celui qui dit un effroi contenu, celui qui dédaigne, celui qui s'excuse, l'espiègle, le féroce, celui qui remercie. Il en tire une proposition générale : le sourire y prouve plus, pour l'état de civilisation d'un peuple, « que les plus noires usines »⁵⁰. Et il ajoute que ce sourire l'inquiète, qu'il n'est pas le nôtre, qu'il y voit un arrière-fonds de philosophie et une amertume étrangers à nos contrées.

Le 23 juillet, il formule la conclusion la plus nette du volume :

Si, la plupart du temps, on ne peut comprendre ses manifestations de vie courante, on peut, à la rigueur, les concevoir : la forme seule est antipodique ; les institutions, les lois, les règles, les habitudes, les méthodes sont autres, mais elles sont. [...] Une civilisation ancienne leur a donné le temps de penser. Si nous ne pouvons partager cette pensée, il se peut du moins qu'un jour nous apprenions à la voir et à l'admirer. Une vitre nous sépare ; pourquoi serait-elle opaque ?⁵¹

C'est une position d'agnosticisme méthodique : la compréhension est hors d'atteinte, la reconnaissance ne l'est pas.

⁴⁹ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 70-71 (étape « Péking, 20 juillet »).

⁵⁰ Ibid., p. 49 (étape « Péking, 12 juillet », commencée p. 47).

⁵¹ Ibid., p. 75 (étape « Péking, 23 juillet »). La page du 12 juillet sur le sourire chinois (p. 47-50) est citée dans le même paragraphe.

5.3 Une réserve nécessaire

Il faut cependant lire ces deux entrées en entier, et ne pas taire ce qu'elles contiennent d'autre. La page du 12 juillet sur le sourire s'ouvre sur une comparaison avec les Africains rédigée dans les termes du racisme colonial le plus ordinaire, et celle du 23 juillet énonce que le voyageur peut avoir en Chine l'impression de vivre dans un monde d'hommes, ses semblables, « et non, comme je faisais en pays nègre, dans la cage des singes d'une ménagerie »⁵². Le recueil de 1920 comporte plusieurs pièces du même ordre⁵³.

L'observation n'est pas une note morale ajoutée après coup : elle est structurellement nécessaire à l'analyse. L'attention de Voisins à l'altérité n'est pas générale, elle est sélective. Elle s'exerce à l'égard des civilisations auxquelles il reconnaît une antiquité, une écriture et des institutions ; elle s'interrompt dès qu'il ne les reconnaît pas. Ce qu'il propose n'est donc pas un modèle de décentrement, mais quelque chose de plus étroit et de plus vérifiable : une méthode d'observation appliquée à un objet précis, doublée d'une critique de la prétention de son propre milieu littéraire. Cette méthode reste cependant de l'ordre de l'attitude, non de la discipline : elle ne produit ni grammaire, ni corpus, ni protocole transmissible à d'autres qu'à son auteur. C'est cette différence de forme, plus que son contenu, qui la distingue de ce que Bacot tirera de son propre voyage.

5.4 Houa-tcheou : le sinogramme comme forme plutôt que comme sens

La formule de la vitre, énoncée le 23 juillet à propos de la pensée chinoise en général, trouve un répondant plus spécifique et antérieur dans le journal, au moment où Voisins se trouve confronté non plus à des usages mais à l'écriture elle-même. Au temple confucéen de Houa-yin-miao, près de Houa-tcheou, le 12 septembre, devant les stèles du sanctuaire, il écrit :

Que ces caractères sont beaux ! Jamais encore je n'en avais admirés qui m'eussent réjoui à ce point, et cependant je ne puis les déchiffrer ! On y sent une beauté spécifique, malaisée à définir. Cette calligraphie démente finit par émouvoir, on ne sait trop pourquoi, comme nous émeut, souvent, un croquis plein d'élégance, mais sans signification précise. [...] C'est un dessin, c'est une image, c'est la fantaisie écrite d'un fou, c'est la trace que, sur le sable, laisse une patte d'insecte, c'est un svelte tourbillon qui renferme une pensée.⁵⁴

L'énumération finale mérite l'attention : dessin, image, fantaisie de fou, trace d'insecte, tourbillon. Le sinogramme est décrit par une série d'analogies empruntées au registre du naturel et de l'informe plutôt qu'à celui du langage. Voisins ne dit jamais que le caractère est un signe qu'il ne comprend pas : il dit que c'est une forme qui le requiert par sa plasticité, indépendamment de — et peut-être à cause de — l'absence de sens accessible. C'est la même posture que celle du 23 juillet, appliquée cette fois à l'objet le plus concentré qui puisse porter la question : l'écriture elle-même, plutôt que la pensée qu'elle véhicule. Le motif ne disparaît pas de son œuvre : en 1920, une pièce de *Fantasques*, « Hiéroglyphes », se demande de même qui a pu dessiner, sur la neige, « cette écriture en fins réseaux » — « Pattes d'oiseaux ? »⁵⁵

Le texte prolonge cette réflexion par le récit du mythe de l'invention de l'écriture, attribuée à Tsang-Kieh, qui aurait déchiffré dans les marques de l'écaille d'une tortue le principe de toute figuration, et dont l'univers entier, dit la légende, fut « saisi de stupeur »⁵⁶. Voisins referme le récit sur une chute ironique qui ramène le mythe cosmologique à un geste minuscule : « Et cependant, Tsang-Kieh n'avait fait que regarder

⁵² Ibid., p. 48 (étape « Péking, 12 juillet ») et p. 75 (étape « Péking, 23 juillet »).

⁵³ Gilbert de Voisins, *Fantasques : petits poèmes de propos divers*, Paris, G. Crès et Cie, 1920 (texte : Project Gutenberg, eBook n° 69605), pièces XXXIII, LXI, LXIII, XCV, CLXIX, CCXXXIX et CCLXII.

⁵⁴ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I, étape « Houa-tcheou, 12 septembre » (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé). Texte vérifié sur l'exemplaire numérisé Gallica (ark:/12148/bpt6k62083021).

⁵⁵ Gilbert de Voisins, *Fantasques : petits poèmes de propos divers*, Paris, G. Crès et Cie, 1920, pièce XLI, « Hiéroglyphes ». L'écho de la patte d'insecte laissée « sur le sable » à Houa-tcheou est relevé ici ; il ne vaut pas démonstration d'une source.

⁵⁶ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. I, étape « Houa-tcheou, 12 septembre » (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé).

avec attention le dos de la tortue qui mangeait un brin d'herbe dans son jardin⁵⁷. » Le mystère de l'écriture est ainsi célébré, puis désamorcé par une notation domestique — geste caractéristique de la méthode de Voisins, qui recueille le légendaire chinois avec ampleur avant de le ramener, sans le disqualifier, à l'échelle de l'observation quotidienne.

5.5 Yang-siao-fou : l'autorité sans philologie

Le rapport de Voisins au savoir linguistique passe, tout au long du voyage, par la figure de son interprète, Yang-siao-fou, présenté dès Pao-ting-fou : « Voici l'excellent Yang dont j'attends beaucoup ; il est notre interprète, notre maître d'hôtel, en quelque sorte, et notre homme d'affaires ; je n'ose le nommer un boy⁵⁸. » Le refus de la catégorie coloniale ordinaire — « je n'ose le nommer un boy » — signale d'emblée que la fonction excède, pour Voisins, le simple service domestique.

Le portrait se développe jusqu'à sa forme la plus achevée au moment des adieux, à Canton, le 1er mars : « Assez illettré, au point de vue chinois, il fait oublier ce grave défaut par une entente prodigieuse des affaires⁵⁹. » Voisins insiste sur une intégrité scrupuleuse restée proverbiale dans la lecture de ce livre : « Yang ne saurait admettre que nous fussions volés. Il discutera jusqu'à la dernière sapèque et ne comprendra pas qu'on le remercie⁶⁰. » La scène de séparation elle-même dépasse le registre du simple éloge fonctionnel : Voisins avoue sa propre émotion, se reprend, avant que Yang ne lui réponde en chinois — « Au revoir, Ta-jen ! » — plutôt que dans la langue de service qu'il employait d'ordinaire⁶¹.

Ce que cette figure révèle, mise en regard des passages sur Houa-tcheou et sur la vitre, précise la nature du non-savoir que ce chapitre examine. L'autorité que Voisins reconnaît à Yang n'est jamais philologique — il est « illettré, au point de vue chinois » — mais entièrement pratique et morale. Le voyageur qui refuse la transparence de l'écriture savante s'en remet, pour circuler dans le monde chinois, à une médiation dont il valorise explicitement l'honnêteté plutôt que la compétence lettrée. La structure est cohérente sur l'ensemble du livre : devant le sinogramme comme devant la pensée chinoise en général, Voisins nomme la vitre sans la nier ; devant l'interprétariat, il choisit une autorité humaine plutôt qu'une méthode savante. Dans les deux cas, ce n'est pas un manque subi en silence, mais une position assumée et cohérente, qui rend la conversion en expertise disciplinaire structurellement improbable, indépendamment de toute question de compétence personnelle non autrement documentée⁶².

6. L'économie de la réception

6.1 Une entreprise officielle

La seconde expédition est d'une tout autre nature. Une lettre de Segalen à Henri Cordier, datée de Si-ngan-fou le 26 février 1914 et lue devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, présente son auteur comme chargé d'une mission dans la Chine occidentale par l'Académie, accompagné de M. Gilbert de Voisins et de l'enseigne de vaisseau Lartigue⁶³.

⁵⁷ Ibid. (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé).

⁵⁸ Ibid., t. I, étape « Pao-ting-fou, 9 août » (page non relevée : le texte numérisé du tome I n'est pas paginé) : présentation de Yang, « notre interprète, notre maître d'hôtel, en quelque sorte, et notre homme d'affaires ».

⁵⁹ Ibid., t. II, p. 144, étape « Canton, 1er mars » : portrait de Yang (« Assez illettré, au point de vue chinois... »). Pagination de l'édition Crès d'après les en-têtes de la numérisation Gallica ; les pages 144 et 145 sont déduites des en-têtes des pages 142 et 146.

⁶⁰ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 145, même étape : l'intégrité de Yang (« Il discutera jusqu'à la dernière sapèque... ») et sa réponse, « C'est mon service ».

⁶¹ Ibid., t. II, p. 146, même étape : la scène des adieux (« Au revoir, Ta-jen ! »).

⁶² La question du rapport réel de Voisins à la langue chinoise — au-delà de la posture qu'il énonce — n'est pas documentée par les sources réunies dans cet article et reste une piste de recherche.

⁶³ « Nouvelles de la mission Segalen en Chine » (lettre de Victor Segalen à Henri Cordier, Si-ngan-fou, 26 février 1914), *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, 1914, t. 58-2, p. 192 et suiv. Segalen y est présenté comme « chargé d'une mission dans la Chine occidentale par l'Académie », « accompagné de M. Gilbert de Voisins et de l'enseigne de vaisseau Lartigue ». Voir aussi Victor Segalen, « Rapport sur les résultats archéologiques de la mission Voisins,

Deux précisions découlent de ce document. La première est de grade : Lartigue était enseigne de vaisseau en 1914, et non lieutenant de vaisseau comme on le lit parfois. La seconde est de statut : la mission est commanditée.

Le grade est confirmé par Voisins lui-même, qui présente Lartigue comme « alors enseigne de vaisseau à Tchong-King »⁶⁴. Ce récit de première main, examiné dans la section suivante, éclaire la genèse de la mission.

6.2 Comment la mission fut décidée

Le second voyage a été conçu à la fin du premier, à Tchong-king, à la charnière de l'année 1910. Les trois hommes s'y trouvaient réunis par hasard : Voisins et Segalen redescendaient le Grand Fleuve, et ils y rencontrèrent leur ami Jean Lartigue, en poste sur place⁶⁵.

Le motif est d'abord présenté comme un refus. Une révision scrupuleuse du voyage les obligeait à constater que la randonnée touchait à sa fin, que bientôt ils retrouveraient la Chine maritime, si peu attachante pour ceux qui se sont enfoncés dans les terres occidentales. Sensation insupportable, à laquelle il importait de trouver un remède. N'y avait-il pas autre chose à tenter ? Ne pouvait-on aller plus loin, voir le pays autrement, et laisser de leur passage une trace mieux marquée⁶⁶ ?

Le stimulant est nommé par Voisins lui-même, dans son hommage à Segalen publié en 1921 :

Voisins évoque l'expédition de Bacot au Thibet, vers Nepemakô, « le pays d'où l'on ne revient pas », qui leur donnait le vertige, avant de conclure : « Quel sujet d'émulation ! »⁶⁷

« Jacques B. » est donc bien Jacques Bacot : Voisins le nomme en toutes lettres, et lui attribue un rôle plus grand encore que celui qu'on lui prêtait. Ce n'est pas seulement le départ de 1909 que Bacot déclenche, c'est l'idée même de transformer une promenade en entreprise savante. Dans le récit rétrospectif de Voisins, l'expédition de Bacot constitue un puissant modèle d'émulation au moment où la promenade de 1909 est repensée comme une entreprise archéologique.

Voisins précise ensuite le programme, et il le fait par une image chinoise qu'il faut citer parce qu'elle donne à l'entreprise sa devise. Au début du quatrième siècle avant notre ère, le roi de Tshinn, convoitant le pays de Chou et en connaissant mal les passes, fit répandre le bruit qu'il possédait des bœufs de pierre dont les excréments étaient d'or ; une ambassade vint en solliciter un, une route fut tracée pour le transporter, et de puissants guerriers la suivirent. Le Sseu-tchouan devint protectorat, puis colonie, puis terre d'Empire⁶⁸. D'où la formule :

Cheminant sur la route du bœuf de pierre, nous nous proposons de glaner avec recueillement ce que les siècles passés pouvaient y avoir laissé d'or.⁶⁹

Lartigue et Segalen » (Ya-tcheou, 25 juin 1914), même recueil, 58e année, n° 6, 1914, p. 553-560, https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1914_num_58_6_73464, DOI 10.3406/crai.1914.73464, consulté le 2 octobre 2026.

⁶⁴ Gilbert de Voisins, « Victor Segalen », préface à « D'après René Leys », *La Revue de Paris*, 15 mars 1921, p. 246-260 (notice « Documentation sur Victor Segalen », Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France, <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb445175694>, consulté le 2 octobre 2026 : « Victor Segalen » / Gilbert de Voisins, dans *La Revue de Paris*, 15 mars 1921) ; repris sous le titre « Le Souvenir de Victor Segalen » en appendice à *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 180 : Lartigue y est dit « alors enseigne de vaisseau à Tchong-King ». Le texte est signé « Gilbert de Voisins » et rédigé à la première personne du pluriel tout au long du passage.

⁶⁵ Ibid., p. 180 : une idée nouvelle surgit du hasard de la rencontre de Jean Lartigue, « alors enseigne de vaisseau à Tchong-King ».

⁶⁶ Ibid., p. 180 : passage sur la « révision scrupuleuse de notre voyage » qui précède la décision de la seconde mission.

⁶⁷ Ibid., p. 181 : passage sur l'expédition de Jacques Bacot au Thibet, vers Nepemakô (« Quel sujet d'émulation ! »). La graphie « Nepemakô » est celle de la source ; on trouve ailleurs Népémakô.

⁶⁸ Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 182 : légende du roi de Tshinn et des bœufs de pierre ; le Sseu-tchouan devient successivement protectorat, colonie, puis, à l'avènement des Han, terre d'Empire.

⁶⁹ Ibid., p. 183.

L'objet est double, et Voisins le nomme sans ambiguïté : là où une civilisation a passé, et où le bouddhisme s'est glissé par la même voie, on risque de découvrir des trésors — des statues sous la terre, des architectures à étudier, des peintures et des manuscrits qui s'abîment et pourraient être sauvés. Et, d'autre part, le plaisir de refaire, dans la boucle du haut Yang-tseu, une carte manifestement fausse⁷⁰.

Il définit le résultat d'un seul mot, qui n'apparaît dans aucune des présentations institutionnelles : ce second voyage, écrit-il, « devint une mission d'archéologie et d'hydrographie »⁷¹. La cartographie n'était donc pas un à-côté ; c'était la moitié du programme. C'est ce projet, dit Voisins, « que nous parlions à Tchong-King, Victor Segalen, Jean Lartigue et moi »⁷², avant qu'il ne rejoigne, sur le terrain, le programme déjà tracé par Chavannes.

6.3 Le modèle Chavannes

La mission de 1914 présente plusieurs points de convergence avec le programme archéologique associé à Édouard Chavannes, titulaire de la chaire de langues et littératures chinoises et tartares mandchoues au Collège de France depuis 1893, membre puis président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁷³. Sa propre mission, en 1907-1908, avait été conçue comme un voyage d'étude archéologique et non d'exploration⁷⁴ — la distinction exacte que Voisins posera en préface en 1910 : « pour fatigantes que fussent nos étapes, elles ne composeraient pas un récit d'exploration »⁷⁵. Chavannes, qui n'a lui-même jamais effectué de fouilles, fut l'un des premiers de sa discipline à systématiser la photographie des sites⁷⁶. La filiation entre les deux missions est attestée par le rapport de Segalen à l'Académie en 1914, dont le programme est fondé, selon ses propres termes, « sur les conseils de M. le professeur Chavannes »⁷⁷.

Le champ n'est donc pas une abstraction. Il a un nom, une adresse et un programme — et Voisins, en 1910, en revendiquait déjà les termes.

6.4 Une mission interrompue

Cette moitié ne sera jamais accomplie, et la raison n'est pas mince. Voisins raconte qu'ils achevaient heureusement la partie archéologique du voyage et s'apprêtaient à se livrer tout entiers à l'hydrographie,

⁷⁰ Ibid., p. 183-184 : programme de la mission, les trésors à découvrir et la carte du haut Yang-tseu à refaire.

⁷¹ Ibid., p. 184 : Voisins qualifie ce second voyage de « mission d'archéologie et d'hydrographie », survenue deux ans et demi après le premier.

⁷² Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 184 : Voisins nomme ainsi les trois membres réunis à Tchong-king au moment où le projet prend forme. Pagination de l'édition Crès d'après la numérisation Gallica ([ark:/12148/bpt6k62083021](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62083021)).

⁷³ Édouard Chavannes (1865-1918) (dates d'après la notice d'autorité de la BnF, note suivante).

⁷⁴ Bibliothèque nationale de France, notice d'autorité « Chavannes, Édouard » : la mission de Chavannes (mars 1907 - février 1908) est décrite comme un voyage « non pas d'exploration mais d'étude archéologique ». Résultats publiés dans Édouard Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, Paris, Imprimerie nationale et Ernest Leroux, 1909 (*Planches*, 2 t. en 3 vol. in-fol., publication de l'École française d'Extrême-Orient ; notice BnF : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33886355c>) ; Texte, t. I, 1, *La sculpture à l'époque des Han*, Paris, Ernest Leroux, 1913 ; t. I, 2, *La sculpture bouddhique*, Paris, Ernest Leroux, 1915. Segalen présente pourtant les voyages de 1909 et de 1914 comme deux temps d'une même recherche : « C'est à la suite des voyages d'Édouard Chavannes, sous ses auspices et selon la méthode qu'il nous transmet, que nous-mêmes nous mîmes en route, en 1909 tout d'abord, puis en 1914 » (Victor Segalen, *Chine, la grande statuaire*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995 (édition électronique des Classiques des sciences sociales, Université du Québec à Chicoutimi, <http://www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiquesdessciences sociales/index.html>, consulté le 4 octobre 2026 ; pagination de l'édition électronique), avant-propos, p. 8).

⁷⁵ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 16 (préface datée « Paris, 2 juillet 1910 »).

⁷⁶ École pratique des hautes études, notice sur Édouard Chavannes (intitulé exact et URL de la notice non conservés) : Chavannes n'a jamais effectué de fouilles archéologiques et privilégiait les études archivistiques ; il fut l'un des premiers de sa discipline à systématiser la photographie des sites.

⁷⁷ Victor Segalen, « Rapport sur les résultats archéologiques de la mission Voisins, Lartigue et Segalen », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, n° 6, 1914, p. 553-560 (Ya tcheou, 25 juin 1914 ; voir note 63) : le programme de la mission y est « basé sur les conseils de M. le professeur Chavannes », et le rapport salue les « bases fermes et solides » posées par Chavannes « dans ses voyages, ses livres, son enseignement, auquel nous tenons à rendre hommage ».

pour préciser le contour du fleuve dont les cartographes offraient une image trop incertaine. Segalen leur parlait un soir de son projet de René Leys. Puis :

Ce fut en effet le 10 août 1914, à l'heure où le soleil se couchait derrière le rempart du Thibet, qu'un missionnaire hollandais, rencontré par hasard, nous demanda du ton le plus pacifique, le plus neutre : « Savez-vous que l'Europe est à feu et à sang ? »⁷⁸

Les nouvelles affluèrent, toutes plus ou moins fausses, et jalonnèrent la route hasardeuse et vite choisie qui devait les mener en Indochine. Ils atteignirent Yun-nan-sen sans encombre, où le chemin de fer les recueillit ; au début d'octobre 1914, ils débarquaient à Marseille⁷⁹.

Ce fait modifie la lecture du dossier. La mission de 1914 n'est pas une entreprise menée à son terme et inégalement créditée : c'est une entreprise coupée en deux par la guerre, dont seule la part archéologique — celle que Segalen rédigea — a été achevée. La part hydrographique, à laquelle Voisins et Lartigue devaient donner leur mesure, n'a jamais eu lieu. On mesure mal une contribution à ce qui n'a pas été fait.

Elle est aussi soutenue par des financements et des institutions publics. Segalen, détaché de la marine auprès du ministère des affaires étrangères, était subventionné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par le ministère⁸⁰ ; et la publication finale portera sur sa page de titre la mention « publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Dourlans) »⁸¹.

Ce point déplace la question. Le document établit que la mission de 1914 était subventionnée, et que Voisins y figure comme membre à part entière, crédité par les catalogues comme auteur et comme photographe, et nommé par Segalen lui-même parmi les trois auteurs d'une « triple recherche »⁸².

L'énigme s'en trouve resserrée. Un mécène toléré à bord peut être oublié sans difficulté. Un membre d'une mission financée et reconnue par l'Académie, dont le nom ouvre l'intitulé, offre en revanche un cas particulièrement révélateur de l'écart entre reconnaissance contemporaine et transmission ultérieure.

⁷⁸ Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 192-193 : scène du 10 août 1914.

⁷⁹ Ibid., p. 193 : le texte place le débarquement à Marseille « au début d'octobre », sans jour exact.

⁸⁰ Michel Sardet, « Victor Segalen et la Chine », *Histoire des sciences médicales*, t. XLVII, n° 2, 2013, p. 189 et suiv., <https://numerabilis.u-paris.fr/ressources/pdf/sfhm/hsm/HSMx2013x047x002/HSMx2013x047x002x0189.pdf>, consulté le 2 octobre 2026, section « La grande mission archéologique » : Segalen y est dit « détaché de la marine auprès du ministère des affaires étrangères » et subventionné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par le ministère de l'Instruction publique. L'Asien-Orient-Institut de l'Université de Zurich (*China and the West*, chronologie de l'année 1913, <https://e-aoi.uzh.ch/apps/china-west/chronologies/4845>, consulté le 3 octobre 2026) indique de même que le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts confie la mission à Segalen, Voisins et Lartigue et que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la finance.

⁸¹ Victor Segalen, Gilbert de Voisins et Jean Lartigue, *Mission archéologique en Chine (1914 et 1917)*, volume de texte, *L'art funéraire à l'époque des Han*, Paris, Paul Geuthner, 1935, page de titre. La mention « publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres » figure aussi dans la notice du musée Guimet (Joconde), <https://pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/5005PH03040>, consulté le 2 octobre 2026. Compte rendu contemporain : Alexandre de Laborde, (titre du compte rendu non relevé), *Journal des savants*, mars-avril 1937, p. 91-92.

⁸² Victor Segalen, *Chine, la grande statuaire*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995 (édition électronique des Classiques des sciences sociales, Université du Québec à Chicoutimi, <http://www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiquesdessciencesociales/index.html>, consulté le 4 octobre 2026 ; pagination de l'édition électronique), avant-propos, p. 8 : « "Nous", cela voudra dire, unis ou séparés : Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et moi. Ce livre est fait de notre triple recherche dont certaines découvertes demeurent personnelles, — la plupart inextricablement partagées. » Voyage de 1909-1910 : Patrick Delon (« Le comte Auguste Gilbert de Voisins, écrivain et voyageur », *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2000, p. 201, voir note 21) rapporte que Voisins proposa à Segalen, « avec beaucoup de tact », d'assumer les frais de l'expédition ; Marie Dollé le présente de même comme « l'amî qui finance la première grande expédition en Chine » (« L'humour dans la *Correspondance* de Victor Segalen », *Cahiers Victor Segalen*, n° 4, victorsegalen.org, année et pages non relevées). Le récit de 1913 ne comporte pour sa part aucune indication de dépense, et la source de Delon pour ce point n'a pas été vue. Mission de 1914 : aucune des pièces consultées — le rapport de Segalen à l'Académie, les notices des publications de la mission — ne mentionne un financement privé par Voisins ; la mission est confiée par le ministère et financée par l'Académie (note 80).

6.5 La signature

Le rapport paraît au *Journal asiatique* en trois livraisons entre 1915 et 1916, sous l'intitulé cité en tête de cet article⁸³. Le nom de Voisins y figure en première position. Le texte est signé de Segalen seul.

La signature de ce rapport suit la convention académique de l'époque, où le chargé de mission officiellement désigné par l'institution commanditaire signe en son nom propre, y compris pour un travail conduit collectivement sur le terrain. Segalen avait été nommé chargé de la mission par l'Académie des Inscriptions ; sa signature seule n'implique donc, en elle-même, aucun manquement de sa part. Deux éléments méritent néanmoins d'être signalés, sans qu'on puisse en tirer de conclusion sur les arrangements convenus entre les trois hommes, qu'aucune source consultée ne documente.



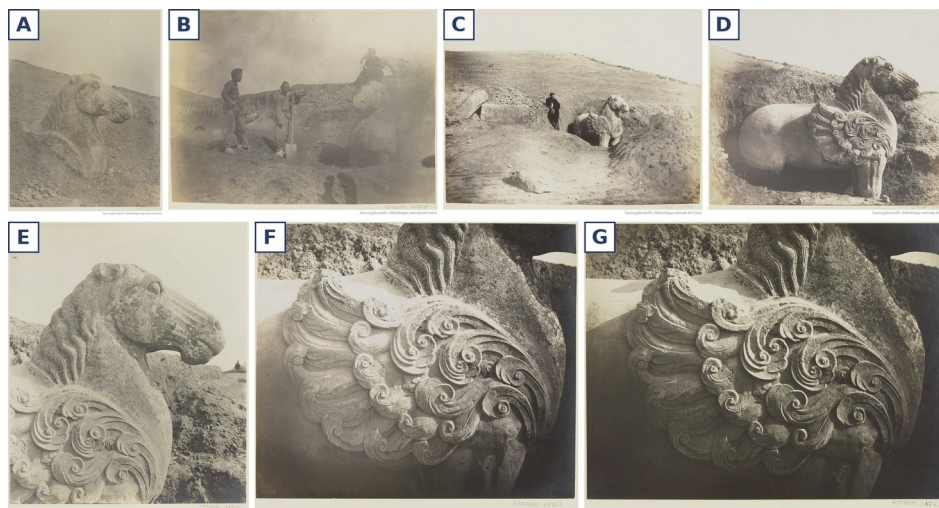
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fig. 5 — Le « cheval-dragon ailé » ou « licorne » de la sépulture de l'empereur Tang Gaozong (628-683), presque dégagé. K'ien tcheou [Qian xian], Shaanxi, 4 mars 1914. Photographie de Victor Segalen, Auguste Gilbert de Voisins et/ou Jean Lartigue. BnF, département des Estampes et de la photographie, BOITE FOL A-EO-298 (3), ark:/12148/mmpvrx234zqns.

⁸³ Victor Segalen, « Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) », *Journal asiatique*, 11e série, t. V (mai-juin 1915), p. 467-486 ; t. VI (septembre-octobre 1915), p. 281-306 ; t. VII (1916), p. 369-424 (voir note 4). L'ordre « Voisins, Lartigue et Segalen » est aussi celui que Segalen emploie dans *Chine, la grande statuaire* (« la mission Voisins, Lartigue et Segalen », p. 41 de l'édition électronique citée à la note 82).



Fig. 6 — Auguste Gilbert de Voisins à côté du « cheval-dragon ailé » déterré par la mission. K'ien tcheou [Qian xian], Shaanxi, 4 mars 1914. Photographie de Victor Segalen et/ou Jean Lartigue. BnF, département des Estampes et de la photographie, BOITE FOL A-EO-298 (3), ark:/12148/mmk0t4nrhd9f.



Étapes du dégagement du « cheval dragon ailé » (la « licorne » de Segalen) de la sépulture de Tang Gaozong

A (vue 17) : la tête seule émerge de la colline. B (vue 34) : le dégagement, hommes à la pelle.
C (vue 21) : la statue en cours de dégagement. D (vue 36) : la statue presque entièrement dégagée.
E (vue 25), F (vue 27), G (vue 29) : la tête, la crinière et l'aile.

Fig. 7 — Le dégagement du « cheval dragon ailé » (la « licorne » de Segalen) de la sépulture de l'empereur Tang Gaozong (628-683), K'ien tcheou [Qian xian], Shaanxi, 1914 : sept vues du recueil de photographies de la mission (A à G, vues 17, 34, 21, 36, 25, 27 et 29, disposées selon la progression du dégagement et non selon l'ordre des vues dans le recueil). Photographies de Victor Segalen, Auguste Gilbert de Voisins et/ou Jean Lartigue ; les personnes visibles ne sont pas identifiées par la source. BnF, département des Estampes et de la photographie, BOITE FOL A-EO-298 (3), Gallica, ark:/12148/btv1b105275501 (notice de recueil : ark:/12148/cb43757835p).

Le premier concerne la répartition des tâches entre les trois hommes. Une source secondaire attribuée à Segalen seul la découverte du groupe funéraire du général Houo K'iu-ping, Voisins et Lartigue étant alors restés à K'ien-tcheou pour dégager un cheval ailé⁸⁴. Deux photographies conservées à la BnF confirment ce

⁸⁴ Henri Bouillier, *Victor Segalen*, Paris, Mercure de France, 1961 (pagination non relevée), cité par une notice de libraire ; l'épisode est également retenu comme référence par une étude académique récente sur la mission de 1914 (Bai Yunfei, « Victor Segalen's 1914 archaeological mission in Sichuan: The untold story », *French Cultural Studies*, vol. 31, n° 3, 2020, p. 210-229), ce qui confère à l'attribution un degré de fiabilité supérieur à celui d'une seule source commerciale, sans dispenser d'une vérification directe sur l'ouvrage de Bouillier. La photographie discutée plus loin (fig. 6) ne contredit pas nécessairement cette

partage et en précisent la portée : prises le 4 mars 1914 à K'ien tcheou, elles documentent le dégagement du « cheval-dragon ailé » de la sépulture de l'empereur Tang Gaozong, et l'une d'elles montre Voisins auprès de la statue exhumée (fig. 5 et 6). Segalen lui-même rapporte l'initiative, dans *Chine, la grande statuaire*. En 1907, lors du passage de Chavannes, seule la tête du « cheval dragon ailé » du tombeau de Tang Gaozong — que Segalen nomme « licorne » par analogie héraldique française — émergeait de la colline ; Chavannes en signalait la beauté et souhaitait l'exhumation, mais ne pouvait l'entreprendre, la Chine d'alors n'admettant pas qu'un étranger mît la pioche en terre. Sept ans plus tard, parvenu le premier sur cet élément du cortège funéraire, Voisins « décidait aussitôt de le faire déterrer »⁸⁵, et le préfet républicain n'osa rien refuser. Segalen range cette statue parmi les plus belles ailes que la dynastie des Tang ait taillées, et il en fait, quelques pages plus loin, le point d'appui de son analyse de l'évolution de l'aile du monstre quadrupède. Sept vues du recueil de la BnF documentent les étapes du dégagement, de la tête émergeant de la colline à l'aile (fig. 7). Le partage se confirme donc, mais il ne signifie pas un rôle subalterne : à K'ien-tcheou, c'est Voisins qui décide de l'opération. Cette image doit cependant être lue à son juste niveau de preuve : elle établit la présence de Voisins auprès du monument, non qu'il en soit le découvreur, ni la part exacte de sa contribution au dégagement ou à la documentation du site. Elle suffit néanmoins à écarter l'hypothèse d'une absence complète.

Le second concerne l'autre extrémité de la chaîne. Le titre de la publication finale porte « 1914 et 1917 », ce qui suggère deux campagnes de même nature. Il n'en est rien. En 1917, Segalen retourne en Chine seul, chargé par le ministère de la Guerre de contrôler à Nankin l'état de santé des travailleurs chinois recrutés pour les usines d'armement françaises ; c'est sur son temps libre qu'il complète ses observations sur la statuaire des Dynasties du Sud⁸⁶. Ni Voisins ni Lartigue n'y participent.

Un troisième élément concerne Lartigue lui-même, dont l'absence de source personnelle a pu faire lire le silence comme une absence de contribution. Le rapport de Segalen à l'Académie des Inscriptions dément cette lecture : Lartigue y est nommément crédité d'une étude topographique complète des tumuli impériaux et de la découverte d'un menhir authentique, sur un itinéraire qu'il a parcouru séparément⁸⁷ ; la deuxième livraison du Premier exposé au Journal asiatique lui est en outre attribuée conjointement avec Segalen⁸⁸. Contrairement aux trois autres hommes comparés plus loin, Lartigue ne laisse cependant dans le

attribution de la découverte à Segalen seul ; elle contredit uniquement l'affirmation selon laquelle Voisins serait resté absent du site.

⁸⁵ Segalen, *Chine, la grande statuaire*, édition électronique citée à la note 82, p. 92, à propos du « cheval dragon ailé » du tombeau de Tang Gaozong, auquel Segalen donne « par analogie française » le « nom héraldique de licorne » (figure 49 de l'ouvrage) : « Si bien que Gilbert de Voisins, — parvenu le premier sur cet élément du cortège funéraire décidait aussitôt de le faire déterrer. » La notice de la BnF accompagnant les photographies de K'ien tcheou reprend ce passage. Segalen attribue de même à Voisins la trouvaille, à K'iu-hien, d'une bête de pierre « du meilleur type Han », repérée dans la rizière pendant l'étude du pilier de Fong Houan et dégagée sur son ordre (p. 34). Le passage sur la tête visible en 1907, l'impuissance de Chavannes et l'accord du préfet se lit à la même p. 92 ; la place de la licorne dans l'analyse de l'évolution de l'aile occupe les p. 93-94. Les photographies du dégagement (fig. 7) appartiennent au recueil « K'ien tcheou [Qian xian] » de la BnF (voir note 90).

⁸⁶ Bibliothèque nationale de France, « Segalen, romancier et poète », *Patrimoines partagés France-Chine*, <https://heritage.bnf.fr/france-chine/segalen-romancier-et-poete>, consulté en 2026 : entre février et juillet 1917, Segalen séjourne de nouveau à Shanghai et Nankin pour recruter des travailleurs chinois au nom du ministère de la Guerre, ce qui lui laisse le temps de compléter ses investigations dans la région. Voir également la présentation de *Chine. La Grande Statuaire* par l'Association Victor Segalen (<https://victorsegalen.org/index.php/bibliographie/ouvrages-de-segalen>) : sa mission consiste à vérifier l'état de santé de travailleurs recrutés pour les usines d'armement françaises ; il emploie son temps libre à visiter les sites des dynasties du Sud.

⁸⁷ Victor Segalen, « Rapport sur les résultats archéologiques de la mission Voisins, Lartigue et Segalen » (Ya-tcheou, 25 juin 1914, à Henri Cordier), *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, n° 6, 1914, p. 553-560, https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1914_num_58_6_73464, DOI 10.3406/crai.1914.73464, consulté le 2 octobre 2026. Segalen y crédite Lartigue d'une étude topographique complète des tumuli impériaux et de la découverte d'un menhir authentique lors de son trajet séparé entre Han-tchong fou et Pa-tcheou, tandis que lui-même et Voisins faisaient route ensemble par Kouang Yuan hien.

⁸⁸ Victor Segalen, « Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) », *Journal asiatique*, 11e série, 1915-1916 (tomes et pagination : voir note 4). Deux décomptes distincts des livraisons circulent dans les sources consultées : la bibliographie de l'EFEU et un article académique (Bai Yunfei, « Victor Segalen's 1914 archaeological mission in Sichuan: The untold story », *French Cultural Studies*, vol. 31, n° 3, 2020, p. 210-229) comptent trois articles en deux fascicules (voir note 4) ; un dossier documentaire distinct,

corpus consulté ni surnom d'usage, ni texte personnel, ni défenseur posthume — son inclassabilité, si elle existe, tient donc moins à une absence de contribution qu'à l'absence de ces relais de mémoire.

Ces deux éléments montrent surtout la difficulté à reconstituer, à distance, la répartition réelle du travail de terrain à partir de la seule signature d'un rapport. Le rapport de 1915-1916 nomme Segalen seul pour un travail collectif ; le volume de 1935 réunit sous trois noms des observations que Segalen a recueillies seul trois ans plus tard, en marge d'une mission de recrutement de main-d'œuvre. Aucune de ces deux configurations ne permet, à elle seule, de mesurer la part de chacun — et aucune ne met en cause l'intégrité de Segalen, qui signait dans le cadre normal de sa mission officielle.

6.6 Ce qui reste

La publication définitive paraît chez Paul Geuthner en deux temps : l'atlas en 1923, le volume de texte en 1935⁸⁹. Segalen est mort en 1919 : c'est donc Voisins qui aura porté, seize ans durant, la publication posthume des résultats communs. Les photographies, décrites sous les trois noms, sont aujourd'hui numérisées⁹⁰.

Il faut ajouter un détail qui n'est pas anecdotique. La Bibliothèque nationale de France légende l'une des photographies de 1914 « Équipe de fouille autour de Victor Segalen et de Augusto Gilbert de Voisins »⁹¹. Le prénom d'usage a donc traversé les catalogues. Il traverse aussi l'index des souvenirs de Jaloux, dont l'entrée se lit « GILBERT DE VOISINS (Augusto) »⁹².

reconstitué d'après les tables des matières, propose une division en cinq parties thématiques (sculpture sur pierre, tombes de falaises, art bouddhique, art tumulaire, notes de géographie), dont seule la deuxième — les tombes de falaises, p. 281-306, attribuée principalement à Lartigue et Segalen — a été directement consultée pour cet article. Le nombre exact de livraisons reste à établir sur l'ensemble du sommaire du *Journal asiatique*.

⁸⁹ Victor Segalen, Gilbert de Voisins et Jean Lartigue, *Mission archéologique en Chine (1914 et 1917)*, Paris, Paul Geuthner, en trois volumes distincts : atlas, tome I, *La sculpture et les monuments funéraires (provinces du Chàn-si et du Sseu-tch'ouan)*, 1923 ; atlas, tome II, *Monuments funéraires (région de Nankin), Monuments bouddhiques (province du Sseu-tch'ouan)*, 1924 ; volume de texte, *L'art funéraire à l'époque des Han*, 1935, 304 p., 121 figures, 144 planches en héliotypie réparties sur les deux atlas. Cette structure en trois volumes, publiés sur douze ans, est confirmée par les notices du musée Guimet (Joconde, <https://pop.culture.gouv.fr/notice/joconde/5005PH03040>) et par Bai Yunfei, « Victor Segalen's 1914 archaeological mission in Sichuan: The untold story », *French Cultural Studies*, vol. 31, n° 3, 2020, p. 210-229.

⁹⁰ Segalen, Voisins et Lartigue, recueils photographiques de la mission (traversée du Sichuan, traversée du Yunnan, Tch'eng-tou, Kia-kiang hien, Kiang-k'ou, T'ong-kouan), Bibliothèque nationale de France, Gallica (exemples de notices du *Catalogue général* : « Traversée du Sichuan », ark:/12148/cb43777467m ; « Traversée du Yunnan », ark:/12148/cb437876979 ; « T'ong-kouan », ark:/12148/cb437599254 ; « K'ien tcheou [Qian xian] », 19 photographies positives, BOITE FOL A-EO-298 (3), Gallica ark:/12148/btv1b105275501, notice de recueil ark:/12148/cb43757835p, rattaché au recueil « Photographies positives. Œuvre de Victor Segalen. Missions archéologiques, Chine, 1914 et 1917 » (ark:/12148/cb437618045), mis en ligne le 30 novembre 2015 ; les trois noms y figurent comme photographes, et Gilbert de Voisins parmi les sujets (« Portraits ») ; présentation : <https://heritage.bnf.fr/france-chine/victor-segalen>), tous décrits sous les trois noms.

⁹¹ Bibliothèque nationale de France, légende de la photographie (cote ou ARK non relevés) : équipe de fouille autour de Segalen et « Augusto » Gilbert de Voisins, mission de 1914, tombe de Baosanniang (Dame Bao), Zhaohuaxian, 2 ou 3 avril 1914.

⁹² Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, index (page non relevée) : l'entrée est libellée « GILBERT DE VOISINS (Augusto) ». Le prénom d'usage apparaît également dans le corps du texte. Ce point intéresse la lecture de l'inscription portée au recto de l'aquarelle attribuée à Charles de Polignac (collection privée). Segalen emploie lui-même ce prénom d'usage et parle de Voisins dans ses lettres et ses dédicaces : « Bargone est un merveilleux ami auquel je dois Augusto, ce qui n'est pas peu dire » (lettre à Yvonne Segalen, 25 août 1909, citée dans *Librairie Pierre Saunier, Victor Segalen*, catalogue, 2011, https://pierre-saunier.fr/catalog/Victor_Segalen_2011.pdf (page non relevée ; passage lu dans un extrait indexé du catalogue)) ; « Que veux-tu, mon Amour chéri, n'était ton absence, ton lointain et pourtant ta toute présence, je serais parfaitement heureux depuis l'arrivée d'Augusto » (lettre à Yvonne Segalen, 12 juillet 1909, citée par Marie Dollé, « L'humour dans la *Correspondance* de Victor Segalen », *Cahiers Victor Segalen*, n° 4, victorsegalen.org (année et pages non relevées, consulté le 2 octobre 2026)) ; « Il écrit en ce moment sur la Chine les choses que je fuis : l'impression de voyage » (lettre à Yvonne Segalen, date non indiquée, citée dans Bibliothèque nationale de France, « Victor Segalen, l'invention du Divers », *BnF Essentiels*, <https://essentiels.bnf.fr/fr/article/17b52bd3-bf70-4596-b3bc-01dfbcdefe72-victor-segalen-invention-divers>, consulté le 2 octobre 2026) ; dédicace de Stèles : « Pour toi, mon cher Augusto, qui eus mérité une haute stèle d'amitié sur les routes de la Terre jaune, ces étapes d'un autre voyage où tu ne m'as pas quitté d'un pas » ; dédicace du *Fils du Ciel* : « À mon très aimé compagnon de cœur et d'aventures, Augusto Gilbert de Voisins » (citées dans « À mon ami Victor Segalen », chap. 31 de *La France en Chine*, ISBN 9782262042097, Cairn, p. 403 (auteur, éditeur et année de l'ouvrage non relevés ; dédicaces non collationnées sur les éditions originales)) ; la dédicace de Stèles est aussi citée par Delon, p. 203. Delon rapporte en outre deux phrases de Segalen, dont les sources épistolaires ne sont pas précisées dans l'étude : « Augusto devient lentement mon ami,

6.7 Ce que Voisins a transmis

Le même appendice contient un témoignage que l'histoire littéraire aurait pu exploiter et ne l'a guère fait : c'est Voisins qui rapporte la genèse des Stèles. La lecture d'inscriptions chinoises rencontrées sur leur chemin, écrit-il, suggéra à Segalen l'idée d'en inventer de nouvelles, de transposer ces lignes froides et de leur trouver une forme inédite, en prose française, vivante, ordonnée, rythmée comme un poème⁹³.

Voisins cite alors la définition que Segalen donnait de la stèle — monument restreint à une table de pierre haut dressée, portant une inscription, qui incruste son front plat dans le ciel de Chine, qu'on heurte à l'improviste au bord des routes, dans les cours des temples, devant les tombeaux, et qui, marquant un fait, une volonté, une présence, force à l'arrêt debout, face à sa face. Puis il ajoute cette observation, qui est de critique littéraire et qui est juste : ce que Segalen disait là des stèles de pierre pouvait se redire de ses propres textes, qui eux aussi forcent à l'arrêt⁹⁴. Il reproduit ensuite intégralement l'une des pièces, Écrit avec du sang.

La transmission du manuscrit lui-même confirme ce rôle. Selon la notice de vente consultée, Segalen adressa à Voisins depuis Pékin, entre 1910 et 1912 et en plusieurs envois, l'avant-projet des Stèles, relié aux initiales de Voisins⁹⁵. Une notice de vente distincte évoque un manuscrit apparenté, sans que l'identification exacte de l'objet ni les conditions de sa vente soient à ce stade établies⁹⁶.

Voisins recense encore les projets de son ami — Peintures, un livre d'Odes, Le Fils du Ciel, D'après René Leys, L'Illuminé, Équipée, une Ode au Thibet, une Quête à la Licorne, un essai sur l'exotisme, un ouvrage sur la statuaire chinoise —, et consacre plusieurs pages au Fils du Ciel, dont il expose le sujet et la difficulté avec une précision d'initié⁹⁷.

Il donne enfin les circonstances de la fin. Segalen rejoint à sa demande les fusiliers marins sur le front de l'Yser ; la guerre l'use lentement ; il revient très malade, et, tout arrêt d'activité lui étant insupportable, il est envoyé en Chine, à sa demande encore, pour y recruter des ouvriers indigènes. Voisins commente d'une formule anglaise — *the right man in the right place* — en ajoutant : combien diminué, physiquement, par l'effort guerrier. Rentré en France, Segalen s'épuise à l'hôpital de Brest. Il succombe le 21 mai 1919, d'une hémorragie accidentelle, dans la forêt du Huelgoat⁹⁸.

c'est un être noble, dont certaines proses t'enthousiasmeraient et chez qui je passe des nuits délicates à dire, à entendre ou à composer des mots assemblés et rythmés selon l'heure et le caprice » (vers 1907, p. 200) et « Augusto reste l'ami délicat et le compagnon rêvé et nous nous entendons à merveille. Il n'a pas encore eu de syncopes jusqu'ici et se porte aussi bien que possible ! » (voyage de 1909, p. 202) ; voir Patrick Delon, « Le comte Auguste Gilbert de Voisins, écrivain et voyageur » (séance du 17 juillet 2000), *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2000, p. 197-206, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k53246848>, consulté le 3 octobre 2026.

⁹³ Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 177 : passage relatif à la genèse des Stèles.

⁹⁴ Ibid., p. 178 (définition citée) et p. 180 (impression aux presses du Pei-t'ang). La définition citée est de Segalen ; Voisins la reproduit avant de la retourner sur les textes des Stèles. Il rappelle que Segalen fit imprimer le recueil aux presses du Pei-t'ang, à Pékin, et qu'il parut à Paris en 1912.

⁹⁵ Sotheby's Paris, vente de la collection de Pierre Leroy, lot n° 99 (date de la vente non établie ; une vente de 99 lots de cette collection a eu lieu chez Sotheby's Paris en décembre 2013 selon *Livres Hebdo*, « Record mondial pour *Les fleurs du mal* chez Sotheby's Paris », 28 décembre 2013, <https://www.livreshebdo.fr/article/record-mondial-pour-les-fleurs-du-mal-chez-sothebys-paris>, consulté le 2 octobre 2026) : le manuscrit décrit comporterait une préface et dix-neuf pièces dans l'envoi principal, quinze pièces supplémentaires dans des envois antérieurs ; la notice indique aussi que la correspondance de Voisins aurait été détruite après sa mort selon son propre vœu, ces pages et un fragment de lettre relatif à l'édition des Stèles ayant seuls été épargnés. Ces éléments proviennent exclusivement de cette notice commerciale, que l'auteur n'a pas retrouvée en ligne le 2 octobre 2026, et ne sont pas corroborés par une source indépendante.

⁹⁶ Une couverture de presse consultée séparément (titre, date et URL de l'article non relevés) situe la vente d'un manuscrit du même type dans le cadre de la dispersion des collections Aristophil, en 2018. L'identification de cet objet, son rapport exact avec le manuscrit décrit en note précédente et la date de sa vente restent à établir ; aucune de ces informations n'est présentée ici comme un fait acquis.

⁹⁷ Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 187-189 : passage relatif au *Fils du Ciel*.

⁹⁸ Ibid., p. 194 : le décès de Segalen, « le 21 mai 1919, à une hémorragie accidentelle, dans la forêt du Huelgoat », est rapporté en conclusion du texte. Sur la mission de 1917, la notice de la Bibliothèque nationale de France citée plus haut (note 86) et le

Deux choses sont à retenir de ces pages. La première est que le séjour chinois de 1917, dont le titre de la publication finale fait une seconde campagne archéologique, est décrit par Voisins lui-même comme une mission de recrutement de main-d'œuvre, entreprise par un homme épuisé. La seconde est que le portrait de Segalen écrivain, sa méthode de travail, ses manuscrits aux marges noires, la genèse des Stèles et le plan du Fils du Ciel nous sont connus, pour une part, par Voisins.

Il a donc transmis deux fois : la publication posthume des résultats de la mission, et le récit de l'œuvre. Dans les deux cas, la mémoire publiée reste principalement indexée sur le nom de Segalen. Voisins apparaît ainsi sous un double rôle rarement distingué : producteur, par sa participation directe aux deux voyages, et transmetteur, par le travail éditorial qu'il assure seul après 1919 — sans que cette double contribution ne produise, pour lui, une identification équivalente comme auteur disciplinaire.

6.8 Feng Chengjun et la traduction de 1930 : une dissociation documentée

Parcours et formation

Feng Chengjun (馮承鈞, 1887-1946) occupe une place singulière dans l'histoire des échanges intellectuels entre la Chine et l'Europe au début du XXe siècle. Historien, géographe et traducteur, il est l'un des premiers à avoir introduit en Chine les méthodes de la sinologie française.

Né à Xiakou (aujourd'hui Hankou, Hubei), il part pour l'Europe en 1903. En 1905-1906, il s'inscrit à l'Université de Liège⁹⁹. Ce choix ne relève pas du hasard : en janvier 1904, le vice-roi Duan Fang sélectionne un groupe d'étudiants originaires du Hubei pour les envoyer en Belgique, répondant à une initiative du baron Paul de Favereau, ministre belge des Affaires étrangères. Liège, centre industriel et universitaire, correspondait aux priorités de modernisation de la Chine. La présence de ces étudiants servait aussi les intérêts belges : la Belgique disposait d'une concession à Tianjin depuis 1902 et avait cofinancé la ligne ferroviaire Pékin-Hankou (1899-1905)¹⁰⁰.

De 1906 à 1910, Feng étudie à l'Université de Paris, où il obtient une licence en droit. Il fréquente ensuite le Collège de France et suit les cours d'Édouard Chavannes et de Paul Pelliot¹⁰¹. Chavannes lui remet personnellement un exemplaire de *Les Voyageurs chinois* — sa première traduction de sinologie européenne, prise comme modèle de méthode critique. Il traduira plus tard d'autres travaux liés à Chavannes, notamment des articles en collaboration avec Sylvain Lévi.

Rentré en Chine en 1911, Feng occupe des postes administratifs (secrétaire aux affaires diplomatiques au Hubei, puis au Parlement et au ministère de l'Éducation à Pékin). À partir de 1920, il enseigne l'histoire à l'Université de Pékin et à l'Université normale de Pékin. Entre 1928 et 1933, il multiplie les traductions d'ouvrages européens portant sur l'Asie centrale, l'Asie du Sud-Est et l'archéologie chinoise.

La traduction de 1930 et le traitement des trois noms

En 1930, Feng publie à Shanghai, chez Shangwu yinshuguan, sa traduction du rapport de la mission paru dans le *Journal asiatique* (1915-1916)¹⁰². Le titre original français est explicite : « Premier exposé des

témoignage de Voisins concordent.

⁹⁹ Notices biographiques de Feng Chengjun : Howard L. Boorman (dir.), *Biographical Dictionary of Republican China*, t. II (Dalai-Ma), New York, Columbia University Press, 1968, notice « Feng Ch'eng-chün » (馮承鈞), pages non relevées (en ligne : <https://archive.org/details/biographicaldict02boor>), reproduite dans la base ENP China / X-Boorman (xboorman.enpchina.eu) ; sources chinoises citées par Nora Van den Bosch, « Chinese Students in Belgium (1919-1939) » (revue ou ouvrage, année et pages non relevés).

¹⁰⁰ Nora Van den Bosch, « Chinese Students in Belgium (1919-1939) » (revue ou ouvrage, année et pages non relevés) ; contexte de la ligne Pékin-Hankou et de la concession belge à Tianjin (1902).

¹⁰¹ Voir Howard Boorman (dir.), *Biographical Dictionary of Republican China*, New York, Columbia University Press, 1967-1979, notice citée supra (note 99) ; Bibliothèque nationale de France, notice d'autorité « Feng, Chengjun » (URL non conservée).

¹⁰² Victor Segalen, « Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) », *Journal asiatique*, 11e série, t. V (mai-juin 1915), p. 467-486 ; t. VI (septembre-octobre 1915), p. 281-306 ; t. VII (1916), p. 369-424 (voir note 4).

résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la Mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) ».

Que Feng Chengjun ait connu cet intitulé complet est établi par le *Biographical Dictionary of Republican China* de Howard Boorman (Columbia University Press, 1967-1979)¹⁰³, qui liste ses œuvres traduites entre 1928 et 1933 et cite explicitement : « Victor Segalen's *Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la Mission Gilbert de Voisins* ». Feng connaissait donc l'intitulé complet — avec Voisins en première position.

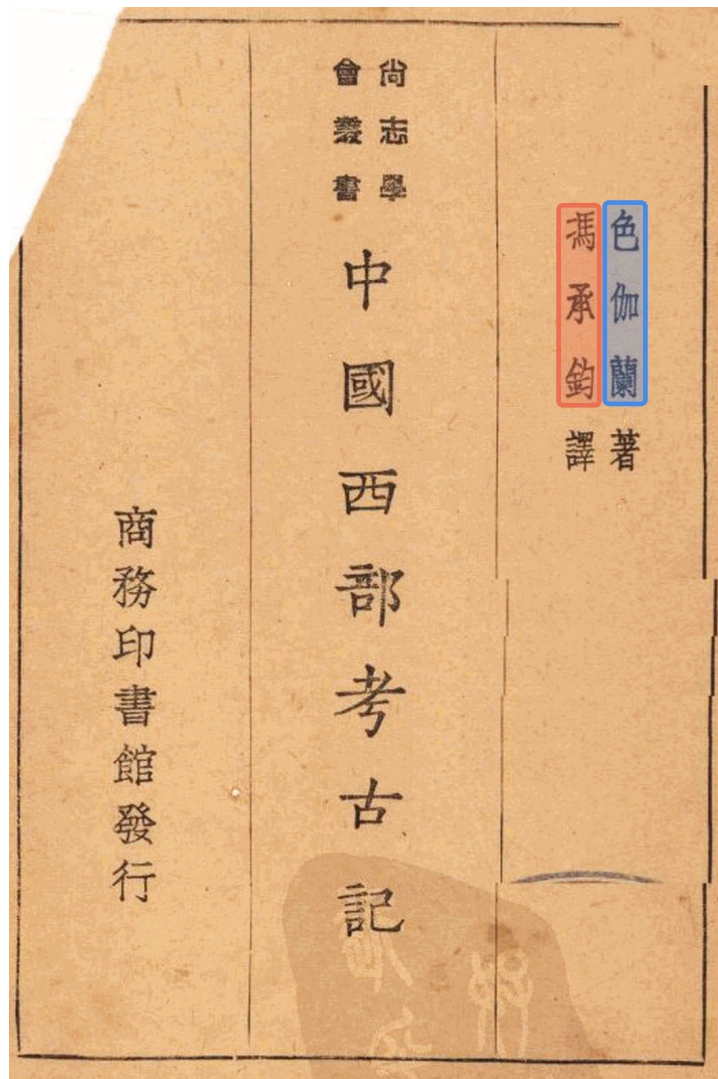
Pourtant, il choisit un titre purement thématique : *Zhongguo xibu kaogu ji* (中國西部考古記). La page de titre porte la seule mention « 色伽蘭著 馮承鈞譯 » — « Segalen, auteur ; Feng Chengjun, traducteur ». Ni Voisins ni Lartigue n'y figurent (fig. 8).

La préface du volume (序), en revanche, nomme les trois membres de la mission, chacun sous sa transcription phonétique suivie de son nom français entre parenthèses, et retrace leurs itinéraires à partir de Xi'an, le 1er mars 1914 (fig. 9) :

法占 (Gilbert de Voisins) 與拉狄格 (Jean Lartigue) 二君取途左岸。色伽蘭 (Victor Segalen) 君遵行右岸，至寶雞會齊。〔...〕又分為二隊。拉狄格君南向南江縣及巴縣進發。法占與色伽蘭二君乃遵舊官道而入四川。¹⁰⁴

¹⁰³ Feng Chengjun (trad.), *Zhongguo xibu kaogu ji* (中國西部考古記), coll. « Shangzhi xuehui congshu » (尚志學會叢書), Shanghai, Shangwu yinshuguan (商務印書館), 1930, couverture et page de titre, puis préface (序), p. 1-2 de la numérotation imprimée de la préface (p. 4-5 du fac-similé consulté par Bai Yunfei). La page de titre porte la seule mention « 色伽蘭著 馮承鈞譯 » (« Segalen, auteur ; Feng Chengjun, traducteur ») ; ni Voisins ni Lartigue n'y figurent. La préface du volume nomme en revanche les trois membres de la mission, chacun sous sa transcription phonétique suivie de son nom français entre parenthèses — 法占 (Gilbert de Voisins), 拉狄格 (Jean Lartigue), 色伽蘭 (Victor Segalen) — et retrace leurs itinéraires à partir de Xi'an, le 1er mars 1914 : Voisins et Lartigue par la rive gauche de la Wei, Segalen par la rive droite, réunion à Baoji, passage commun du Qinling jusqu'à Hanzhong (20 mars), puis séparation de Lartigue, parti vers le sud, et de Voisins et Segalen, qui prennent ensemble l'ancienne route officielle du Sichuan (préface, p. 1-2). Vérification effectuée sur un fac-similé des dix premières pages de l'édition originale, consulté grâce à Bai Yunfei (Université Lingnan, Hong Kong), communication personnelle, septembre 2026. Cette numérisation provient de la base Sunnystudy (sunnystudy.com.tw), accessible par abonnement institutionnel. Les figures 8 et 9 reproduisent la couverture et la première page de la préface d'après le fichier Wikimedia Commons, fichier « SSID-12128410 中國西部考古記.pdf » (pages 1 et 2), https://commons.wikimedia.org/wiki/File:SSID-12128410_%E4%B8%AD%E5%9C%8B%E8%A5%BF%E9%83%A8%E8%80%83%E5%8F%A4%E8%A8%98.pdf, d'après une copie téléchargée le 4 octobre 2026. Le fichier est placé dans le domaine public (numérisation d'un original du domaine public, balise PD-scan). Ses métadonnées datent l'exemplaire numérisé de 1932 ; le volume s'interrompt toutefois à la page 84 et ne comporte pas de page de copyright, de sorte que cette date n'est pas vérifiable sur le fichier. La couverture et la préface y sont identiques, ligne pour ligne, à celles du fac-similé de l'édition de 1930 consulté par Bai Yunfei.

¹⁰⁴ Ibid., préface, p. 1-2. Cette préface (序) est ce que Bai Yunfei désigne comme l'introduction du volume. Vérifié sur fac-similé des dix premières pages de l'édition originale (numérisation Sunnystudy, sunnystudy.com.tw), consulté grâce à Bai Yunfei, communication personnelle, septembre 2026. Transcription phonétique : 法占 (Fǎ zhàn) = Gilbert de Voisins ; 拉狄格 (Lā dí gé) = Jean Lartigue ; 色伽蘭 (Sè jiā lán) = Victor Segalen. La préface imprime « Jean Lartigue » : la coquille de l'original est reproduite dans la citation. Elle cite en outre, dès sa première page, Chavannes, Polignac (波利亞克), Audemard et Bacot (巴戈) comme bases du programme. Le partage des routes est confirmé par la notice « Jean Lartigue » de data.bnf.fr (https://data.bnf.fr/12129901/jean_lartigue/, consulté le 2 octobre 2026) : du 24 mars au 7 avril, Lartigue entre au Sichuan par le Dabashan depuis Hanzhong, tandis que Segalen et Voisins passent par Guangyuan et Zhaohua ; les trois hommes se retrouvent à Baoning. Le rapport de Segalen à l'Académie confirme la séparation : « M. Jean Lartigue, traversant le massif montagneux qui sépare Han tchong fou de Nan kiang et Pa tcheou, cependant que le comte Gilbert de Voisins et moi faisons route, par Kouang Yuan hien et Tchao houa hien, sur Pao ning » (voir note 63).



Seuls l'auteur et le traducteur sont nommés

色伽蘭 著 — Segalen, auteur

馮承鈞 譯 — Feng Chengjun, traducteur

Ni Voisins ni Lartigue ne figurent sur cette page.

Fig. 8 — Couverture de la traduction chinoise de Feng Chengjun (Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1930), dont le libellé reprend celui de la page de titre ; noms surlignés par nos soins. Seuls « 色伽蘭著 » (Segalen, auteur) et « 馮承鈞譯 » (Feng Chengjun, traducteur) y figurent. Source : Wikimedia Commons, fichier « SSID-12128410 中國西部考古記.pdf », page 1 (domaine public).

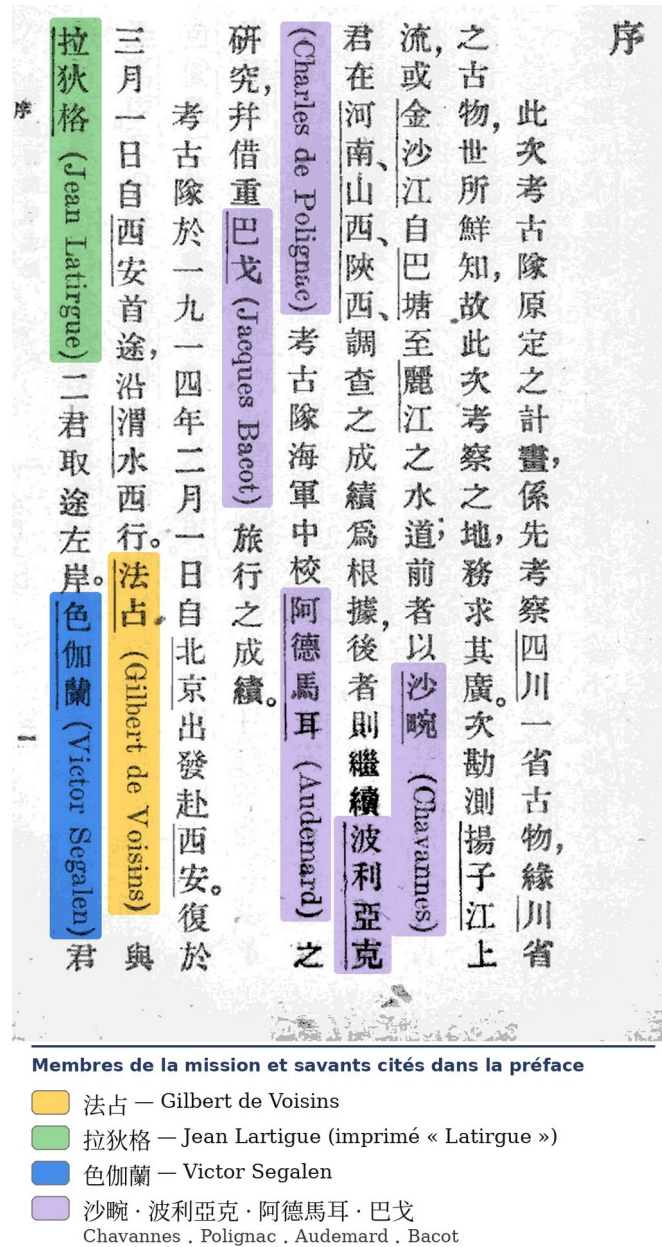


Fig. 9 — Première page de la préface (序) de la même traduction, contraste relevé ; noms surlignés par nos soins. Les trois membres de la mission y sont nommés, avec la coquille « Latirgue » de l'imprimé ; la suite du passage cité (page suivante) n'est pas reproduite. Source : Wikimedia Commons, fichier « SSID-12128410 中國西部考古記.pdf », page 2 (domaine public).

Voisins et Lartigue longent la Wei par la rive gauche, Segalen par la rive droite ; les trois hommes se retrouvent à Baoji et franchissent ensemble le Qinling jusqu'à Hanzhong, atteint le 20 mars. L'équipe s'y scinde alors : Lartigue descend vers le sud, tandis que Voisins et Segalen prennent ensemble l'ancienne route officielle vers le Sichuan. Le texte les suit donc, nommément, sur l'ensemble du trajet, et montre Voisins associé à Segalen dans la partie sichuanaise de la campagne. La même préface situe le programme dans son réseau savant : la reconnaissance des antiquités du Sichuan s'appuie sur les travaux de Chavannes, et le levé du haut Yang-tseu prolonge ceux de Polignac et du capitaine de frégate Audemard, en s'appuyant sur le voyage de Bacot. Le contraste avec la page de titre est donc total et vérifié sur pièce : les trois noms figurent dans le corps du volume, et seul le titre les omet.

Le lien indirect avec Voisins

Aucune source ne documente une rencontre directe entre Feng Chengjun et Gilbert de Voisins¹⁰⁵. Le lien entre les deux hommes passe par Chavannes et Segalen. Segalen avait suivi les cours de Chavannes au Collège de France. La mission de 1914 s'inscrit dans la continuité des travaux archéologiques encouragés par Chavannes et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : lorsque Segalen présente les résultats devant l'Académie, c'est Chavannes — alors vice-président — qui le remercie¹⁰⁶. Feng et Voisins ont évolué, à quelques années d'intervalle, dans le même espace intellectuel franco-chinois structuré par Chavannes, sans jamais se croiser directement.

Les conséquences durables

Le titre retenu en 1930 a été reconduit par les éditions ultérieures. Une édition parue en 2017 chez Zhongzhou Guji Chubanshe reprend le titre *Zhongguo xibu kaogu ji*, associé à un second texte, et porte en couverture la mention « Segalen, Grousset, auteurs ; Feng Chengjun, traducteur »¹⁰⁷. Les noms de Voisins et de Lartigue n'apparaissent pas sur cette couverture. Plusieurs points restent à vérifier sur l'exemplaire : s'il s'agit d'une reprise fidèle de la traduction de 1930, si les deux noms figurent ailleurs dans le volume, et si la mention de couverture relève d'une notice ancienne ou d'une recomposition éditoriale contemporaine.

Il faut cependant se garder d'une conclusion trop rapide. Un titre thématique constitue la convention ordinaire de l'édition savante chinoise, et rien n'autorise à lire dans le choix de Feng Chengjun l'intention d'écarter quiconque. Ce que les sources établissent est plus limité, et suffit : le traducteur connaissait l'intitulé à trois noms, il a nommé les trois membres dans le corps de son texte, et le titre sous lequel l'ouvrage a circulé en Chine n'en portait aucun. Ni la page de titre de 1930 ni la couverture de l'édition de 2017 ne portent le nom de Voisins.

La réception chinoise n'est pourtant pas uniforme. En octobre 2020, la maison Wenwu chubanshe publie la première traduction chinoise de *L'Art funéraire à l'époque des Han*, le volume de texte de 1935 qui achève la *Mission archéologique en Chine* (*Han dai mu zang yi shu*, 汉代墓葬艺术), due à Qin Zhen et à Li Haiyan¹⁰⁸. Les notices de l'éditeur et des bases bibliographiques chinoises créditent les trois membres de la mission comme auteurs — Segalen, Voisins et Lartigue —, le second sous la forme développée 奥古斯都·吉尔贝·德·瓦赞. Son nom circule ainsi en chinois sous trois formes : 法占 en 1930, 吉尔贝·瓦赞 dans certaines présentations en ligne, 奥古斯都·吉尔贝·德·瓦赞 en 2020¹⁰⁹. La présence des trois hommes est donc affichée ou non selon le volume et l'éditeur : Segalen seul en page de titre en 1930, Segalen et Grousset en couverture en 2017, les trois membres en 2020. Cette variation interdit de décrire la réception chinoise comme une réduction progressive au seul Segalen. Elle indique plutôt que l'attribution dépend de ce que chaque édition donne à lire — une présentation abrégée des résultats de 1914 dans un cas, le

¹⁰⁵ Aucune trace de rencontre directe entre Feng Chengjun et Gilbert de Voisins dans les biographies disponibles des deux hommes.

¹⁰⁶ *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, séance du 13 novembre 1914 (numéro et pages non relevés). Chavannes était vice-président de l'Académie en 1914.

¹⁰⁷ Victor Segalen et René Grousset, *Zhongguo xibu kaogu ji* — *Xiyu kaogujì juyao* (中国西部考古记 西域考古记举要), trad. Feng Chengjun, Zhengzhou, Zhongzhou guji chubanshe, octobre 2017, ISBN 9787534867088, couverture. La couverture porte la mention « Segalen, Grousset, auteurs ; Feng Chengjun, traducteur ».

¹⁰⁸ Victor Segalen, Auguste Gilbert de Voisins et Jean Lartigue, *Han dai mu zang yi shu* (汉代墓葬艺术), trad. Qin Zhen (秦臻) et Li Haiyan (李海燕) ; certaines notices donnent 李海燕, Pékin, Wenwu chubanshe, octobre 2020, 341 p., ISBN 9787501068173. Traduction de *L'Art funéraire à l'époque des Han*, Paris, Paul Geuthner, 1935. Notices consultées : fiche de l'ouvrage sur le site Zhongguo shehui kexue wang (cssn.cn) ; Geng Shuo, « 耿朔评《汉代墓葬艺术》：他山之石的提问 », *Shanghai shuping* (The Paper), 2021 (date précise et URL non relevées). Ces notices créditent les trois auteurs ; la page de titre de l'exemplaire lui-même n'a pas été consultée.

¹⁰⁹ Shuge (书格), « 谢阁兰的中国考古摄影集 », *Shuge* (URL non conservée), consulté en septembre 2026 : forme 吉尔贝·瓦赞, notice consacrée aux photographies de la mission conservées à la BnF. Sur la traduction de 1930 décrite comme une présentation abrégée (简略译介) des résultats de la mission de 1914, voir Geng Shuo, « 耿朔评《汉代墓葬艺术》... », *Shanghai shuping*, 2021 (note 108).

volume scientifique co-signé dans l'autre. Aucune traduction chinoise d'*Écrit en Chine* n'a en revanche été repérée dans les sources consultées¹¹⁰.

Le mécanisme se laisse donc décrire sans lui prêter d'intention. Voisins n'a pas été oublié : il n'a jamais été converti. Son nom demeure dans les catalogues, dans les légendes de la Bibliothèque nationale, dans le corps du texte chinois de 1930, dans les notices de l'édition chinoise de 2020, dans l'intitulé officiel de la mission — mais aucune de ces occurrences ne s'est transformée en catégorie disciplinaire, en entrée de synthèse ou en position institutionnelle. La présence documentaire et l'inscription savante obéissent à deux régimes distincts, et le passage de l'une à l'autre suppose des opérations — publication spécialisée, enseignement, rattachement — que Voisins n'a pas accomplies.

Il a en revanche accompli ces opérations pour un autre. De 1919 à 1935, il préface, édite, cosigne et commente l'œuvre de Segalen. Chacun de ces gestes consolide la position canonique de son ami ; aucun ne produit d'inscription pour lui-même. C'est la logique ordinaire du travail de transmission : celui qui présente un texte s'efface derrière lui, et l'exécuteur d'une œuvre garantit l'entrée d'un autre dans le canon, non la sienne. Le cas de Voisins ne fait que rendre cette logique visible avec une netteté rare, parce qu'il en réunit les deux versants — le transmetteur et le non-transmis — dans une seule trajectoire¹¹¹.

6.9 Liège, 1905 : le pivot belge

La présence de Feng Chengjun à l'Université de Liège en 1905-1906 — avant son passage au Collège de France à Paris (1906-1910) — n'a jamais été mise en relation avec le contexte belge-chinois de cette période¹¹².

En 1905, Liège organise l'Exposition universelle et internationale, qui attire sept millions de visiteurs et célèbre notamment les réalisations belges en Chine — dont la ligne ferroviaire Pékin-Hankou, achevée la même année (1899-1905) et financée par une alliance entre la Société générale de Belgique et des banques françaises. Léopold II fait simultanément construire le Pavillon chinois à Laeken (1901-1910), dont les éléments décoratifs sont importés de Shanghai et de Canton. La Belgique occupe alors une position active dans les échanges d'infrastructures et de capitaux avec la Chine.

Ce contexte rend historiquement intelligible la présence de Feng Chengjun à Liège, sans permettre d'établir que ce choix ait été motivé par un lien quelconque avec la mission de Voisins. En 1906, Feng Chengjun quitte Liège pour Paris et entre au Collège de France, où il côtoie Édouard Chavannes — le sinologue dont Segalen s'inspire pour la mission de 1914. En 1909, Voisins part en Chine avec Segalen. Feng Chengjun est à Paris. Ils gravitent dans le même espace intellectuel et géographique.

Aucune rencontre directe entre Feng Chengjun et Voisins n'est documentée. La convergence de ces trajectoires donne à la Belgique une position heuristique particulière dans cette enquête — c'est depuis Bruxelles qu'un fonds oublié a rendu le dossier visible — sans constituer pour autant une causalité historique démontrée.

6.10 You Feng, 1987 : présence dans les mauvais espaces

Un argument complémentaire écarte l'hypothèse selon laquelle Voisins aurait été simplement inconnu ou trop obscur pour être retenu. En février 1987, la maison d'édition franco-chinoise You Feng, à Paris, publie

¹¹⁰ Recherches menées dans des sources en français, en anglais et en chinois (notices d'éditeurs et de libraires, notices des éditions chinoises de 2017 et de 2020), sous les graphies 法占, 吉尔贝·瓦赞 et 奥古斯都·吉尔贝·德·瓦赞. Les catalogues bibliographiques spécialisés (WorldCat, Index Translationum, catalogues des bibliothèques nationales de Chine et de Taïwan) n'ont pas été interrogés directement : l'absence de traduction reste à confirmer par cette voie, et ne vaut que pour les sources consultées.

¹¹¹ Les conditions éditoriales précises de la traduction de 1930 — correspondance de Feng Chengjun, archives de Shangwu yinshuguan — restent à établir. Elles supposent un accès aux fonds chinois que le présent travail n'a pas pu mobiliser.

¹¹² Voir Howard L. Boorman (dir.), *Biographical Dictionary of Republican China*, t. II, New York, Columbia University Press, 1968, notice « Feng Ch'eng-chün », citée supra (note 99), pour la biographie de Feng Chengjun et son passage par Liège.

une réédition d'*Écrit en Chine* (ISBN 2-906658-03-0, 305 pages)¹¹³. You Feng est une librairie-éditeur spécialisée dans les échanges culturels sino-français, toujours active. Ce choix éditorial indique qu'un lectorat sinophone à Paris identifiait encore Voisins comme figure lisible en 1987 — vingt-neuf ans avant l'article de Bai Yunfei (2016) et dix-sept ans avant les rééditions chinoises de la mission archéologique (2004).

Voisins n'était donc pas absent. Il était présent dans des espaces que le champ savant académique — français, chinois, belge — ne consulte pas : librairies spécialisées, fonds privés, faire-part de deuil, lettres autographes. C'est précisément cette couche de réception informelle que le fonds Van der Perre incarne, et que cet article rend visible pour la première fois dans la littérature académique.

6.11 Voisins exécuteur de l'œuvre posthume : deux gestes documentés

L'analyse de l'effacement de Voisins serait incomplète sans mesurer précisément ce qu'il a fait pour l'œuvre de Segalen après la mort de celui-ci, le 21 mai 1919. Deux gestes éditoriaux sont documentés, de nature différente, et tous deux attestés par les bibliographies de référence.

Le premier est scientifique. La *Mission archéologique en Chine* paraît chez Paul Geuthner entre 1923 et 1935, en trois volumes distincts¹¹⁴. Le nom de Gilbert de Voisins figure sur la page de titre aux côtés de ceux de Segalen et de Lartigue. Après la mort de Segalen, les deux survivants ont dû trier, mettre en forme et valider les relevés, estampages et photographies rapportés du terrain. Voisins n'apparaît donc pas seulement comme participant à la mission : il en est l'un des éditeurs scientifiques, au sens plein du terme.

Le second est littéraire. En 1921, la *Revue de Paris* publie en quatre livraisons — 15 mars, 1er avril, 15 avril et 1er mai — le roman posthume de Segalen sous le titre « D'après René Leys », **précédé d'une préface de Gilbert de Voisins**¹¹⁵. Le texte sera repris en volume chez Georges Crès l'année suivante, en 1922, sous le titre définitif *René Leys*. Préfacer la première parution d'un roman posthume n'est pas un geste mineur : c'est engager son nom pour introduire un texte que le public ne connaît pas, et lui fournir les clés de lecture que l'auteur ne peut plus donner lui-même.

À ces deux gestes s'ajoutent les deux textes de témoignage que Voisins consacre à son ami — « Le souvenir de Victor Segalen » et « Victor Segalen » — que les *Œuvres complètes* recensent en annexe¹¹⁶.

Ce bilan éclaire d'un jour particulier le mécanisme décrit dans cet article. Pendant seize ans, de 1919 à 1935, Voisins travaille à rendre l'œuvre de Segalen disponible — scientifiquement et littérairement. Ce travail de transmission ne produit, pour lui-même, aucune inscription disciplinaire. Il consolide au contraire la position canonique de celui dont il assure la publication. L'exécuteur testamentaire d'une œuvre n'entre pas dans le canon par ce service : il en garantit l'entrée pour un autre.

Ce constat invite à reformuler une question qu'on pourrait poser en termes de stratégie personnelle : Voisins a-t-il su, comme d'autres écrivains inspirés par l'Asie orientale, convertir son capital social en reconnaissance propre ? La documentation réunie ici suggère une réponse différente de celle qu'appellerait un simple déficit d'habileté. Ce n'est pas d'un manque d'effort qu'il s'agit. La réception critique de *Écrit en Chine* n'a jamais été silencieuse : Edmond Jaloux le recense le 15 mars 1924¹¹⁷, puis un

¹¹³ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, You Feng, 1987, 305 p., ISBN 2-906658-03-0. Notice : You Feng, you-feng.com (URL non conservée), consultée en septembre 2026.

¹¹⁴ Victor Segalen, Gilbert de Voisins et Jean Lartigue, *Mission archéologique en Chine (1914 et 1917)*, Paris, Paul Geuthner, trois volumes : atlas, tome I, *La sculpture et les monuments funéraires (provinces du Chàn-si et du Sseu-tch'ouan)*, 1923 ; atlas, tome II, *Monuments funéraires (région de Nankin), Monuments bouddhiques (province du Sseu-tch'ouan)*, 1924 ; volume de texte, *L'art funéraire à l'époque des Han*, 1935.

¹¹⁵ Victor Segalen, « D'après René Leys », roman, préface de Gilbert de Voisins, *La Revue de Paris*, 15 mars, 1er avril, 15 avril et 1er mai 1921 (pages non relevées) ; repris en volume sous le titre *René Leys*, Paris, G. Crès et Cie, 1922. Sources : Association Victor Segalen, bibliographie (victorsegalen.org) ; BnF, *Essentiels*.

¹¹⁶ Victor Segalen, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995, annexe (tome et pages non relevés) : Gilbert de Voisins, « Le souvenir de Victor Segalen » et « Victor Segalen ».

¹¹⁷ Edmond Jaloux, « L'Esprit des livres », coupure du 15 mars 1924 : voir supra, note 48 et fig. 2.

second critique le fait à nouveau dans le Feuilleton du *Temps* du 5 juin de la même année¹¹⁸ — deux comptes rendus successifs, à moins de trois mois d'intervalle. Voisins n'est donc pas absent de l'espace critique de son temps ; il y est présent, mais classé hors du registre interprétatif que ces critiques recherchent, à la différence de Loti ou de Bonnard.

Le travail éditorial mené pour Segalen entre 1921 et 1935 — préface, co-signature scientifique, textes de témoignage — représente, de ce point de vue, un capital de visibilité réel et soutenu, mais investi dans la consécration d'un autre plutôt que dans la sienne propre. La question se déplace alors : non pas pourquoi Voisins n'a-t-il pas su se faire reconnaître, mais pourquoi a-t-il consacré, pendant seize ans, l'essentiel de son travail de transmission à assurer la reconnaissance de Segalen. Aucune source réunie ici ne permet d'y répondre avec certitude ; mais la question, ainsi posée, rend mieux compte des faits qu'une explication en termes de déficit personnel de promotion.

7. Rivalités et positions : la comparaison des trajectoires

Le tableau ci-dessous met en regard quatorze parcours. Les quatre premiers — Chavannes, Bacot, Segalen et Voisins — sont ceux que cette section analyse. Les deux suivants, Polignac et Lartigue, sont des compagnons de route des campagnes de 1909-1914. Les autres sont des comparaisons indicatives, établies à partir de notices de référence et non analysées dans le corps de l'article : elles répondent à des pistes suggérées lors de la relecture de la version précédente et ne sont pas intégrées à la démonstration. Ce tableau n'a pas la prétention de comparer des trajectoires homogènes ni de produire une typologie exhaustive : il sert à distinguer les principales voies de conversion de l'expérience asiatique dans le champ littéraire et savant français.

Tableau 1 — Quatorze parcours comparés

Figure	Ressource initiale	Forme de travail	Conversion ultérieure
A • Les quatre trajectoires analysées			
Chavannes 1865-1918	Formation savante et position institutionnelle	Sinologie, archives, direction scientifique ; orientation et publication des matériaux rapportés par d'autres	Chaire au Collège de France (1893) ; Académie des Inscriptions (1903), présidence (1915) ; publications
Bacot 1877-1965	Voyage et apprentissage personnel, sans formation orientaliste initiale	Langue, terrain, ethnographie (Tibet, 1909-1910)	École pratique des hautes études (élève diplômé 1914, chargé de cours 1919, directeur d'études 1936) ; publications ; éloge funèbre de l'Académie des Inscriptions
Segalen 1878-1919	Marine, médecine, littérature	Archéologie, écriture, mission officielle confiée par l'Académie	Canon littéraire (nom inscrit au Panthéon en 1934) ; reconnaissance savante partielle
Voisins 1877-1939	Fortune, réseau, culture littéraire	Voyage, récit, photographie, transmission	Reconnaissance littéraire (Grand prix de littérature de l'Académie française, 1926) ; faible inscription savante
B • Deux compagnons de route, 1909-1914			
Charles de Polignac mission de 1909-1910	Officier, lieutenant de cavalerie ; appuis du père de Guébriant et de Philippe Berthelot	Reconnaissance de la navigabilité du Yang-tseu avec le capitaine de frégate Audemard : Shanghai, Tchong-king, Tchengtou, rivière Ya-long	Conférence à la Société de géographie (7 novembre 1910) ; compte rendu dans La Quinzaine coloniale (1911) ; sociabilité littéraire autour de Voisins ; aucune inscription savante identifiée dans le corpus

¹¹⁸ Paul Souday, « Les Livres », *Le Temps*, feuilleton du 5 juin 1924 : voir supra, notes 8 et 9 et fig. 3.

Figure	Ressource initiale	Forme de travail	Conversion ultérieure
Jean Lartigue 1886-1940	Officier de marine (enseigne de vaisseau en 1914) ; familier du salon de Voisins ; rencontré à Tchong-king en 1909-1910	Troisième membre de la mission de 1914 ; longe la Wei par la rive gauche avec Voisins, puis se sépare d'eux à Hanzhong pour descendre vers le sud (Nanjiang, Ba xian) ; prises de vue, que la BnF attribue conjointement à Segalen, à Voisins et à Lartigue	Nommé dans l'intitulé du Premier exposé et co-auteur de la Mission archéologique en Chine ; figure la moins documentée des trois ; absent de la page de titre chinoise de 1930, crédité comme auteur dans les notices de l'édition chinoise de 2020
C • Autres voies de conversion de l'expérience asiatique — comparaisons indicatives			
Gustave-Charles Toussaint 1869-1938	Droit, carrière de magistrat colonial ; connaissance du sanskrit, du tibétain et du chinois	Voyage aux confins du Tibet (1911) ; traduction du Padma Thang Yig rapporté de Litang	Le Dict de Padma (Leroux, 1933) ; Documents de Touen-houang (avec Bacot et Thomas, 1940) ; trois recueils de poèmes
Alexandra David-Néel 1868-1969	Formation de cantatrice (Conservatoire royal de Bruxelles) ; longs séjours en Asie	Voyages en Inde, en Chine et au Tibet ; entrée à Lhassa (1924) ; étude du bouddhisme	Renommée mondiale après Lhassa ; Voyage d'une Parisienne à Lhassa (Plon, 1927) ; de nombreux ouvrages
Paul Claudel 1868-1955	Concours des Affaires étrangères ; carrière consulaire	Consul en Chine (1895-1909) ; poèmes en prose de Connaissance de l'Est	Œuvre poétique et dramatique ; ambassadeur (Japon, États-Unis) ; Académie française (1946)
Saint-John Perse Alexis Leger, 1887-1975	Études de droit à Bordeaux ; carrière diplomatique dès 1914	Secrétaire à la légation de Pékin (1916-1921), où il écrit Anabase ; voyages en Mandchourie et en Mongolie	Anabase (NRF, 1924), premier ouvrage signé Saint-John Perse ; secrétaire général du Quai d'Orsay (1933-1940) ; prix Nobel de littérature (1960)
D • Recensés avec Voisins dans le Feuilleton du Temps du 5 juin 1924 (Claudel, ligne C, l'est aussi)			
Abel Bonnard 1883-1968	Poète, romancier et chroniqueur ; grand voyageur	Long voyage en Chine (1920-1921) ; notes de voyage	En Chine (Fayard, 1924), grand prix de littérature de l'Académie française ; Académie française (1932) ; exclu de l'Académie en 1944
George Soulié de Morant 1878-1955	Carrière consulaire en Chine (Kunming, Shanghai) ; membre de la Société asiatique	Années passées en Chine ; traductions du chinois et ouvrages sur la civilisation chinoise	Florilège des poèmes Song (Plon, 1923) ; promoteur de l'acupuncture en France
Kikou Yamata 1897-1975	Père japonais, mère française ; enfance et adolescence au Japon (1908-1923)	Traductions de contes, de pièces de Nô et de poèmes japonais ; salons littéraires parisiens dès 1923-1924	Lettre-préface de Paul Valéry à Sur des lèvres japonaises (1924) ; Masako (Stock, 1925) ; traduction du Genji (1928)
Georges-Daniel de Monfreid 1856-1929	Peintre et graveur ; ami de Gauguin, dont il sera l'exécuteur testamentaire ; ami de Segalen	Gestion des affaires de Gauguin depuis Tahiti ; biographe ; bois gravés pour Noa Noa	Noa Noa (Crès, 1924) ; œuvre propre éclipsée par son rôle auprès de Gauguin

Sources du tableau. Lignes A : les sections 6.7 et 7 et leurs notes. Lignes B : les notices « Charles de Polignac » et « Jean Lartigue » de l'annexe et leurs notes, complétées pour Lartigue par la préface de l'édition chinoise de 1930 et par les notices de l'édition de 2020. Lignes C et D, établies à partir de notices de

référence : Toussaint¹¹⁹, David-Néel¹²⁰, Claudel¹²¹, Saint-John Perse¹²², Bonnard¹²³, Soulié de Morant¹²⁴, Yamata¹²⁵, Monfreid¹²⁶.

Chavannes

Chaire au Collège de France dès 1893, membre de l'Académie des Inscriptions en 1903, président en 1915. Sa position institutionnelle centrale tient à l'orientation, à l'interprétation et à la publication des matériaux rapportés par d'autres, plutôt qu'à la fouille de terrain.

Bacot

Né le 4 juillet 1877 — deux mois avant Voisins. Comme lui voyageur sans formation orientaliste initiale, il part pour le Tibet en mai 1909, au moment même où Voisins part pour la Chine, et rentre en mars 1910¹²⁷. La suite les sépare entièrement : élève diplômé de l'École pratique des hautes études en 1914, chargé de

¹¹⁹ Klaus Karttunen, *Persons of Indian Studies*, notice « Toussaint, Gustave-Charles » (whowaswho-indology.info) : dates 1869-1938, études de droit, magistrat colonial, connaissance du sanskrit, du tibétain et du chinois, voyage de 1911 et traduction du *Padma Than Yig* ; notice du catalogue de la BnF pour *Le Dict de Padma*, Paris, E. Leroux, 1933 (Bibliothèque de l'Institut des hautes études chinoises, vol. III). Sites consultés en septembre 2026 (URL des pages non conservées).

¹²⁰ Klaus Karttunen, *Persons of Indian Studies*, notice « David-Néel, Alexandra » (<https://whowaswho-indology.info/?p=1490>, consulté le 2 octobre 2026) : études de chant à Bruxelles et au Conservatoire royal, liste des publications ; musée Guimet, « 1924, Alexandra David-Neel à Lhassa : l'exploit d'une femme hors norme », journée thématique, 2024, <https://www.guimet.fr/sites/default/files/2024-02/depliant-a4-journee-thematique-alexandra-david-neel-2.pdf>, consulté le 2 octobre 2026 (voyage de 1924 à Lhassa) ; *Bibliographie de la France*, 1927, notice n° 1142 : *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, Paris, Plon, 6 décembre 1927, XII-332 p., <https://bibliotheques-numeriques.defense.gouv.fr/impression/document/3a31953c-9540-4b9e-b895-fc9ad629be2e>, consulté le 2 octobre 2026 ; notice de la Bibliothèque numérique francophone accessible (bnfa.fr) pour les voyages en Inde, en Chine et au Tibet (URL non conservée).

¹²¹ Société Paul Claudel, « Repères chronologiques » (societe.paul-claudel.net) : consulat en Chine de 1895 à 1909, élection à l'Académie française en avril 1946 ; Éditions Gallimard, « Paul Claudel (1868-1955) » : concours des Affaires étrangères, ambassade au Japon puis à Washington ; bibliothèque numérique du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, « Claudel en Chine » : autorisation donnée en 1913 à Segalen de rééditer *Connaissance de l'Est*. Sites consultés en septembre 2026 (URL des pages non conservées).

¹²² Fondation Saint-John Perse, « Chronologie » (fondationsaintjohnperse.fr) : *Anabase* commencée à Pékin, publiée en 1924 à la NRF, choix du pseudonyme) ; Nobel Prize, « Saint-John Perse – Biographical » (nobelprize.org) : études de droit à Bordeaux, carrière diplomatique, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, prix Nobel de littérature 1960). Sites consultés en septembre 2026 (URL des pages non conservées).

¹²³ Académie française, notice « Abel Bonnard », <https://www.academie-francaise.fr/les-immortels/abel-bonnard>, consulté le 2 octobre 2026 : élu le 16 juin 1932 ; *Notes de voyage : en Chine*, 2 vol., rapportées d'un long voyage en Orient (1920-1921) et couronnées par l'Académie en 1924 (Grand Prix de littérature, 10 000 F) ; exclusion de l'Académie en 1944. Éditeur et date de publication : voir note 8.

¹²⁴ Persée, notice d'autorité « Soulié, Georges » (Soulié de Morant, diplomate et sinologue ; membre de la Société asiatique de 1907 à 1920 ; *Florilège des poèmes Song (960-1277 après J.-C.)*, Paris, Plon, 1923) ; Wiener China-Bibliographie (Universität Wien), notice « G. Soulié de Morant, *La musique en Chine* (Paris, E. Leroux, 1911) » (consul de France dans plusieurs villes chinoises ; introduction de l'acupuncture en Occident), <https://china-bibliographie.univie.ac.at/?p=4728>, consulté le 2 octobre 2026. La biographie de Soulié de Morant est discutée ; le tableau n'en retient que les éléments recoupés par ces notices. Notice de Persée consultée en septembre 2026 (URL non conservée).

¹²⁵ *Dictionnaire des créatrices*, notice « Kikou Yamata », <https://www.dictionnaire-creatrices.com/en/fiche-kikou-yamata>, consulté le 2 octobre 2026 (père japonais, mère française ; découverte du Japon à onze ans ; *Sur des lèvres japonaises*, Masako, 1925 ; traduction du *Genji*, 1928) ; University of Hong Kong, « A floating sense of selves : Kikou Yamata's mediation of Japan », <https://hub.hku.hk/handle/10722/129036>, consulté le 2 octobre 2026 ; Discover Nikkei (Japanese American National Museum), « Kikou Yamata: Rediscovering the First Nisei Writer », 14 octobre 2019, <https://discovernikkei.org/en/journal/2019/10/14/kikou-yamata/>, consulté le 2 octobre 2026 (introduction de Paul Valéry à *Sur des lèvres japonaises*, 1924 ; Masako chez Stock en 1925) ; French at HKU (french.hku.hk), « Kikou Yamata – La Japonaise » (séjour au Japon de 1908 à 1923 ; URL non conservée).

¹²⁶ Notice « Monfreid, Georges Daniel de (1856-1929) », catalogue général de la BnF ; notice « Monfreid, Georges-Daniel de », AGORHA (INHA), qui cite l'amitié de Segalen avec Monfreid ; Gazette Drouot, « À Bordeaux, des préemptions autour de l'œuvre de Monfreid » (exécuteur testamentaire de Gauguin ; vingt-trois des vingt-six bois gravés publiés dans l'édition Crès de 1924 de *Noa Noa*) ; sur son rôle d'intermédiaire d'affaires et de biographe de Gauguin, voir la notice de l'INHA. Sites consultés en septembre 2026 (URL des pages non conservées).

¹²⁷ Voir supra, note 21 : notice biographique de Jacques Bacot (1877-1965) et référence à Jacques Bacot, *Le Tibet révolté : vers Népémakö, la Terre promise des Tibétains*, Paris, Hachette, 1912.

cours en 1919, directeur d'études de philologie tibétaine en 1936, il reçoit à sa mort un éloge funèbre de l'Académie des Inscriptions¹²⁸. Dès 1913, il cosigne un volume avec Chavannes¹²⁹.

Bacot est le terme de comparaison le plus utile, parce qu'il est le plus proche : même année de naissance, même moment, même type de départ, même absence de titre au point de départ — et une conversion progressive du voyage en expertise et en position savantes. Dans le récit de 1913, Bacot apparaît comme celui qui oriente Voisins vers la Chine ; les textes ultérieurs redistribuent toutefois cette initiative entre Bacot, Segalen, Voisins lui-même et le hasard. Le journal lui-même, dès l'édition de 1913, va dans le même sens : à Kiai-tcheou, le 16 novembre, renonçant à « tourner vers l'ouest », Voisins écrit que le Tibet, ils l'imagineront « plus tard, dans toute sa splendeur, par le livre que mon ami Jacques Bacot en rapportera »¹³⁰. Bacot y est nommé en toutes lettres — alors que la scène d'ouverture du même volume ne le désigne que par l'initiale « Jacques B. » —, et chargé par avance de produire le livre sur le pays que Voisins renonce à voir : la répartition entre celui qui rapporte un savoir et celui qui en donne l'impression est posée dans le texte même du voyage.

Segalen

Médecin de marine, chargé de mission par l'Académie, auteur d'une œuvre littéraire majeure. Son nom est inscrit au Panthéon en 1934¹³¹. Segalen écrivain entre au canon ; Segalen archéologue n'y entre qu'à demi.

Voisins

Aucune position institutionnelle identifiée dans le corpus consulté. Ni chaire, ni charge, ni affiliation. Il est celui qui réunit les autres chez lui, celui dont le nom ouvre l'intitulé de la mission, celui que les catalogues créditent comme auteur et photographe, celui qui porte la publication posthume — et celui dont la présence demeure très faiblement inscrite dans les synthèses de la discipline consultées pour cet article.

Lecture du tableau. Les quatorze lignes n'appellent pas la même comparaison. Chavannes et Bacot, rattachés à des institutions savantes, Toussaint, tibétologue autodidacte, et Soulié de Morant, qui apprend le chinois dès l'enfance et passe treize ans en Chine, convertissent l'expérience en publications spécialisées : ce dernier cas est le plus proche de la question de la langue que soulève la lecture de Voisins. David-Néel, Claudel, Saint-John Perse et Bonnard la convertissent en œuvre littéraire ou en renommée publique, consacrée selon les cas par une académie, un prix ou la célébrité. Segalen combine les deux voies sans qu'aucune ne se referme tout à fait. Voisins occupe une position voisine de celle de Monfreid : tous deux mènent un travail de mise en forme et de transmission au bénéfice d'un ami plus célèbre — Segalen, Gauguin —¹³². Le cas de Yamata offre un contraste : elle reçoit en 1924 la lettre-préface de Valéry, alors que Voisins avait donné en 1921 la sienne à Segalen. Lartigue, comme Voisins, ne figure pas sur la page de titre chinoise de 1930, tandis que Polignac offre le cas d'une mission sans conversion identifiée dans le corpus consulté. Cette lecture reste indicative pour les lignes de comparaison, dont la vérification sur sources primaires n'a pas été faite.

¹²⁸ École pratique des hautes études, IVe section (notice consultée en ligne ; URL non conservée) : élève diplômé en 1914, chargé de cours en 1919, directeur d'études de philologie tibétaine en 1936. R. Lebègue, « Éloge funèbre de M. Jacques Bacot », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1965, p. 307-312.

¹²⁹ Jacques Bacot, *Les Mo-So : ethnographie des Mo-So, leurs religions, leur langue et leur écriture*, avec les Documents historiques et géographiques relatifs à Li-Kiang par Édouard Chavannes, Leyde, E. J. Brill, 1913.

¹³⁰ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 210-211, entrée « Kiai-tcheou, 16 novembre » : le numéro de page 211 coupe la phrase entre « toute sa » et « splendeur », et le nom de Bacot figure p. 211. Le passage est identique dans l'édition Crès (*Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 33-34 ; numérisation Gallica, ark:/12148/bpt6k62083021 ; l'OCR y lit « 10 novembre » pour la date). Dès 1913, le journal nomme donc Bacot en toutes lettres, alors que la scène d'ouverture ne le désigne que par l'initiale « Jacques B. ».

¹³¹ Voir supra, note 6 : Groupe La Poste, « Brest : un colloque pour les 100 ans de la mort de Victor Segalen », groupeaposte.com, 2019.

¹³² Notices « Monfreid, Georges Daniel de (1856-1929) », catalogue général de la BnF, et « Monfreid, Georges-Daniel de », AGORHA (INHA), citées supra (note 126).

On peut décrire ce résultat en termes de conversion de capital — on entend par là le processus par lequel une expérience de voyage, des relations, des ressources économiques ou une compétence individuelle se transforment en formes reconnues et transmissibles de savoir : publication spécialisée, enseignement, expertise linguistique, position institutionnelle. L'expérience de Voisins ne reste pas sans effet : il la convertit en récit, en photographie et en travail de transmission de la mémoire de Segalen. Ce qui ne s'opère pas, en revanche, c'est sa conversion en position savante durable comparable à celle que Bacot acquiert progressivement par la formation spécialisée, la publication et l'enseignement. Ces ressources lui permettent d'entrer dans l'entreprise, mais non, semble-t-il, d'y être retenu de la même manière disciplinaire.

Première hypothèse : l'effacement est structurel. *Le champ semble avoir offert peu de prises institutionnelles à un écrivain participant aux entreprises savantes sans formation disciplinaire ni fonction académique. La lecture est solide. Elle n'est pas suffisante, et c'est précisément le cas Bacot qui l'établit : amateur lui aussi, sans titre lui aussi au départ, il est entré.*

8. Les structures de la reconnaissance et de ses limites

L'explication structurelle fait de Voisins un objet passif. Or il a écrit sur la question.

Le recueil *Fantasques* : petits poèmes de propos divers paraît chez Crès en 1920, dédié à Henri de Régner¹³³. Il rassemble plusieurs centaines de pièces brèves. Un versant chinois et japonais y court d'un bout à l'autre, et l'on y trouve, sous une forme condensée, tout ce que le récit de 1913 avait développé.

Le premier des haïkaï du recueil définit la forme qu'il pratique : trois vers et très peu de mots pour décrire cent choses, soit « la nature en bibelots »¹³⁴. Onze ans après l'entrée du 20 juillet, Voisins retourne contre sa propre pratique poétique la critique qu'il adressait à la chinoiserie littéraire. Il écrit des haïkaï en sachant que la forme brève risque la bibeloterie.

Le même recueil contient une déclaration de programme. La pièce intitulée « Pour l'amour du laurier » — du titre d'un de ses romans — *s'achève sur une alternative soumise au lecteur : honorer sa parole et s'en tenir à une gloire discrète, ou céder à la vaine ostentation*¹³⁵.

Deux autres pièces éclairent cette préférence. L'une décrit, en voisin d'un cerisier en fleurs, un membre influent de l'Académie qui « sut faire éclore un nouvel ennui ». L'autre raille un interlocuteur trop didactique en lui demandant s'il convoiterait une chaire en Sorbonne¹³⁶. Nous sommes en 1920 : six ans avant que l'Académie française ne couronne Voisins.

Cette posture n'est pas improvisée. Elle emprunte au répertoire chinois du lettré qui décline la charge. Une pièce transpose le motif du chant du laboureur — je nourris mes repas quand mes sillons s'allongent, ayant creusé mon puits je sais ce que je bois, pourquoi donc les puissants penseraient-ils à moi¹³⁷ ; une autre souhaite longue vie au sommeil d'un prince dont les ordres arrivent toujours à contretemps ; une troisième préfère frapper la pierre musicale plutôt que de composer des sentences morales ou de subtiliser sur la vertu des lois¹³⁸. La Chine de Voisins n'est pas un décor exotique : c'est le lieu depuis lequel il légitime son propre retrait.

¹³³ Gilbert de Voisins, *Fantasques : petits poèmes de propos divers*, Paris, G. Crès et Cie, 1920. Texte intégral : Project Gutenberg, eBook n° 69605 (<https://www.gutenberg.org/ebooks/69605>, consulté le 2 octobre 2026), d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque nationale de France.

¹³⁴ Ibid., pièce CX, « Quelques haïkaï japonais », 1.

¹³⁵ Ibid., pièce CXXIV, « Pour l'amour du laurier ». Le titre reprend celui d'un roman antérieur de l'auteur, mentionné dans la liste « Du même auteur ».

¹³⁶ Ibid., pièces CCXXXV, « Voisinage », et CXIV, « Dessein caché ».

¹³⁷ Gilbert de Voisins, *Fantasques : petits poèmes de propos divers*, Paris, G. Crès et Cie, 1920, pièce CVI, « Économie ». Le motif — creuser son puits, labourer son champ, ne rien devoir au prince — est celui du Jirang ge, le chant du laboureur. Registre de l'hypothèse : Voisins ne nomme pas sa source.

¹³⁸ Ibid., pièces CCLXVI, « Sommeil nécessaire », et LVII, « Ballet chinois ».

Ce retrait s'accompagne d'une revendication constante, celle du témoin. Au poète de bureau qui écrit « à la pointe du jour », il demande où il l'a vue¹³⁹. Et le seul hommage sans réserve du recueil est adressé à un voyageur dont il évoque les plaines des Hors, les monts du Nyarong et Népémakö, salué d'une formule unique : « Toi, tu as été là ! »¹⁴⁰ Les toponymes sont ceux de l'itinéraire de Bacot. Voisins loue chez son ami une qualité que sa propre trajectoire n'a jamais suffi à faire reconnaître de façon stable : la présence.

L'identification de ce destinataire mérite d'être justifiée, car un autre candidat pourrait légitimement venir à l'esprit : Segalen, présent dans le même recueil et compagnon du même voyage de 1909. Or les trois toponymes cités appartiennent à l'itinéraire tibétain de Bacot en 1909-1910, documenté par ailleurs — le Nyarong et Népémakö n'apparaissent dans aucun récit connu du parcours chinois de Segalen. C'est cette correspondance géographique précise, et non une impression de proximité, qui fonde l'attribution retenue ici (Bacot, *Le Tibet révolté : vers Népémakö*, Hachette, 1912). Une source cartographique indépendante du récit littéraire confirme ce tracé : la carte officielle de l'expédition, dressée d'après les carnets de route de Bacot, porte explicitement le toponyme « Nyarong » sur le plateau qu'il traverse entre juillet et septembre 1909¹⁴¹.

Il faut pourtant opposer à cette revendication le jugement de l'un de ses témoins les plus proches. Jaloux observe que Voisins, qui avait beaucoup voyagé en Europe, connaissait divers coins de l'Afrique et avait longuement vécu en Algérie, n'a donné toute sa mesure littéraire que dans *Le Bar de la Fourche*, où il décrit admirablement une Amérique du Nord qu'il n'avait jamais vue, qui ne l'attirait en rien, et qu'il ne connaissait que par les récits de Bret Harte et la correspondance de Robert Louis Stevenson ; et il signale le fait, non sans malice, « aux physiologistes de la création littéraire »¹⁴².

Le livre que son plus proche ami tient pour son chef-d'œuvre porte donc sur le seul pays où il ne s'était pas rendu. La présence, que Voisins érige en critère et dont il fait l'éloge chez Bacot, n'explique pas son œuvre. Il n'est pas certain qu'elle explique davantage sa disparition.

Il faut aller plus loin, car le volume de 1923 comporte un appendice qui donne de cette genèse un troisième récit, différent des deux premiers. Ces pages, intitulées « Le Souvenir de Victor Segalen », sont le texte le plus important que Voisins ait consacré à son compagnon, et il y annonce d'emblée son objet : dire comment il l'avait connu, quel hasard amena l'invention de leur premier projet, et quels furent les résultats de la randonnée entreprise¹⁴³.

Voisins y raconte leur rencontre. Quelque sept ans avant la guerre, Claude Farrère lui avait donné rendez-vous à Toulon, sur le quai de la Vieille Darse ; rappelé à bord du Saint-Louis par son service, il l'abandonna, mais retint au passage un médecin de la marine pour lui tenir compagnie, bredouilla des présentations rapides et partit. Voisins déteste ces surprises. La conversation languit, puis se fixe sur une petite île très lointaine du Pacifique, dont son interlocuteur avait foulé le sol. Ils parlèrent jusqu'aux petites heures du

¹³⁹ Ibid., pièce CI, « Muse chambrée ».

¹⁴⁰ Ibid., pièce CCCLVIII, « Lecture émouvante ».

¹⁴¹ Jacques Bacot, *Itinéraire au Tibet oriental, par Jacques Bacot, 1909-1910. 1:500 000*, dressé d'après les carnets de route par J. Hansen, planches 1 à 6, Paris, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, Gallica, ark:/12148/btv1b53070190g (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53070190g>, consulté le 2 octobre 2026). Établi : consultable sur Gallica, vérifié directement ; le toponyme « Nyarong » (« Plateau du Nyarong ») figure sur les planches 2 et 3, vérifié à haute résolution, ainsi que « Rounon, capitale du Nyarong ». Non confirmé : la cote de fonds interne à la BnF, Ge D 24043, provient des mentions manuscrites visibles sur le document numérisé, mais n'a pas été retrouvée dans le catalogue général.

¹⁴² Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XXI, « Marines », p. 204-211. Jaloux formule cette observation immédiatement après avoir mentionné la rencontre avec Segalen et la publication d'*Écrit en Chine*.

¹⁴³ Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II (passages cités aux p. 172, 177-180, 180-184, 187-189 et 192-194). Le texte occupe la fin du t. II et constitue le témoignage suivi le plus développé de Voisins sur les deux voyages.

matin, au Coq hardi puis à la Rotonde. Segalen s'apprêtait à publier, sous le pseudonyme de Max Anély, Les Immémoriaux¹⁴⁴.

Quant au voyage lui-même, l'appendice le fait naître d'une conversation où les deux hommes dessinaient des itinéraires supposés — Bornéo, les Célèbes, l'Afrique écartée, l'Amérique aussi malgré les Andes et Magellan, le Japon laissé aux touristes — jusqu'à ce qu'une question se pose : ce voyage dont la saveur naissait sur leurs lèvres, pourquoi ne pas le tenter ? Voisins conclut : on n'avait plus qu'à partir ; quelques mois plus tard, ils se retrouvaient à Pékin¹⁴⁵. Bacot n'y figure pas.

Le même volume propose donc, à quelques dizaines de pages d'intervalle, quatre versions de la même origine. Le récit de 1913 l'attribue à la visite de Jacques B. La révision de 1923 la déplace vers la correspondance de Voisins avec Segalen. L'appendice la fait remonter à une conversation entre les deux hommes, où Bacot est absent. Et l'entrée de Lan-tcheou l'attribue à un doigt posé au hasard sur un atlas.

Il serait facile d'y voir une négligence. C'en est peut-être une. Mais il est plus juste d'observer que Voisins, chaque fois qu'il raconte l'origine de son voyage, en redistribue l'initiative — tantôt à un ami, tantôt à lui-même, tantôt au hasard. Un homme dont on cherche à savoir pourquoi il n'a pas été retenu par l'histoire ne dit pas lui-même, de manière stable, ce qu'il a commencé.

Deuxième hypothèse : l'effacement est en partie électif. *Voisins a fait le choix de la gloire discrète, la plaçant au-dessus de la vaine ostentation. Cette lecture s'appuie sur l'analyse de ses propres textes, tout en se confrontant à un témoignage de première main.*

Reprise de la deuxième hypothèse. Les éléments réunis dans les sections précédentes permettent de préciser ce que l'hypothèse élective peut soutenir, et ce qu'elle ne peut pas. Elle ne peut pas soutenir un refus de la gloire : le témoignage de Jaloux l'interdit. Elle soutient en revanche un choix de registre. Voisins énonce lui-même, avec la formule de la vitre et devant les stèles de Houa-tcheou, une posture d'écriture fondée sur la distance assumée (sections 5.2 à 5.5) ; il confie par avance à Bacot le livre sur le Tibet qu'il ne produira pas (section 7) ; et il consacre seize ans de travail de transmission à Segalen (section 6.11). Ces choix orientent sa contribution vers l'impression, le témoignage et la médiation plutôt que vers la production d'un savoir spécialisé. La critique de 1924 fait le reste, en rangeant son livre parmi les « courtes vignettes sans aucun lien ». L'élection porterait donc moins sur la reconnaissance elle-même que sur la forme de la contribution. Deux points restent à établir sur les archives : la compétence réelle de Voisins en chinois, et ce qu'il a entrepris, ou non, pour se faire connaître.

9. Ce que Jaloux donne à lire

Edmond Jaloux consacre à Voisins deux chapitres de ses souvenirs et le mentionne sur une cinquantaine de pages¹⁴⁶. Son témoignage contrarie l'hypothèse précédente sur trois points.

Le premier est direct. Jaloux écrit que Voisins « parlait de la gloire avec un enthousiasme candide, comme en parlent les adolescents »¹⁴⁷. C'est le contraire d'un homme qui aurait préféré l'obscurité par principe. La contradiction n'est pas insurmontable — Jaloux décrit les années 1904-1914, la pièce de Fantasmagorie date de 1920, et l'on peut y lire l'effet d'une décennie qui vit mourir sa mère, se défaire son cercle et se refermer le champ. Mais elle interdit de faire du retrait une position constante, et l'on ne peut la taire.

Ce cercle a un visage précis. Charles de Polignac, de retour de sa propre mission chinoise, en devient l'un des piliers ; il y rencontre Jean Giraudoux, qui restera l'un de ses meilleurs amis, aux côtés d'un quatrième

¹⁴⁴ Ibid., p. 164-165 (pagination déduite des en-têtes de la numérisation Gallica) : scène du Coq hardi et de la Rotonde.

¹⁴⁵ Ibid., p. 172 : conclusion du récit sur la décision du second voyage.

¹⁴⁶ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125, et chap. XV, « Mort de la comtesse de Voisins », p. 148-154. L'index du volume renvoie à une cinquantaine de pages réparties sur les deux tomes (il s'agit vraisemblablement des deux volumes des *Saisons littéraires*, 1896-1903 et 1904-1914).

¹⁴⁷ Ibid., chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125.

habitué, François Fay. Jaloux rapporte leurs nuits passées à lire et discuter le Tao-Te-King et la Bhagavad-Gîtâ — une passion commune pour la pensée asiatique qui n'était donc pas propre à Voisins seul, mais partagée par tout un petit groupe d'amis réunis autour de lui¹⁴⁸.

Le deuxième est causal. Jaloux attribue le déclin de la production de Voisins à son mariage, qui disloqua la petite société d'amis dont il avait besoin pour entraîner et développer son imagination ; à dater de 1918, écrit-il, il produisit peu, et des œuvres affaiblies¹⁴⁹. Le salon de la rue de Berri n'était donc pas un décor : c'était un outil de travail, et sa disparition eut des effets mesurables.

Le troisième est générationnel, et c'est le plus intéressant :

Ce fut le moment où une jeunesse impatiente prétendit imposer son empire sur le monde des lettres. Elle l'écarta. Vouée d'abord au roman d'aventures, elle ne reconnut même pas un précurseur dans l'auteur du Bar de la Fourche.¹⁵⁰

L'explication n'est ni structurelle ni élective. Elle décrit un déplacement du goût, et une éviction opérée par des gens qui ne lisaient pas celui qu'ils évinçaient. Elle éclaire par ailleurs un paradoxe examiné ailleurs dans cette série : ce que la jeune génération refuse de reconnaître vers 1920, c'est précisément ce que Doumic reconnaîtra en 1926¹⁵¹. La consécration académique arrive après que le champ littéraire vivant a tranché.

Jaloux ajoute enfin une observation qui déplace toute la question : il doute que Voisins en ait souffert, jugeant que « peu d'hommes ont été moins touchés que lui par la vie extérieure ». Il le compare à un petit monarque tenu à l'écart de tout, qui ne sait du dehors que ce que lui rapportent ses ministres ou ses favoris¹⁵².

Troisième hypothèse : l'effacement est générationnel, et Voisins ne l'a peut-être pas perçu. *Ce n'est ni une structure qui l'exclut, ni une décision qui le retire : c'est un déplacement du goût, subi par un homme constitutivement indifférent au dehors.*

On notera que Jaloux, tout en constatant l'oubli et en le jugeant injuste, ne conclut pas à la faiblesse de l'œuvre : il tient Les Moments perdus de John Shag pour une date dans l'histoire du poème en prose, entre ceux de Baudelaire et le Cornet à dés de Max Jacob¹⁵³. Le témoin le plus proche ne plaide donc pas l'indulgence ; il plaide l'anomalie.

10. Conclusion : l'inclassable comme destin critique

Voisins n'a pas manqué les occasions : il les a eues toutes. L'ami que le récit de 1913 associe à son orientation vers la Chine deviendra directeur d'études à l'École pratique. L'ami qui lui présente Segalen est l'un des romanciers les plus lus de son temps. Le compagnon avec qui il part deux fois entrera au Panthéon. L'officier qui les accompagne en 1914 fréquentait son salon. Le savant qui inspire les deux missions préside l'Académie des Inscriptions. La mission porte son nom en tête, ses contemporains l'appelaient par ce nom, les catalogues le créditent comme auteur et comme photographe, et c'est lui qui porte la publication

¹⁴⁸ Ibid., chap. XXI, « Marines », p. 204-211. Jaloux y décrit longuement Polignac — portrait physique, teneur de leurs conversations sur la pensée asiatique, fréquentation commune du Tao-Te-King et de la Bhagavad-Gîtâ — et situe sa rencontre avec Jean Giraudoux dans le salon de Voisins, aux côtés d'un quatrième habitué, François Fay.

¹⁴⁹ Ibid. Sur les circonstances de ce mariage, Jaloux se borne à indiquer qu'elles « ne relèvent pas de l'histoire littéraire ».

¹⁵⁰ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125.

¹⁵¹ Voir, dans la même série, Éric Richard Gaillet, « Le Courrier de la Presse et la fabrique de la réception critique », Série Voisins, article 8, consacré au rapport de René Doumic de 1926 (2026).

¹⁵² Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XII, « Gilbert de Voisins », p. 120-125 (même passage que la citation précédente).

¹⁵³ Ibid. Jaloux situe Les Moments perdus de John Shag « dans l'histoire du poème en prose », entre Baudelaire et le Cornet à dés de Max Jacob.

posthume pendant seize ans. Il n'en retire aucune position institutionnelle durable dans le champ savant orientaliste.

Trois explications ont été examinées. La première est structurelle : le champ semble avoir offert peu de prises institutionnelles à un écrivain participant sans formation disciplinaire ni fonction académique. Elle est plausible, mais insuffisante, puisque Bacot, sans titre lui aussi au départ, y est entré. La deuxième est élective : Voisins a nommé la gloire obscure et l'a préférée. Elle s'appuie sur ses propres vers, mais se heurte au témoignage d'un intime qui décrit un homme parlant de la gloire avec candeur. La troisième, générationnelle, est de poids plus limité et de nature différente des deux premières : Jaloux y voit une jeunesse impatiente qui a écarté Voisins sans même le lire — facteur secondaire, avancé par un témoin plutôt qu'établi par une enquête, et qu'il convient de ne pas placer sur le même plan explicatif que les conditions institutionnelles et électives examinées ci-dessus.

Aucune de ces trois hypothèses ne suffit seule, et il serait malhonnête d'en élire une pour la commodité de la démonstration. L'effacement savant de Voisins ne semble relever ni d'une exclusion institutionnelle simple, ni d'une volonté univoque de disparaître, ni d'un seul effet générationnel.

Reste alors à formuler autrement la question, en la déplaçant du pourquoi vers le comment. Ce déplacement fait apparaître une piste distincte des trois précédentes : la difficulté de convertir durablement une participation effective aux entreprises orientalistes en formes de savoir, de publication et de reconnaissance institutionnelle. Une différence importante apparaît en effet entre Voisins et Bacot. Tous deux partent en 1909 comme voyageurs sans formation orientaliste initiale comparable à celle des savants institutionnels ; mais Bacot transforme progressivement son expérience en expertise linguistique, en publications et en enseignement, tandis que Voisins transforme principalement la sienne en littérature, en témoignage et en activité de transmission. Le rapport de Voisins au chinois lui-même — recours à des interprètes, capacité éventuelle de lecture, dépendance à l'égard de Segalen ou d'autres médiateurs — n'est pas établi par les sources réunies ici ; cette question reste une hypothèse de travail, qui ne pourra être instruite qu'à partir d'une relecture ciblée du fonds Van der Perre¹⁵⁴. Dans les trajectoires comparées ici, l'inscription durable dans la mémoire savante apparaît plus souvent liée à des formes de transmission telles que la discipline, l'expertise spécialisée, la publication ou l'enseignement. La mémoire littéraire favorise quant à elle les œuvres qui peuvent être rattachées à une forme, à une école ou à une lignée identifiable. Voisins, lui, n'a été durablement rattaché ni à une discipline ni à l'une de ces catégories littéraires. Il a écrit des notes, comme il l'avait annoncé, et des notes se transmettent moins facilement qu'une méthode ou une institution.

C'est peut-être là, plus que dans l'absence de titre ou dans un choix de retrait, que se joue l'effacement. Son cas rend ainsi visibles, par contraste, certaines des conditions qui favorisent la transmission durable d'une trajectoire dans les mémoires littéraire et savante : rattachement à une forme ou à une lignée dans le premier cas, à une discipline, une expertise ou une institution dans le second — rappelons, sur ce dernier point, que le cas de Lartigue examiné en section 7 nuance déjà l'image d'une mission conduite par Segalen seul.

Reste une dernière remarque, que l'honnêteté impose. Il ne s'agit pas de dire que Voisins avait raison contre son époque. Sa critique de la chinoiserie littéraire est réelle et elle est datée de 1909 ; son attention aux usages chinois est réelle ; et sa cécité à l'égard d'autres peuples est réelle aussi, dans les mêmes pages. Ce que l'on peut établir est plus limité, et suffit : un homme a été présent, a observé, a écrit et a publié, sur un terrain dont l'histoire savante a gardé la mémoire — et cette histoire ne l'a pas gardé, lui. Décrire pourquoi ne le réhabilite pas. Cela permet seulement de savoir ce que la mémoire savante retient, et à quelles conditions.

¹⁵⁴ D'autres trajectoires d'expérience asiatique offrent un cadre comparatif plus large que le seul cas de Bacot — notamment celles de Gustave-Charles Toussaint, d'Alexandra David-Néel, de Paul Claudel et de Saint-John Perse, qui illustrent des voies de conversion distinctes : expertise linguistique et publication scientifique, enseignement, médiatisation, canonisation poétique. Le tableau de la section 7 en donne un aperçu indicatif, fondé sur des notices de référence ; leur examen systématique dépasse le cadre du présent article et suppose une vérification sur sources primaires propre à chacune.

Les sources réunies ne permettent pas d'identifier un agent unique de cet effacement. Elles montrent autre chose : la présence documentaire de Voisins est continue, mais elle demeure dispersée entre récit de voyage, photographie, archives privées, publication posthume et circulation éditoriale. À la différence de Bacot, il ne convertit pas durablement son expérience en expertise, en enseignement ou en position institutionnelle ; à la différence de Segalen, dont l'expérience chinoise s'articule à une œuvre littéraire autonome ultérieurement canonisée, il ne la convertit pas durablement en une œuvre susceptible de remplir cette fonction.

Les recensions de 1924 montrent que la marginalisation ne commence pas par une disparition de Voisins du paysage éditorial : elle commence par son classement dans un registre de vignettes et de méditations subjectives, distinct de l'histoire, de la philosophie ou du savoir spécialisé.

La traduction chinoise de 1930, la réédition française de 1987 et la traduction chinoise de 2020, dont les notices inscrivent son nom parmi les trois auteurs du volume de 1935, interdisent de parler de disparition. Elles montrent plutôt une circulation inégale, sans consécration : Voisins reste lisible et disponible dans certains espaces, sans devenir une catégorie stable de l'histoire de l'orientalisme. Son cas permet ainsi de distinguer la conservation des traces et la production d'une mémoire savante.

Voisins lui-même, en 1910, n'avait pourtant rien demandé de plus qu'un instant d'attention : « si, ne fût-ce qu'un instant, je donne à ceux qui me liront ce désir "du lieu où ils ne sont pas"... je me déclarerai satisfait »¹⁵⁵. C'est à cette ambition modeste, plutôt qu'à une inscription savante qu'il n'a jamais revendiquée pour lui-même, que ce dossier aura, au moins, rendu justice.

Remerciements

Cette version doit beaucoup à Bai Yunfei (Département de traduction, Université Lingnan, Hong Kong), qui a bien voulu relire la version précédente de cet article et y répondre de façon détaillée. Il a consulté pour ce travail un exemplaire de l'édition originale de la traduction de Feng Chengjun (1930) et en a communiqué un fac-similé des dix premières pages, permettant de vérifier sur pièce le traitement des trois noms de la mission — vérification dont les sections 6.8 et suivantes portent la trace. Ses remarques critiques ont par ailleurs conduit à reprendre la question du rapport de Voisins à la langue et à l'écriture chinoises, abordée dans les sections 5.4 et 5.5, ainsi qu'à reconsidérer la place respective des hypothèses avancées dans la version antérieure. Les figures 8 et 9 sont reproduites d'après le fichier Wikimedia Commons SSID-12128410. Les interprétations proposées ici, ainsi que les erreurs qui pourraient subsister, n'engagent que leur auteur.

Bibliographie

Textes de Gilbert de Voisins

Écrit en Chine. Paris, Henri Floury, 1913, in-4, 304 p., 300 exemplaires numérotés sur papier d'alfa. Exemplaire numérisé : Internet Archive, critenchine00gilb (exemplaire de l'Université d'Ottawa).

Écrit en Chine : voyages. Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, 2 vol. in-12, 230 et 195 p., planches hors texte. Numérisation Gallica, ARK bpt6k62083021.

Fantasques : petits poèmes de propos divers. Paris, G. Crès et Cie, 1920. Texte intégral : Project Gutenberg, eBook n° 69605, d'après l'exemplaire numérisé par la Bibliothèque nationale de France.

Écrit en Chine. Paris, You Feng, 1987, 305 p., ISBN 2-906658-03-0 (réédition).

« Victor Segalen », préface à « D'après René Leys », *La Revue de Paris*, 15 mars 1921, p. 246-260 ; repris sous le titre « Le Souvenir de Victor Segalen » en appendice à la réédition de 1923-1924. Texte consulté et cité aux sections 6 et 8 du présent article.

¹⁵⁵ Gilbert de Voisins, *Écrit en Chine*, Paris, Henri Floury, 1913, p. 16-17 (préface datée « Paris, 2 juillet 1910 ») : passage déjà cité supra (notes 39 à 41).

Publications de la mission

SEGALEN, Victor. « Premier exposé des résultats archéologiques obtenus dans la Chine occidentale par la mission Gilbert de Voisins, Jean Lartigue et Victor Segalen (1914) », *Journal asiatique*, 11e série, t. V (mai-juin 1915), p. 467-486 ; t. VI (septembre-octobre 1915), p. 281-306 ; t. VII (1916), p. 369-424.

SEGALEN, Victor, GILBERT DE VOISINS, Auguste, et LARTIGUE, Jean. *Mission archéologique en Chine (1914 et 1917)*. Paris, Paul Geuthner. Atlas, tome I, *La sculpture et les monuments funéraires*, 1923 ; atlas, tome II, *Monuments funéraires et bouddhiques*, 1924 ; volume de texte, *L'art funéraire à l'époque des Han*, 1935. Publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Dourlans).

« Nouvelles de la mission Segalen en Chine », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1914, t. 58-2, p. 192 et suiv.

SEGALEN, Victor. « Rapport sur les résultats archéologiques de la mission Voisins, Lartigue et Segalen », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, n° 6, 1914, p. 553-560.

Recueils photographiques de la mission (traversée du Sichuan, traversée du Yunnan, Tch'eng-tou, Kia-kiang hien, Kiang-k'eou, T'ong-kouan), Gallica / Bibliothèque nationale de France.

Témoignage contemporain

JALOUX, Edmond. *Les Saisons littéraires, 1904-1914*, t. I et II. Chap. XII, « Gilbert de Voisins » ; chap. XV, « Mort de la comtesse de Voisins » ; chap. XVII, « Retour à Paris » ; chap. XXI, « Marines ».

JALOUX, Edmond. « L'Esprit des livres » (compte rendu groupé d'*En Chine* d'Abel Bonnard et d'*Écrit en Chine* de Gilbert de Voisins), presse française, 15 mars 1924.

Contexte savant

BACOT, Jacques. *Le Tibet révolté : vers Népémakö, la Terre promise des Tibétains*. Paris, Hachette, 1912.

BACOT, Jacques, et CHAVANNES, Édouard. *Les Mo-So : ethnographie des Mo-So, leurs religions, leur langue et leur écriture*. Leyde, E. J. Brill, 1913.

CHAVANNES, Édouard. *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*. Paris, Imprimerie nationale et Ernest Leroux (publication de l'École française d'Extrême-Orient) : *Planches*, 1909 ; *Texte*, t. I, 1, *La sculpture à l'époque des Han*, Paris, Ernest Leroux, 1913 ; t. I, 2, *La sculpture bouddhique*, Paris, Ernest Leroux, 1915.

LEBÈGUE, R. « Éloge funèbre de M. Jacques Bacot », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1965, p. 307-312.

SARDET, Michel. « Victor Segalen et la Chine », *Histoire des sciences médicales*, t. XLVII, n° 2, 2013, p. 189 et suiv.

Notices prosopographiques et documentaires : École pratique des hautes études (Chavannes, Bacot) ; INHA-Agorha ; Bibliothèque nationale de France, *Catalogue général* et « Patrimoines partagés France-Chine » ; Académie française (Bonnard) ; Persée (Soulié de Morant) ; musée Guimet et Joconde (David-Néel, mission archéologique) ; Klaus Karttunen, *Persons of Indian Studies* (Toussaint, David-Néel) ; *Dictionnaire des créatrices* (Yamata).

Archives d'état civil et militaires

Acte de décès d'Auguste Comte Gilbert des Voisins, 8 décembre 1939, 8e arrondissement de Paris. Archives de Paris, 8D 219 (19/9/1939-31/12/1939), n° 715.

Registre matricule du recrutement militaire, Auguste Gilbert des Voisins, n° matricule 1425 (canton de Marseille). Archives départementales des Bouches-du-Rhône.

Éditions et traductions chinoises

FENG Chengjun (trad.). *Zhongguo xibu kaogu ji* (中國西部考古記). Shanghai, Shangwu yinshuguan (商務印書館), coll. « Shangzhi xuehui congshu » (尚志學會叢書), 1930. Couverture et première page de la préface reproduites d'après Wikimedia Commons, fichier SSID-12128410 (中國西部考古記.pdf), domaine public.

SEGALEN, Victor, et GROUSSET, René. *Zhongguo xibu kaogu ji — Xiyu kaoguji juyao* (中国西部考古记 西域考古记举要), trad. Feng Chengjun. Zhengzhou, Zhongzhou guji chubanshe, 2017, ISBN 9787534867088.

SEGALEN, Victor, GILBERT DE VOISINS, Auguste, et LARTIGUE, Jean. *Han dai mu zang yi shu* (汉代墓葬艺术) trad. Qin Zhen et Li Haiyan. Pékin, Wenwu chubanshe, 2020, ISBN 9787501068173.

Études et sources complémentaires citées en notes

BACOT, Jacques. *Itinéraire au Tibet oriental, par Jacques Bacot, 1909-1910, 1:500 000*, dressé d'après les carnets de route par J. Hansen. Paris, Bibliothèque nationale de France, Gallica, ark:/12148/btv1b53070190g.

BAI Yunfei. « Victor Segalen's 1914 archaeological mission in Sichuan: The untold story », *French Cultural Studies*, vol. 31, n° 3, 2020, p. 210-229, <https://doi.org/10.1177/0957155820911568>.

BOORMAN, Howard L. (dir.). *Biographical Dictionary of Republican China*, t. II (Dalai-Ma). New York, Columbia University Press, 1968.

BOUILLIER, Henri. *Victor Segalen*. Paris, Mercure de France, 1961 (éd. augmentée 1986). — Source des informations sur le partage du travail à K'ien-tcheou, citée en l'état via une notice de librairie (voir note 84) ; l'ouvrage lui-même n'a pas été consulté directement.

DELON, Patrick. « Le comte Auguste Gilbert de Voisins, écrivain et voyageur » (séance du 17 juillet 2000), *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2000, p. 197-206, Gallica, ark:/12148/bpt6k53246848.

D'OLLONE, Henri (commandant). « Recherches archéologiques et linguistiques dans la Chine occidentale », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1910, p. 250.

LABORDE, Alexandre de. Compte rendu de *L'art funéraire à l'époque des Han*, *Journal des savants*, mars-avril 1937, p. 91-92.

SEGALEN, Victor. *Chine, la grande statuaire*. Paris, Flammarion, 1972.

SEGALEN, Victor. « D'après René Leys », *La Revue de Paris*, 15 mars-1er mai 1921, préface de Gilbert de Voisins ; René Leys, Paris, G. Crès et Cie, 1922.

SEGALEN, Victor. *Œuvres complètes*. Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995.

SOUDAY, Paul. « Les Livres », *Le Temps*, feuilleton du 5 juin 1924.

THÉVOZ, Samuel. « Paris, "vu du Toit du Monde" : Adjroup Gumbo, gter ston du "pays de France" », dans V. Tournier, V. Eltschinger et M. Sernesi (dir.), *Archaeologies of the Written: Indian, Tibetan, and Buddhist Studies in Honour of Cristina Scherrer-Schaub*, 2020, p. 769-843.

VAN DEN BOSCH, Nora. « Chinese Students in Belgium (1919-1939) ».

Références de contexte (non citées en notes)

CASANOVA, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris, Seuil, 1999. — Sur les mécanismes de consécration littéraire.

BOURDIEU, Pierre. *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil, 1992. — Sur la notion de conversion de capital ; l'article n'en reprend pas l'appareil conceptuel.

Annexe — Notices biographiques

Ces notices rassemblent, pour les dix personnes qui traversent l'article, les seuls éléments biographiques établis dans le corps du texte et renvoyés à leur note d'origine. Elles ne prétendent pas à l'exhaustivité et ne remplacent pas une biographie complète.

Auguste Gilbert de Voisins (1877-1939)

Écrivain, sujet du présent article. Fils de Georges Gilbert de Voisins et de Sozonga Ralli, il descend par sa grand-mère de la danseuse Marie Taglioni. Auteur de sept ouvrages publiés avant 1913, dont *Le Bar de la Fourche*. Compagnon de voyage de Victor Segalen en Chine en 1909-1910, puis membre de la mission archéologique de 1914. Auteur d'*Écrit en Chine* (1913, réédité 1923-1924) et de *Fantasques* (1920). Couronné par l'Académie française en 1926. Voir Série Voisins, Article 1, sur les circonstances de cette consécration. Son parcours militaire après 1914 est établi par son registre matricule : engagement volontaire le 1er octobre 1914, campagne contre l'Allemagne jusqu'au 1er septembre 1916, nommé brigadier par ordre du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de groupement sud le 3 juin 1915, puis réformé n° 2 par la Commission de réforme de Brest le 1er septembre 1916 pour épilepsie confirmée chez un héréditaire¹⁵⁶. Cette date d'engagement précède de quelques jours le débarquement à Marseille, situé « au début d'octobre » par le seul témoignage disponible, sans jour précis¹⁵⁷ ; l'articulation exacte des deux dates resterait à vérifier sur pièce. L'acte de décès, établi le 9 décembre 1939, qualifie le défunt de chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de guerre, bien que les motifs précis de ces distinctions ne soient pas explicités dans la documentation consultée — et ce en dépit de la présence de son livret militaire dans le fonds Van der Perre, acquis en 2007, dont les modalités d'intégration demeurent indéterminées.

Victor Segalen (1878-1919)

Médecin de marine, écrivain et archéologue. Rencontre Voisins par l'entremise de Claude Farrère. S'installe à Péking en 1909 et y accueille Voisins la même année. Chargé de mission par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'expédition de 1914, interrompue par la guerre. Auteur des *Stèles* (1912), dont Voisins rapporte la genèse. Envoyé en Chine en 1917 pour une mission de recrutement de main-d'œuvre. Mort le 21 mai 1919 dans la forêt du Huelgoat. Son nom est inscrit au Panthéon en 1934.

Jacques Bacot (1877-1965)

Explorateur et tibétologue, né deux mois avant Voisins. Dans le récit de 1913, le personnage désigné comme « Jacques B. » oriente Voisins vers la Chine ; ce personnage est Jacques Bacot, que Voisins nomme en toutes lettres dans le journal dès 1913 et dans l'appendice de 1923 ; l'initiale, les dates du voyage au Tibet et les détails biographiques de la scène d'ouverture concordent avec sa trajectoire. L'appendice de 1923 le nomme comme stimulant direct de la mission de 1914, par émulation avec sa propre expédition au

¹⁵⁶ Archives départementales des Bouches-du-Rhône, registre matricule du recrutement militaire, Auguste Gilbert des Voisins, n° matricule 1425 (canton de Marseille) (cote du registre non relevée ; reproduction conservée dans le fonds Francine Van der Perre). Lecture directe du document : engagement volontaire du 1er octobre 1914 ; nommé brigadier le 3 juin 1915 ; campagne contre l'Allemagne du 1er octobre 1914 au 1er septembre 1916 ; réformé n° 2 par la Commission de réforme de Brest le 1er septembre 1916, pour épilepsie confirmée chez un héréditaire. Patrick Delon (« Le comte Auguste Gilbert de Voisins, écrivain et voyageur », *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2000, p. 204), qui ne cite pas le registre, place en revanche la réforme définitive en août 1915, après une hospitalisation à Belfort ; la date du registre matricule, source primaire, est retenue ici. Le tableau imprimé des échéances théoriques de la classe de recrutement (1901-1923) ne concerne pas son service réel pendant la guerre et ne doit pas être confondu avec lui.

¹⁵⁷ Voir supra, notes 78-79 : Gilbert de Voisins, « Le Souvenir de Victor Segalen », dans *Écrit en Chine : voyages*, Paris, G. Crès et Cie, 1923-1924, t. II, p. 193.

Tibet. Élève diplômé de l'École pratique des hautes études en 1914, chargé de cours en 1919, directeur d'études de philologie tibétaine en 1936. Cosigne Les Mo-So avec Édouard Chavannes en 1913.

Jean Lartigue (1886-1940)

Officier de marine, enseigne de vaisseau en 1914. Fréquentait déjà le salon parisien de Voisins avant la mission. Rencontré à Tchong-king à la charnière de 1909-1910, il devient le troisième membre de la mission archéologique de 1914¹⁵⁸. Il demeure la figure la moins documentée des trois participants : le catalogue de la BnF attribue les recueils de photographies conjointement à Segalen, à Voisins et à Lartigue¹⁵⁹. Son rôle exact dans la rédaction du rapport publié au Journal asiatique reste incertain : une notice de musée l'attribue à lui seul pour la livraison de 1916, et la base Agorha de l'INHA va dans le même sens, sans que le fascicule original ait pu être vérifié¹⁶⁰.

Édouard Chavannes (1865-1918)

Titulaire de la chaire de langues et littératures chinoises et tartares mandchoues au Collège de France à partir de 1893, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1903, président de cette Académie en 1915. Sa mission de 1907-1908 en Chine septentrionale sert de modèle à celle de 1914. N'a jamais lui-même pratiqué de fouilles archéologiques.

Edmond Jaloux (1878-1949)

Écrivain, critique et membre de l'Académie française, ami de Voisins depuis le lycée de Marseille. Témoin de première main de la vie de Voisins entre 1904 et 1914, auteur des Saisons littéraires, dont deux chapitres lui sont consacrés. Rapporte la rencontre entre Voisins et Segalen, la visite de Charles de Polignac, et propose une explication générationnelle de l'effacement de Voisins, distincte de celle retenue dans le présent article.

Claude Farrère (1876-1957)

Officier de marine, romancier et membre de l'Académie française. Selon Jaloux, c'est lui qui présente Segalen à Voisins. Figure centrale du cercle d'officiers et d'écrivains de la mer que réunissait Voisins avant 1914, auquel appartenait également Jean Lartigue.

Charles de Polignac

Officier, lieutenant de cavalerie. Jaloux, qui le rencontre à son retour de Chine, le décrit comme un homme mince et blond, au regard impérieux et à la courtoisie extrême¹⁶¹. Effectue vers 1910 une mission de reconnaissance sur la navigabilité du Fleuve Bleu, suggérée par le père de Guébriant et facilitée par Philippe Berthelot. Parti fin 1909, il rejoint à Shanghai le capitaine de frégate Audemard, chargé du même relevé fluvial ; les deux hommes remontent le Yang-tseu jusqu'à Tchong-king, puis Tchengtou, avant d'explorer la rivière Ya-long. Deux autres compagnons se joignent à l'expédition : G. du Gardier, mort de maladie à Tchengtou, et l'aéronaute Jacques Faure, rencontré à Shanghai, mort le 2 décembre 1910 au Canada des suites d'une fièvre contractée lors d'une expédition de chasse¹⁶². Suit de près la mission de Voisins sans jamais la rattraper, puis devient un intime de son salon parisien, où il rencontre Jean

¹⁵⁸ Voir supra, note 63 : « Nouvelles de la mission Segalen en Chine » (lettre de Victor Segalen à Henri Cordier, 26 février 1914), *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 58e année, 1914, t. 58-2, p. 192 et suiv.

¹⁵⁹ Bibliothèque nationale de France, *Catalogue général*, notices des recueils de photographies de la mission de 1914, attribués conjointement à « [Victor Segalen, Augusto Gilbert de Voisins, Jean Lartigue] » (voir note 7).

¹⁶⁰ Institut national d'histoire de l'art, base AGORHA (intitulé et URL de la notice non relevés) : la base attribue elle aussi la troisième livraison, parue en 1916, à Jean Lartigue seul, ce qui recoupe la notice du fonds Segalen à Brest citée plus haut. Il faut noter que les trois hommes, mobilisés à leur retour d'octobre 1914, ne pouvaient plus se trouver réunis sur le terrain : la livraison de 1916 ne peut donc correspondre qu'à une rédaction faite à distance, en temps de guerre, sur des matériaux déjà rassemblés en 1914, et non à une nouvelle campagne. L'attribution est donc recoupée par deux sources institutionnelles indépendantes, ce qui renforce sa vraisemblance sans dispenser d'une vérification sur le fascicule original.

¹⁶¹ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XXI, « Marines », p. 204-211 — déjà cité supra (notes 5, 16 et 142).

Giraudoux, qui restera l'un de ses meilleurs amis¹⁶³. Auteur probable de l'aquarelle conservée dans la collection d'Éric Richard Gaillet.

René Doumic (1860-1937)

Écrivain, critique littéraire et secrétaire perpétuel de l'Académie française. Salue en 1909 *Le Bar de la Fourche* comme un ouvrage remarquable, puis préside en 1926 à la consécration tardive de *Voisins* par l'Académie française. Voir Série Voisins, Article 1.

Henri de Régnier (1864-1936)

Poète, dédicataire du recueil *Fantasques* (1920) et membre de l'Académie française. Les arbres de la forêt sibérienne évoquent à *Voisins*, dans *Écrit en Chine*, certains de ses poèmes.

Francine Van der Perre

Libraire-experte bruxelloise, attestée comme experte dans les catalogues de vente de la Bibliothèque royale de Belgique entre 1966 et 1977. Elle est la fille de Paul Van der Perre (mort en 1970), libraire-antiquaire, dont la librairie était établie rue de la Madeleine, à Bruxelles. Étudiante à la KU Leuven entre 1947 et 1949, elle choisit Auguste Gilbert de Voisins comme sujet de mémoire et réunit à cette fin un fonds de sources primaires. Le projet de mémoire n'a pas été poursuivi ; selon le témoignage de sa sœur, Micheline Van der Perre (2008), elle dut interrompre ses études au décès de leur mère. Ses archives ont été retrouvées en 2007 rue Grétry, à Bruxelles, dans un lot provenant du fonds du généalogiste Octave Le Maire. Ce fonds est conservé dans la collection privée de l'auteur, qui a reçu l'accord de citer la famille Van der Perre.

Feng Chengjun (馮承鈞, 1887-1946)

Historien, géographe et traducteur chinois, spécialiste des relations sino-étrangères. Étudiant à l'Université de Liège en 1905-1906, puis à l'Université de Paris et au Collège de France de 1906 à 1910, où il suit les cours d'Édouard Chavannes et de Paul Pelliot. Principal traducteur en chinois des travaux d'archéologie et d'orientalisme français de la première moitié du XXe siècle. Il traduit le rapport de la mission de 1914 sous le titre *Zhongguo xibu kaogu ji* (中國西部考古記), Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1930.

¹⁶² « Explorations dans l'Ouest chinois et reconnaissances fluviales par le comte Charles de Polignac et le commandant Audemard », *La Quinzaine coloniale*, 25 janvier 1911, p. 51-52 (article non signé). L'article renvoie à une conférence de Polignac à la Société de Géographie du 7 novembre 1910. Cette source contemporaine confirme, de façon indépendante du récit de Jaloux, le but de la mission et le rôle du père de Guébriant et de Philippe Berthelot ; elle précise en outre l'itinéraire (Shanghai, remontée du Yang-tseu jusqu'à Tchong-king puis Tchengtou, exploration de la rivière Ya-long) et l'identité de deux autres compagnons, G. du Gardier, mort de maladie à Tchengtou, et l'aéronaute Jacques Faure, rencontré à Shanghai, mort le 2 décembre 1910 au Canada des suites d'une fièvre contractée lors d'une expédition de chasse.

¹⁶³ Edmond Jaloux, *Les Saisons littéraires, 1904-1914* (t. II), Fribourg et Paris, L.U.F., Egloff et Plon, 1950, chap. XXI, « Marines », p. 204-211 — sur le salon parisien de *Voisins* et les familiers qui le fréquentent.